

Charles Yriarte

**Les bords de l'Adriatique
et le Monténégro**

(contiene 257 incisioni su legno e 7 carte geografiche)

Venezia

Istria – Quarnero – Dalmazia – Montenegro

La costa italiana

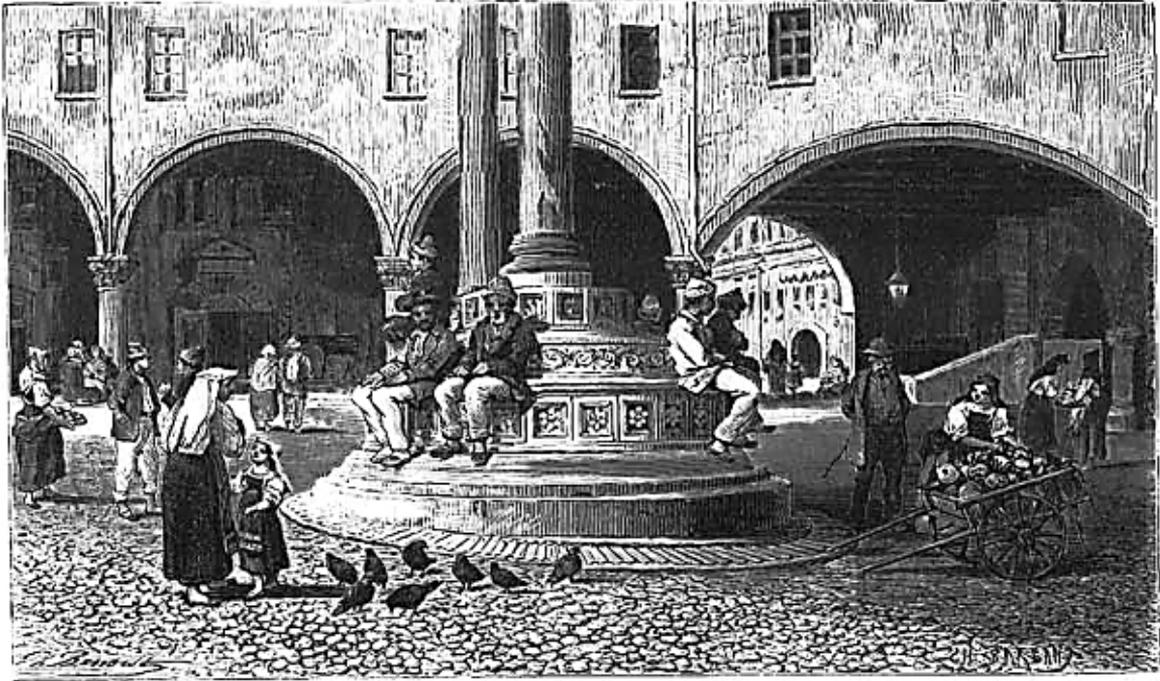
Tomo VI

edizione anastatica

a cura di Alessandra De Paolis

sulla base dell'edizione Hachette - 1878

Edizioni CISVA 2010



SUR LA PLACE MAJEURE, A RAVENNE.

CHAPITRE HUITIÈME

LA CÔTE MÉRIDIONALE DE L'ITALIE

RAVENNE

Physionomie de la ville. — Les monuments de la période romaine : Classis, Casarea, Ravenne antique. — Période gothique. — Le tombeau de Galla Placidia. — Le palais de Théodoric. — Son tombeau. — Ravenne sous les exarques grecs. — Ses monuments. — San Apollinare. — San Apollinare in Classe. — San Vitale. — La Pineta. — La forêt de Dante. — Les Vénitiens à Ravenne. — Gaston de Foix. — La bataille de Ravenne. — Byron à Ravenne. — Mirini. — Le temple des Malatesta. — Pesaro. — Urbino. — Fano. — Sinigaglia. — De Pesaro à Urbino. — La ville. — Son aspect. — Les monuments. — Autres monuments d'Urbino. — La maison de Raphaël. — Fano. — Sinigaglia.

I

Nous avons, depuis Venise, accompli consciencieusement le voyage des bords de l'Adriatique. Il nous reste à suivre sur la rive opposée le rivage des Marches, celui de l'Apulie et des Abruzzes, depuis Comacchio et les bouches du Pô jusqu'à la pointe extrême de la rive italienne. Nous sommes là sur le bord et la brume nous cache l'horizon ; s'il nous était permis, comme à un prince en voyage, de fréter un steamer pour traverser le golfe, en douze heures nous aborderions en Italie. Mais il n'en est pas ainsi, et de Cattaro il nous faudra revenir par le même chemin jusqu'à Venise. En effet, la côte dalmate n'est point reliée à la côte méridionale de l'Italie par une ligne de paquebots, et il faudrait courir une véritable aventure pour aborder directement d'un point quelconque de la Dalmatie ou même de l'Albanie, à Lecce, à Otrante,

à Brindisi, à Ancône ou un autre point des Marches ou à de la Pouille ; ce qui serait cependant le désir de tout voyageur qui, une fois à Brindisi, passerait à Naples, à Rome, à Florence, et rentrerait par le Mont-Cenis, à moins qu'il ne préfère s'embarquer à Naples pour Marseille ou Gènes. Mais, pour aborder à Lecce ou en un point quelconque de la Botte italienne, il faudrait confier ses jours et sa fortune à un *faluccio*, ou aux Uscoques et écumeurs de mer de la côte, dont les *trabaroli* se balancent dans le port : cela deviendrait de la haute fantaisie ; on ne manœuvrerait plus, on ne dormirait guère, et il faudrait le tempérament d'un pirate pour résister à cette navigation pleine de périls de toute sorte.

Le seul moyen pratique, — autre que ce dernier, — serait d'attendre à Cattaro le vapeur de la compagnie du Lloyd (*ligne dalmate-albanaise*), d'y monter un *mardi* à quatre heures, en direction de *Corfou*, et de débarquer à Corfou le *vendredi* à deux heures du matin. On visiterait Corfou, et le jeudi soir, c'est-à-dire six jours après seulement, on pourrait quitter cette dernière ville ; on toucherait alors, en une douzaine d'heures, à Brindisi. Mais ce seraient *neuf jours de voyage* pour traverser le golfe Adriatique, qu'on peut franchir en quinze heures à la hauteur de la Dalmatie avec les pêcheurs de Chioggia venus dans les ports ou avec les petits caboteurs qui rentrent dans les villes des Marches ou de la Pouille, et en six ou sept heures avec les caravelles des Albans qui croisent plus bas, entre Otrante et Valona.

C'est la réelle et presque insurmontable difficulté du voyage que nous avons entrepris. Il nous faut donc revenir par le même chemin, nous embarquer à Cattaro pour Trieste, à Trieste prendre le chemin de fer ou le paquebot pour Venise, et de Venise reprendre la côte opposée à celle que nous venons de parcourir.

On comprendra donc que nous ayons préféré quitter Cattaro un samedi par les vapeurs de la ligne *Fiume et Cattaro*, et arriver tout d'une traite, à Fiume le lundi dans la nuit, c'est-à-dire quarante-cinq heures après. Reparti le mardi par la voie ferrée, sept heures après nous nous trouvions en gare de Trieste, c'est-à-dire à six heures de Venise.

Comme je ne fais que développer ici les notes de notre carnet de voyage et que je ne me permets même pas de *composer* un récit à l'aide d'éléments vrais, je dirai au lecteur que ce grand voyage, qui consiste à parcourir toutes les rives du golfe depuis Venise en revenant au point de départ, j'ai cru devoir le couper en deux. Rentré en France après l'excursion au Monténégro, au printemps de l'année suivante, j'ai repris l'itinéraire au point où je l'avais laissé : résolu à faire, pour la côte méridionale de l'Italie, ce que je venais d'accomplir pour la rive dalmate.

Je ne sais par quel hasard, quel concours de circonstances, quelle *combinazione*, — comme disent les Italiens, — je n'ai jamais passé les Alpes qu'en hiver ou en automne. Mai est charmant à Paris ; l'hiver finit à peine, on se sent pris dans le doux engrenage des relations du monde, et le boulevard a des séductions indicibles : les arbres, depuis la Madeleine jusqu'aux théâtres, sont d'un vert tendre qui va au cœur ; le bois est tout en feuillée ; les Parisiennes arborent des étoffes claires, les amazones passent rapides dans les halliers ; on va courir le grand prix ; l'été est venu sans qu'on y pense et il est déjà trop tard pour aller au pays du soleil. Cette année, j'entre en Italie aux premiers jours du printemps, et c'est une fête pour les yeux : les neiges immaculées couvrent les pics ; de tous côtés, sous la douce chaleur d'un soleil bienfaisant, mille ruisseaux et mille chutes ruissellent en blanches écumes aux flancs de la montagne sombre ; dans les vallées, tous les arbres sont en fleur, et les plaines sont bariolées comme de riches tapis. Les berges de la voie ferrée semblent des allées fleuries, dans les plaines les avoines sont hautes, les épis des blés verts sont lourds et se courbent sous une

douce brise ; le soir, par milliers, les lucioles voltigent à fleur du sol, et les champs ressemblent aux flots phosphorescents d'une mer tranquille. Il y a dans l'air je ne sais quelle ivresse : c'est la fête de la nature ; c'est le mois de mai et la saison des fleurs.

Mon plan est de reprendre le voyage de l'Adriatique au point où je l'ai laissé, c'est-à-dire au-dessous de Chioggia et de Comacchio ; je suivrai le rivage du golfe depuis Ravenne jusqu'à la pointe du talon de la botte italienne, au delà d'Otrante ; je verrai Ravenne, Rimini, Pesaro, Urbino, Faenza, Sinigaglia, Ancône, Bari, Barletta, Pescara, Brindisi, Foggia, Lecce et Otrante, « la Città dolente ». Je m'arrêterai dans chacune de ces villes pour en étudier l'histoire, peindre le côté pittoresque et visiter les monuments comme je l'ai fait jusqu'ici. J'essayerai de dire quelles grandes personnalités ont honoré la région, quelle cour brillante l'illustrait autrefois. Je fixerai le caractère de la population ; je fouillerai les bibliothèques et m'efforcerai de réunir toutes ces brochures, si précieuses pour l'histoire locale et si difficiles à retrouver, qu'on doit aux savants modestes, bibliothécaires, archivistes, archéologues, amateurs et lettrés, qui se dérobaient, dans ces villes peu visitées, à la publicité bruyante, et qui restent la plupart du temps confinés dans une obscurité conforme à leurs goûts et à leur caractère.

Si je suis prêt à reconnaître que la moyenne de la population cultivée (je dis cultivée) des nations de l'Europe, du nord et du centre, est souvent supérieure en connaissances générales et particulières à celle des villes de l'Italie qui sont en dehors des grands centres, je dois dire aussi, et j'en ai fait souvent l'expérience, qu'il n'y a pas au coin de la patrie italienne, si désert, si lointain, si dépourvu qu'il puisse être, qui n'ait son historien et son archéologue, son Visconti, son Rosa, son Mommsen ou son Schlieman, et, si l'on veut, son Léon Renier, son Renan ou son de Sauley. Ils sont là discrets, obscurs, modestes souvent, et, quelquefois aussi, après à la polémique : — j'en atteste, dans la région qui va nous occuper, les Bottini et *monsieur* Marini, ardents et pleins de feu sur la question de savoir où Paolo et Francesca de Rimini furent méchamment mis à mort par le cruel Zoppo Malatesta. — Ils creusent leur sillon, font leurs fouilles et leurs investigations, construisent dans le silence et l'ombre quelque monument tout local, éclaircissent un point resté obscur jusque-là, assignent une origine, redressent une erreur, confirment une tradition, restaurent, commentent, sauvent de l'oubli ou de la destruction, sans avoir jamais pour récompense cette éclatante publicité que de grands moyens d'action, la fortune d'être né et de se mouvoir dans un centre important comme Rome, Paris, Londres, Vienne, Berlin, Florence, Leipzig, New-York, Madrid, Pétersbourg ou Moscou, nous apportent parfois à nous autres. Ils ne se sentent jamais réchauffés, ou dorés seulement par les reflets de ces feux de la gloire dont parle Vauvenargues. Ceux qui, plus tard, prennent leur butin pour en faire leur miel, et mettent en œuvre avec une habileté plus ou moins grande les documents qu'ils ont péniblement découverts et amassés, recueillent de faciles lauriers, trouvent souvent honneur et profit dans un labeur relativement aisé, et leur nom est sauvé de l'oubli, tandis que celui de ces savants anonymes ne franchit pas toujours l'enceinte de leurs murailles. — Qu'il me soit donc permis de leur rendre à tous un hommage bien sincère !

L'aspect de Ravenne n'a pas ce caractère sombre dont l'imagination se plaît à la revêtir : les rues sont désertes, il est vrai, la proportion des maisons est colossale ; on sent que la vie s'est retirée d'un centre autrefois florissant et riche ; mais la cité est claire, saine, propre, nette et bien tenue. En quittant Bologne, on y arrive par un petit chemin de fer d'intérêt local, qui se soude, à Castellbolognese, à la ligne des chemins méridionaux, et quand on veut continuer sa route vers le Midi, il faut revenir sur ses pas pour reprendre la grande voie.

Autrefois située dans les marais au bord de l'Adriatique, Ravenne avait près de ses portes

un grand port militaire qui, pendant quatre cents ans, depuis Auguste jusqu'à Honorius, reçut la flotte romaine. A ses portes et sur ses rivages s'élevaient de grandes forêts de pins qui servaient aux constructions navales. Depuis, la mer s'est, dit-on, retirée peu à peu, mais ce sont les rives qui se sont solidifiées et soulevées; les alluvions sont devenues terre ferme et l'enceinte de la cité romaine se trouve aujourd'hui à six kilomètres de l'Adriatique. On en peut juger par les ruines des murailles antiques et par celles du port, très-visibles encore à Classe. Quant aux forêts de pins, elles existent toujours; sur une longueur de vingt-cinq milles s'étend, jusqu'aux anciennes salines de Cervia, la fameuse *selva*, devenue classique, qui n'a pas non plus d'ailleurs le caractère que l'imagination du voyageur prête volontiers à la sombre forêt chantée par Dante.

Ravenne est encore ceinte de murailles; on a éventré les bastions entre la Rocca, fortresse d'angle du côté de la mer, et la porte Alberoni, l'une des six qui servent d'entrée à la ville, pour asseoir à portée de la Darsena ou du bassin du port la station du chemin de fer qui fait tête de ligne. Le stradone della Stazione mène droit au cœur de la cité, à la place Majeure, qui a tout le caractère des places vénitiennes, avec ses deux belles colonnes de granit dressées sur des piédestaux faisant gradins richement décorés de sculptures, et supportant les statues de saint Apollinaire et de saint Vital. Cette place principale de Ravenne prévient tout de suite le voyageur en faveur de la ville; elle est ample, noble, et malgré la restauration moderne de la maison municipale, qui ferme la place, on sent déjà qu'on est en plein dans l'histoire. Le portique à colonnes de granit qui figure sur notre croquis, et qui clôt un des bas-côtés du rectangle, est du temps de Théodoric et porte son monogramme très-lisible et sculpté avec art; des frises d'un beau travail ornent le pourtour de ces arcs, précieux vestiges historiques, et les deux colonnes dont nous avons dessiné les bases parlent de la domination des Vénitiens: elles ont été élevées par eux en 1483, et sont fièrement signées sur le piédestal du nom d'un des plus admirables artistes qu'ait produits l'Italie du quinzième siècle, Pietro Lombardi. Le grand Pietro s'est plu à sculpter dans chacune des faces des polygones qui leur servent de base, de charmants bas-reliefs qui ont toute la finesse et la grâce de la sculpture antique, et, par une fantaisie qui est bien de la Renaissance, l'un des saints de marbre qui se dresse sur la colonne porte en tête un casque de bronze d'un beau travail, et brandit une arme de même métal digne de figurer dans quelque riche *armeria*. Une belle statue en bronze de Clément XII adossée aux murs de la maison commune complète cet ensemble. Une telle place est toujours le Forum de la ville, si restreint qu'y soit le mouvement, et c'est là que celui qui vient à Ravenne pour la première fois, et qui ne sait encore rien des mœurs du pays, peut surprendre les manifestations de la vie locale. Les jours de marché, le concours est assez grand; mais on ne peut voir là que le populaire, car, sur toute la côte, une femme, même celle de la société moyenne, ne saurait se permettre d'aller au marché; il y a même certains endroits (un peu plus bas, vers Brindisi) où la présence d'une dame à l'étalage d'un vendeur causerait une surprise extrême: aussi en est-on réduit à la population des *contadini*, foule noire d'aspect qui ne diffère en rien de celle des paysans italiens du Nord, vers la Brianza ou les villes du Lombard-Vénitien. Quant aux physionomies, elles présentent à qui les observe un caractère très-nettement défini; les femmes des Marches sont célèbres par leur fière allure, et il y a de l'Antoine de Messine dans le type de quelques-uns des personnages les plus qualifiés de la société de Ravenne. La coiffure des jeunes femmes de la ville, celles qui ne copient pas les modes françaises ou milanaises (comme c'est l'habitude dans la classe élevée qui bannit volontiers tout caractère local), rappelle d'une façon très-frappante, à ceux qui connaissent le cachet des grandes physionomies de la numismatique et de la peinture italiennes, les Pomedello, les Pisanello et les Piero della Francesca.

Douze mille habitants dans l'enceinte des murs, et huit mille répartis dans deux faubourgs, occupent une surface qui est certainement faite pour contenir cinquante à soixante mille habitants. Il en résulte que la ville paraît vide et déserte, et que les rues sont tristes et solitaires malgré leur aspect clair et propre. Les monuments, couvents, cloîtres et palais, sont énormes comme plan, et leurs proportions sont colossales; si on veut errer à l'aventure, comme doit le faire tout voyageur, entrer sans honte ici et là, sous les grands porches, dans les cours, dans les casernes, pénétrer dans les jardins, en un mot, percer tous les mystères des rues et ruelles de la ville, on se trouve parfois écrasé par cette immense proportion des constructions, qui fait penser à certains de ces édifices romains du seizième et du dix-septième siècle qui ne sont plus en rapport avec l'être humain. Quelques palais simples de lignes ont la plus magnifique tournure, et leur beauté consiste beaucoup plus dans cette proportion énorme que dans le goût de l'ornementation ou sa richesse. Là vivent encore quelques-uns des représentants des grandes familles dont on lit les noms à chaque page des *Chroniques de Ravenne*. On m'a dit qu'il y avait à Ravenne un certain mouvement de société; mais je n'ai pas pu le constater: je n'ai pas vu le monde, les théâtres mêmes étaient fermés: ils sont assez beaux cependant; mais on conçoit que Ravenne ne peut pas alimenter toute l'année une troupe dramatique ou lyrique. On allait inaugurer, sur la place de la Station, la statue de Farini, qui est un enfant du pays, et pour cette circonstance le théâtre devait ouvrir ses portes. Le seul casino de la ville, où j'ai été introduit avec la plus parfaite courtoisie par le comte Cesare Rasponi, et où j'ai rencontré une société fort restreinte, mais extrêmement choisie, consiste en une très-petite chambre au rez-de-chaussée, au fond d'un étroit couloir, et est desservi par le café voisin. Cette simplicité n'a rien qui doive étonner; elle est même un des grands charmes de l'Italie, où on vit à la *buona*, et là elle faisait contraste avec la splendeur des noms historiques des hôtes. La haute distinction et la parfaite aisance des membres habituels du petit cénacle savent mettre à l'aise, dès la première heure, l'étranger de passage auquel on donne une marque d'estime en l'introduisant dans cette intimité.

À Ravenne, comme partout en Italie, le café joue un grand rôle, et celui de la place Majeure est très-suivi; les jours où la musique joue, la promenade est assez vivante: les officiers italiens, toujours bien tenus, d'une belle prestance, font la haie et assistent au défilé des groupes qui vont et viennent pendant une heure à peine. Les jeunes filles s'en vont en avant, trois par trois; on se salue ou on s'arrête: c'est là le spectacle qu'offrent la plupart des places italiennes, et il ne faut pas y insister: je ne sais quelle similitude d'aspect ou d'atmosphère m'a fait penser à une soirée passée dans les mêmes circonstances à une table de café de la petite ville dalmate de Sebenico.

Excepté à Loreto, où la mendicité est tout à fait une carrière qu'on se transmet de père en fils, je n'ai jamais vu autant de pauvres qu'à Ravenne. La ville, par son aspect extérieur, ne semble pas cependant comporter une telle pénurie: tout y est décent, propre et bien tenu. Il est vrai qu'il n'y existe que fort peu d'industrie et de commerce, et que le pays n'est pas agricole comme la Pouille et les Romagnes. L'étranger, littéralement assiégé, se muait de menue monnaie et fait chaque jour la part du pauvre; mais on se demande comment cette partie de la population peut vivre sur le commun, si cette pénurie est aussi réelle qu'apparente. J'ai visité des hôpitaux civils et des *Casa di ricovero* dotées de rentes et de legs accumulés où, en dehors de ces mendiants de la rue, on pourvoit encore aux besoins d'un grand nombre d'indigents.

Il y a deux hôtels à Ravenne: l'*Aquila d'oro* et *San Marco*. J'avais choisi le dernier. Peu de temps auparavant, l'empereur du Brésil y avait passé quelques jours, et déjà, suivant la mode italienne, on avait accroché dans l'escalier, à côté d'une suite de blasons de souverains, les armes

du Brésil avec une inscription pompeuse faisant allusion aux rares mérites et à la science du noble visiteur. L'hôtel, malgré le grand concours d'étrangers qui se rendaient alors au Vatican pour le jubilé, était tout à fait vide, et je n'eus là pour toute compagnie qu'un Anglais, un parfait gentleman, que le garçon d'hôtel, qui me protégeait fort et m'expliquait l'histoire de la cité, s'obstinait à me présenter comme un amiral du plus haut renom. Comme je collectionnais des brochures, photographies et dessins, l'insulaire, lui, collectionnait des kilomètres : et il était si extraordinairement *entraîné* qu'il rentrait frais et dispos après des courses d'une longueur de quarante et cinquante kilomètres. Un soir, comme il était venu souper un peu tard et qu'il était parti dès la première heure, il m'avoua qu'il avait dépassé son maximum, et avait fait vingt lieues dans sa journée. Je rentrai en moi-même, j'eus quelque honte de mon indolence, et le lendemain je fis avec quelque effort une course de trois lieues dont je suis encore fier aujourd'hui.

A part les réunions du petit club et sa société sympathique, dont je voulus d'autant moins abuser que l'intimité était plus grande, les soirées ont été longues à Ravenne. J'errais longuement dans les rues ; jamais je n'avais vu tant de perruquiers : le nombre en est tout à fait hors de proportion avec la population, et chaque boutique ressemble à un salon où chaque soir se réunissent les clients. Comme dans un club, on y épuise tous les sujets de conversation ; de longs divans de cuir, disposés *ad hoc*, permettent aux assistants de se grouper, et l'artiste, debout, les ciseaux à la main, gesticule souvent avec effervescence, laissant là le patient pour allonger un argument sans réplique à un partisan de M. Nicotera ou du général Mezzacapo. Cette observation n'est pas neuve, car elle peut s'appliquer à la plus grande partie des villes de l'Italie et de l'Espagne méridionale ; mais Ravenne est privilégiée de ce côté-là. Les officines des pharmaciens sont aussi des centres de réunion, comme dans nombre de villes du Nord ; et quelques-unes de ces boutiques ont un certain caractère par la belle installation des boiseries des dix-septième et dix-huitième siècles, et par leur collection de vases de faïence sortis des anciennes fabriques de Faenza, de Pesaro et de Gubbio.

Si Ravenne offre assez peu de ressources à l'étranger habitué au séjour des grandes villes, la cité est d'un prodigieux attrait pour ceux qui s'intéressent aux choses historiques. Ce n'est pas trop de dire que dans ce colossal musée italien où chaque ville a son épopée, chaque pierre son souvenir et son enseignement, elle reste une des plus fécondes pour l'étude, car elle a joué un rôle politique qui lui constitue dans l'histoire une place à part à côté des cités les plus augustes, et elle apporte le témoignage de cette suprématie par ses monuments bien conservés et ses nombreux vestiges. On y rencontre à chaque pas les traces de la puissance des empereurs d'Occident et des rois goths, à cette époque intermédiaire qui prend place entre l'époque antique et le moyen âge.

Fondée d'abord par les Thessaliens, Ravenne fit partie de la Gaule cispadane, et devint sous les Romains un poste militaire d'une haute importance à cause de sa situation au bord de la mer et de son port de Classe, le premier qui s'ouvrit dans l'Adriatique de ce côté des rives de l'Éridan. Pendant quatre siècles rien ne troubla la sécurité des Romains, qui jouirent en paix du prix des grands travaux qu'ils avaient effectués dans le port ; mais cette importance était toute militaire et non politique. Quelles sont les circonstances qui déterminèrent le choix des derniers Césars, et comment une ville ainsi isolée sur les bords de l'Adriatique fut-elle tout à coup choisie pour capitale de l'empire d'Occident ? Rien n'est intéressant, selon nous, comme ces régions où les civilisations se superposent, où des races diverses s'établissent, fondent, embellissent, détruisent ou substituent leurs œuvres à celles des races qui les ont précédées. Avec quelque connaissance des styles, de l'épigraphie et de l'archéologie, on fait

aisément la part de chaque domination, l'histoire s'éclaire d'une vive lumière, un voyage de plaisir devient un sérieux enseignement, car tout ce qui n'a qu'une valeur hypothétique, lu dans les chroniques et rapporté par les historiens, devient un article de foi indéniable s'il est attesté par un monument contemporain, pierre, marbre, bronze ou porphyre. Faisons donc de l'histoire animée, énonçons rapidement les faits, et, période par période, touchons du doigt les monuments contemporains en montrant les dessins que nous avons rapportés de ces rivages.

L'empereur Constantin, sur les derniers rivages de l'Europe, au point où elle confine avec l'Asie, a fondé la métropole qui porte son nom (*Constantinopolis*); et il y a transporté sa cour. Rome est détrônée et du même coup l'empire est profondément affaibli. Théodose est mort, laissant pour successeurs deux fils sans énergie, Arcadius et Honorius, qui permettent aux maîtres de la milice de gouverner l'État. Ils vont détruire de leurs propres mains l'ouvrage de leurs prédécesseurs et se partager l'empire : Arcadius aura l'Orient, Honorius l'Occident. L'armée est composée en grande partie de mercenaires habitués jusque-là aux largesses de ceux qui les commandent et au butin que leur ont laissé généreusement ceux qui savaient les mener à la victoire : les mercenaires visigoths se révoltent et, par acclamation, se donnent pour chef et pour roi le vaillant Alaric, qui envahit l'Italie et poursuit Honorius. Celui-ci croit trouver un sûr abri dans Ravenne, entourée de marais, protégée par deux fleuves, défendue par le port de Classe, où des flottes à l'ancre permettent de fuir vers la rive opposée, et Stilicon, son général, repousse l'invasion d'Alaric et va jusqu'à Florence au-devant de nouvelles hordes qu'il bat à outrance et qu'il disperse après avoir fait de nombreux prisonniers. Mais Stilicon paye de la mort les immenses services rendus au faible Honorius et Alaric relève la tête; il ravage encore l'Italie (408), entre à Rome et la met à feu et à sang, puis revient sur Ravenne, d'où il est encore repoussé. Il tente alors de faire la paix avec Honorius et n'y parvient pas; on le voit entrer une seconde fois dans Rome, y répandre la terreur, et passer les habitants au fil de l'épée. Cependant on a fait le vide autour de lui et son armée meurt de faim; comme il sait que la Sicile est le grenier de l'Italie, il y mène ses troupes; mais il y trouve la mort et son beau-frère Atolphe lui succède.

La propre sœur d'Honorius, Galla Placida, la fille de Théodose, captive du roi barbare, devient la femme du vainqueur épris de ses charmes. Honorius, lui, reste à Ravenne et ne s'occupe même plus de chasser les barbares d'Italie; il semble que l'armée romaine a cessé d'exister : toutes les folies du Bas-Empire et tous les forfaits déshonorent cette cour avilie; le poison, la trahison, les révoltes, le désordre et l'indiscipline sont à l'ordre du jour. Cependant il y a encore des hommes : un capitaine de l'armée d'Honorius, Constance, se révèle comme un soldat de génie; il devient généralissime, et l'empereur, qui s'abrite sous son épée, songe à lui donner en mariage sa propre sœur, cette Galla Placida, épouse du roi goth qui vient de mourir. La veuve du barbare abandonne Rome et entre à Ravenne au moment où Constance, de retour des Gaules, y vient jouir des honneurs du triomphe et d'un second consulat; bientôt l'union se consomme (417). Deux ans après naît Valentinien, auquel Placida, ambitieuse et habile, saura frayer un chemin au trône d'Occident malgré les intrigues d'Arcadius et de Théodose, empereurs d'Orient, qui, sachant leur frère sans enfants, espèrent, à sa mort, réunir encore une fois les deux empires. Constance, s'il ne fut pas souverain de droit, fut du moins associé au pouvoir : il ajoutait Auguste à son nom; il portait la pourpre et le diadème, et Galla Placida, fille d'empereur et femme d'un roi goth, était devenue l'épouse de ce vice-empereur. Ce second mariage dura peu de temps : Constance l'avait épousée l'an 417; il la laissa veuve pour la seconde fois en 421.

J'esquisse à très-grands traits, car l'histoire ne doit trouver sa place ici que comme le

commentaire des monuments de la ville. Honorius gouverne pendant un long règne, il meurt en 423 ; Galla Placida réclame alors le trône impérial et l'obtient pour son fils après de longues compétitions. L'empereur d'Orient lui-même croit de son intérêt de confirmer le pouvoir aux mains de ses neveux. Galla Placida meurt à Rome en 450 et Valentinien III reste seul maître. En 455, le 27 mars, Pétronus Maximus, un sénateur dont il a outragé la femme, assassine l'empereur dans un soulèvement qu'il a fomenté, et se fait couronner à sa place. Maxime, tué à son tour, est remplacé par Avitus, bientôt déposé ; enfin, de 457 à 487, on voit se succéder Sévérien, Anterne, Olibrius, Glicerius, Julius Nepos, Oreste, Romulus et Augustule : tristes successeurs des Césars, et derniers empereurs d'Occident. Les barbares, qui depuis si longtemps déjà ravagent l'Italie, vont s'y fixer comme souverains, et Odoacre, dans cette forêt de Classe, aux portes de Ravenne, défait les troupes impériales, s'empare de la ville, y fixe sa résidence et de là commande à toute l'Italie. L'empire d'Occident a vécu, la période de la domination des barbares commence, avec Odoacre pour premier souverain.

II

Il est difficile de trouver dans Ravenne ou à ses portes des témoins authentiques de cette période romaine qui commence avec Auguste et finit avec Augustule. J'ai fait avec un cicerone aimable et érudit, le professeur Dato Marini, une excursion à Classe pour chercher la trace de ce grand port militaire des Romains, le second de l'empire (le premier était celui de Misène), où se réunissaient, au dire des historiens contemporains, deux cent cinquante vaisseaux de guerre qui pouvaient à un moment donné lever l'ancre et se diriger vers l'Épire, la Macédoine, l'Achaïe, la Propontide, le Pont, les îles de Crète et de Chypre, et enfin les colonies de l'Orient. On peut se figurer ce qu'était cette station navale, à la description circonstanciée qu'en a laissée Strabon ; mais à part l'emplacement exact du phare, décrit par Pline, en venant de la haute mer, on ne retrouve ni les arsenaux, ni les magasins, ni les casernes des troupes et le plan des grands établissements maritimes fondés par Auguste. Il y avait trois villes à l'embouchure du Ronco, le fleuve de Ravenne : Classis, Césarée et Ravenne qui, communiquant l'une avec l'autre, ne faisaient qu'un vaste ensemble défendu par des fossés profonds alimentés par le Ronco (alors le *Bedesio*), et augmenté des eaux du Pô, qu'Auguste y avait amenées par un canal qui traversait la ville et qui prenait le nom de *Fossa Augusti*. De tout cela il ne reste nulle trace ; le Ronco lui-même a été détourné de son cours, et comme les mouvements de terrain ont changé, que les lits anciens ont été comblés et les plaines creusées pour opposer des digues au débordement des deux fleuves, le Roncone et le Montone, il faut s'en tenir aux noms qui sont restés et qui perpétuent la tradition de l'existence en ces mêmes lieux des anciens établissements des Romains. Comment s'étonner, d'ailleurs, de ce que l'aspect de tout le pays ne soit plus le même, puisqu'on a constamment tendu à changer la nature de la ville et à solidifier son sol ? C'était au début de l'histoire, au dire de Strabon, une ville bâtie sur pilotis et traversée par des canaux ; la marée y montait à une grande hauteur comme dans la lagune. Déjà au sixième siècle, quand Jornandès décrit la ville, le port n'existe plus. « Au lieu où s'ouvrait ce port, dit-il, on voit de vastes jardins remplis d'arbres. » Le mouvement rétrograde de l'Adriatique a naturellement aussi modifié toute chose, et ce fait de l'atterrissement n'est pas nouveau, il est accompli déjà au sixième siècle, puisque Jornandès et Procope se confirment l'un l'autre et parlent des bas-fonds qui s'étendent à trente stades en plaine, obligeant les navigateurs à faire un très-grand circuit.

Il n'y a donc que la tradition qui nous puisse guider, et les descriptions de Strabon, de

Jornandès et de Procope ; mais si on veut des traces visibles et des témoins irrefutables, il faut déchiffrer quelques-unes des inscriptions réunies dans un des couloirs de la *Classense*, bibliothèque de Ravenne où nous entrerons à notre heure. C'est au milieu des constructions postérieures, engagées dans la masse architecturale à l'état d'éléments jouant leur rôle dans l'ensemble, sous la forme de colonnes, de chapiteaux, de bases, de fragments ornementés, qu'on peut reconnaître les restes épars des trois cités romaines, Classis, Césarée, Ravenne, comme nous avons pu reconnaître les restes d'Altino et ceux d'Aquilée détruites par les barbares, dans la basilique de Saint-Marc et dans le Lapidario aquilense de Trieste.

Deux monuments cependant, debout encore dans une solitude où ne s'élève pas une seule habitation, et respectés par ceux qui vont saccager Ravenne, indiquent nettement la place de *Classe* : c'est la grande basilique de San Apollinare in Classe, et la petite église de Santa Maria in Porto Fuori. La première s'élevait à Classis, une des trois villes détruites par Luitprand le Lombard en 738 ; la seconde, à Césarée. Ce sont bien là les témoins que nous cherchons ; mais comme nous nous attachons ici à suivre l'ordre chronologique, disons tout de suite que ces deux constructions religieuses sont postérieures à d'autres qui existent encore admirablement conservées dans l'enceinte de Ravenne ou qui ont subi moins de transformations.

Je prie le lecteur, avant d'aborder l'étude des monuments, d'observer un fait capital qui expliquera l'architecture et les arts de cette période, en même temps que la conservation d'un si grand nombre de constructions des Goths sur le sol italien.

Il y a eu *fusion* entre ceux qu'on appelle les *Barbares* et les Romains de la fin du cinquième siècle. Le mariage de la sœur d'un empereur d'Occident avec Atolphe, beau-frère d'Alaric, est déjà un fait qui le prouve ; de plus, Odoacre, le premier *Roi d'Italie* qui siège à Ravenne et supprime l'empire d'Occident, n'est pas un de ces conquérants venus de lointaines régions à la tête de ses hordes pour ravager un empire ; il est *commandant des gardes de Romulus Augustule*, le dernier empereur. Hérule ou Seythe de naissance, au lieu de mettre à mort celui auquel il enlève la couronne, il lui donne avec la liberté une terre en Campanie et une pension considérable. D'ailleurs, entre Attila et Odoacre il y a cette différence que l'un vient en conquérant farouche, tandis que l'autre pousse les soldats qu'il commande à déposer leur souverain, et se fait, par eux, décerner le pouvoir. De sorte qu'en lisant attentivement l'histoire, ou en arrive à regarder ce fait énorme de la domination d'un barbare à Ravenne et la chute de l'empire d'Occident comme le résultat d'un véritable *pronunciamiento*.

A l'une des extrémités de la ville, enfermé par la muraille qui lui sert d'enceinte fortifiée (*Mura di Porta Serrata*), dans les jardins mêmes de l'ancien couvent de San Vitale, s'élève le *mausolée de l'impératrice Galla Placida*, monument construit par elle en 440, et aussi bien conservé qu'on peut l'espérer quand il s'agit d'une construction qui date de plus de quatorze siècles, et que sa petite proportion ne pouvait sauver de la rage des hommes et des outrages du temps.

On visite d'ordinaire la basilique de San Vitale avant d'entrer dans le tombeau de Placida ; le custode vous fait longer un mur étroit et pousse une porte qui donne dans un vaste enclos planté, qui servait de jardin au couvent. Avant de passer ce seuil, on voit à droite de la ruelle une église abandonnée, Santa Croce, fondée aussi par l'impératrice, mais reconstruite plusieurs fois de fond en comble depuis cette époque. Nous espérons trouver quelque fragment d'un intérêt archéologique dans Santa Croce ; mais elle n'offre véritablement plus aucune trace de sa curieuse origine. Un petit *pronaos*, dont on n'a découvert qu'en 1865 le plan et deux des colonnes, s'élevait autrefois en avant du mausolée de Placida et complé-

tait le monument. Aujourd'hui on y entre de plain-pied ; la forme est celle d'une croix, les murs sont lisses, la voûte centrale à l'intersection est en anse de panier, celles des bras sont en berceau. De petites barbicanes étroites éclairent la partie supérieure ; au-dessous du bandeau d'autres fenêtres s'ouvraient qui permettaient à l'air et à la lumière de pénétrer ; mais entre le sol actuel et celui du pavement du cinquième siècle la différence est de *un mètre quarante-trois centimètres*, ce qui, naturellement, change complètement la proportion du monument. Le sol du pronaos était lui-même plus bas que celui de l'intérieur du tombeau de trente centimètres, afin sans doute d'éviter l'infiltration des eaux, qui est la plaie des monuments de Ravenne, situés souvent au-dessous du niveau de la mer.

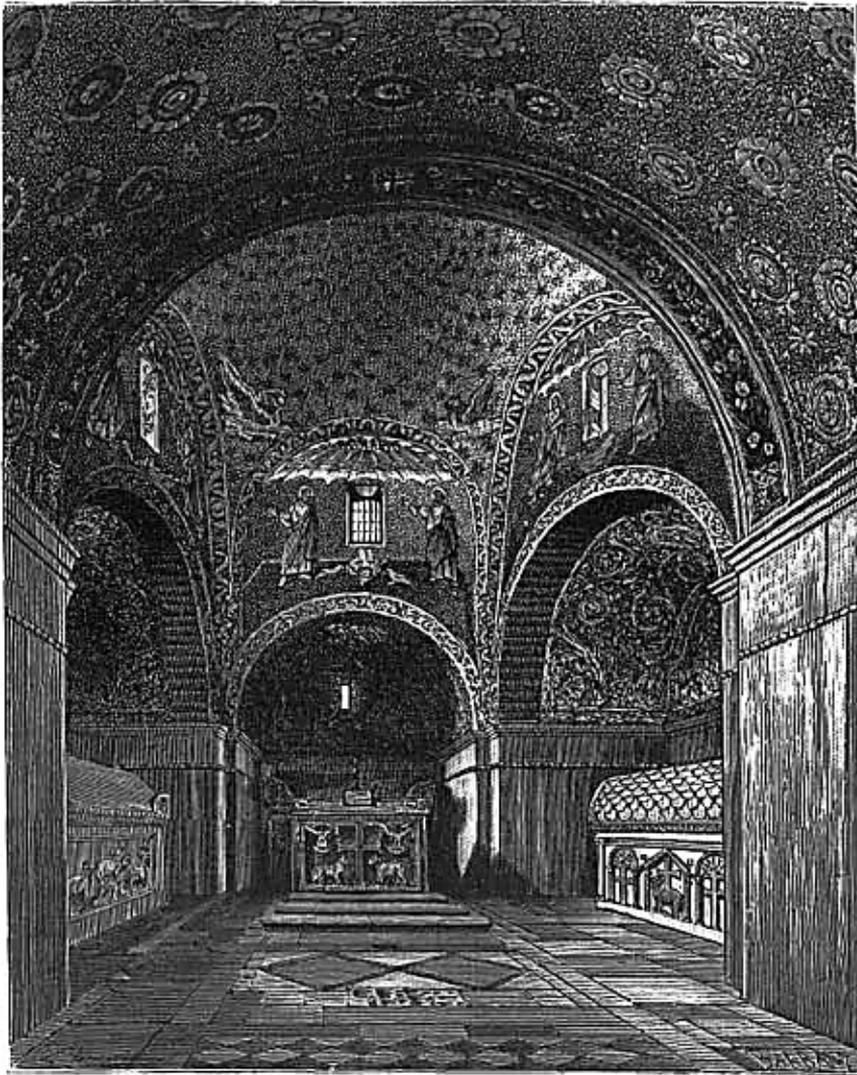
Le sarcophage de l'impératrice est disposé dans le bras vertical de la croix, parallèlement au mur, mais il ne le touche point et on peut tourner tout autour. La face principale du sarcophage est cachée par un superbe autel d'albâtre oriental, maître-autel arraché à San Vitale, et qui supportait à ses quatre angles des colonnes de vert antique restées dans la basilique. Ce sarcophage est de très-haute proportion et d'une masse imposante ; il dépasse de beaucoup l'autel. Fruste aujourd'hui et relevé simplement par quatre petits frontons d'angle, il était autrefois couvert de lames d'or et des plus riches ornements ; mais déjà du temps d'Odoacre il en avait été dépouillé. Il reste encore aujourd'hui une tradition, justifiée par la proportion du tombeau, qui dit que le corps de l'impératrice, paré de ses vêtements royaux, reposait comme en une châsse, assis sur un trône, dans l'intérieur même du sarcophage : aux jours de San Nazario et de San Celso on venait en prière au tombeau, et c'était pour le peuple un spectacle de voir cette momie impériale, peinte, dorée et revêtue de bijoux, enfermée dans sa cella de porphyre. En 1577, un diacre imprudent aurait brûlé la relique en approchant un cierge ; mais sans accepter cette légende que nous raconte le custode, les péripéties de l'histoire de Ravenne au seizième siècle sont telles qu'il n'y a pas à s'étonner que la tombe soit vide aujourd'hui. Ce qui est plus curieux, c'est que la domination des Hérules et celle des Lombards aient laissé debout cette tombe, que la majesté de la mort et le souvenir de l'union de Placida avec un roi visigoth auront protégée sans doute.

A droite et à gauche deux autres sarcophages, massifs, mais d'un beau caractère qui rappelle encore l'art romain, renferment ou renfermaient les restes de l'empereur Honorius, frère de Galla Placida, et ceux de Valentinien III, son fils. Son second mari, Constance Auguste, repose à l'entrée dans un quatrième sarcophage plus fruste. Tous les murs, sans aucun relief ni moulures, sont ornés de magnifiques mosaïques figurant un voile semé d'étoiles et relevé dans la partie centrale de la voûte. De grandes figures de saints, des frises éclatantes, des fonds d'or et des combinaisons décoratives d'un luxe admirable font de ce tombeau, restauré il est vrai mais bien conservé cependant et pieusement et habilement entretenu, un véritable sanctuaire de l'art des premiers temps chrétiens. Le caractère de ce monument a certainement quelque chose de barbare, mais tout y est riche, ample et brillant ; le luxe de la matière est substitué à la pureté de la forme ; il n'y a plus rien de ce merveilleux goût des Grecs antiques et des Romains, leurs élèves, qui savaient tirer une Vénus d'une pierre inerte et sans valeur, et imprimer à une vile matière une forme exquise qui la rendait sacrée pour les générations. Cependant c'est encore de l'art, et, — ce qui nous touche, — c'est un art qui reflète une époque où les derniers Romains sont unis aux premiers rois barbares.

Indépendamment de sa valeur intrinsèque comme monument, ce tombeau de Galla Placida est important encore par son unité. C'est, aux premiers siècles de notre ère, le seul exemple peut-être d'un monument funèbre où sont réunis tous les membres d'une famille impériale, à deux pas du temple construit par l'un d'eux : comme à Constantinople les tombes impériales reposaient à deux pas de l'église des Saints-Apôtres. La vie de cette Galla Placida, fille.

femme et mère d'empereur, est à la fois un drame et un roman ; ou nous permettra d'y revenir en face de sa tombe.

Venue de Constantinople à Rome, elle était deux fois de suite tombée aux mains des Visigoths qui l'avaient retenue prisonnière ; la seconde fois, elle était au pouvoir d'Atolphe, beau-frère d'Alaric et son successeur. Séduisante et noble dans sa démarche, elle fas-



TOMBEAU DE GALIA PLACIDA.

cia le roi barbare, qui lui offrit de l'épouser ; et elle introduisit dans cette cour d'Atolphe le luxe de l'Orient et les façons civilisées des cours romaines. Son mari mort à Rome, elle fut sollicitée par son propre frère de s'unir à Constance, général d'Honorius, associé à l'empire : le mariage s'étant effectué en 417, en 418 elle donna le jour, à Ravenne même, à une fille, Honoria, et, en 419, à un fils, Valentinien, qui devait succéder à son oncle Honorius. Pendant quelques années, Galla vécut à la cour de son frère dans une profonde union ; mais elle avait conservé une sorte de garde d'honneur de chefs barbares attachés à son mari

Atolphe, et, Constance étant mort, encore une fois veuve, elle s'entoura aussi des familiers de son second mari : ce qui porta ombrage à Honorius. L'empereur la chassa de Ravenne et la bannit d'Italie ; elle se réfugia alors à la cour de Constantinople, préparant ainsi, par un séjour auprès de l'empereur d'Orient, la confirmation de ses droits. Honorius mort, elle favorisa le clergé, qui prit parti pour elle, et, après bien des luttes, elle finit par voir son fils monter sur le trône sous le nom de Valentinien III, gardant pour elle la tutelle de ce prince, âgé de sept ans. Sa fille fut une courtisane royale, son fils un souverain sans énergie. Au milieu des débordements des barbares, affirmant le nom romain, elle représentait la civilisation, protégée qu'elle était par son rang, son caractère, son énergie, et le souvenir du beau-frère d'Alarie. Galla mourut à Rome en 450, le 27 novembre ; Valentinien, pour obéir au vœu de sa mère, fit embaumer son cadavre et ordonna de l'ensevelir dans le petit monument funèbre qu'elle avait élevé de son vivant. Nous sommes donc en face d'un monument qui appartient à la première moitié du cinquième siècle, et vraisemblablement élevé vers l'année 430.

Un autre monument existe, antérieur à celui-ci, et qui a la même origine ; mais il est tellement défiguré par la main des hommes, qu'on a peine à reconnaître la date de sa construction. Entre la strada Sant'Elia et celle des Tealini, nous nous arrêtons devant une construction de caractère religieux ; c'est l'enceinte d'un couvent dont la porte gothique, d'une grande richesse, donne accès dans une première cour : au fond s'élève la basilique de San Giovanni Evangelista, qui n'a pas de façade, et qu'on ne découvrirait point, si ce joli portail n'invitait le passant à pénétrer dans l'intérieur.

Le plan est celui de la basilique antique à trois nefs avec vingt-quatre colonnes d'origine romaine ; tout est fruste et badigeonné au lait de chaux ; mais quelques détails de chapiteaux et d'ornementation dénoncent la date de 420, et il n'y a point à douter que la basilique n'ait été fondée par l'impératrice. Dans une chapelle abandonnée, dont le custode va nous chercher la clef, nous reconnaissons sur les murs la représentation grossière, en mosaïque du commencement du cinquième siècle, de la scène de la tempête essuyée par Galla Placida dans le golfe Adriatique, alors luttant que, pour conquérir à son fils le royaume d'Honorius, et montée avec Valentinien et Honoria, ses enfants, sur les galères d'Ardabrerio, elle dut se réfugier dans une île de la Dalmatie, faisant vœu, si elle échappait au naufrage, de construire une basilique à saint Jean l'Évangéliste. La mosaïque est du plus haut intérêt pour l'histoire, parce que les inscriptions sont admirablement conservées ; mais le dessin est d'une sauvagerie sans pareille, et, en le comparant à celui des mosaïques du tombeau que nous venons de visiter, on s'étonne que le même siècle et la même ville aient pu produire deux œuvres aussi différentes. Le portail qui donne accès dans la cour a été construit à une époque où la tradition de la fondation était encore très-vivante, car les artistes de la fin du treizième ou du commencement du quatorzième siècle qui l'ont orné de revêtements de marbre, y ont sculpté aussi la scène de la tempête, attestée par tous les historiens et confirmée par ces représentations plastiques. A gauche, en sortant, s'ouvre un autre portail auquel le premier est relié par un mur : c'est l'entrée du cloître : le long des murs, assis sur des bancs, je vois nombre de vieillards qui attendent l'heure de la visite des médecins et la distribution des secours. Là s'élève l'ancien couvent, entouré encore de grands jardins, et transformé aujourd'hui en hôpital.

Le règne d'Odoacre, ou plutôt le gouvernement des mercenaires, ne dure que dix-sept ans (476-493). Quatorze ans après le couronnement du chef barbare comme roi, Théodoric,

chef des Ostrogoths, entre en Italie avec le consentement de Zénon, empereur d'Orient, et entreprend la conquête du royaume d'Odoacre. Il met trois ans à s'emparer de Ravenne, il la domine enfin et y règne en 493. C'est la période gothique, qui va durer jusqu'en 553, c'est-à-dire pendant soixante ans seulement. La dynastie des rois goths comptera huit rois dont on sait à peine les noms, à part ceux d'Alaric, de Vitigès et de Totila. Tous résideront à Ravenne, et le chef de cette dynastie nouvelle des rois barbares d'Italie laissera une telle empreinte dans la ville, qu'on l'appelle encore parfois la cité de Théodoric.

De Théodoric nous avons, à Ravenne, trois souvenirs palpables, trois témoignages encore debout : son nom rayonne d'un vif éclat dans cette cité où ses successeurs les Lombards fonderont une dynastie qui durera plus de deux siècles sans parvenir à effacer la trace du passage des Ostrogoths. Nous avons d'abord le portique de la place principale, la *Piazza Maggiore*, dont les arcs surbaissés forment le fond de notre dessin. Au siècle dernier, huit colonnes de granit formaient là sept arcs d'un beau caractère ; mais quelque légat pontifical, jaloux de doter la ville d'un palais qui servit de résidence au gouvernement, a jeté bas les trois premiers. Ces arcs remplissaient probablement l'office des portiques des forums romains ; c'était l'expression des usages romains traduits en langue gothique avec des formes empruntées à l'art grec, et qui faisaient pressentir l'époque des Byzantins. Théodoric pouvait facilement devancer les Grecs, puisqu'il avait vécu à Constantinople, et que ce barbare de génie avait emprunté à Byzance son luxe, le goût de ses artistes, et même ses architectes qu'il allait employer à Ravenne. Le dernier arc sur la droite, celui qui sert d'appui à l'angle de la façade de la maison municipale, est d'un plan oblique ; il donne accès à la rue qui mène au bourg par la porte Sisi ; mais du temps de Théodoric la foule se rendait par cette voie au temple d'Hercule, restauré par ce roi goth, qui conservait les monuments romains au lieu de les détruire. Le monogramme de Théodoric se lit dans les chapiteaux sculptés à grand relief, et de riches frises pourtourment la partie extérieure de l'arc, encore bien conservé, mais dont les ornements sont alourdis par les badigeons successifs.

Le Palais de Théodoric existe aussi, mais ce qu'on donne pour la construction elle-même n'en représentait que les abords, les *aranci* (*aranci del palazzo*). Converti en couvent par les Franciscains, ce palais occupe l'angle de la voie qui conduit à la porte Alberoni, où s'étendent d'immenses vergers, sur lesquels donnent le couvent de San Giovanni Evangelista, l'église de San Apollinare Nuovo et les Franciscains. Ces jardins recouvrent de leur sol actuel les restes du plan, qui devait être immense. Si le voyageur s'en tient à ce qu'il voit, c'est-à-dire à ce que nous donnons ici, un mur assez banal avec huit petites colonnes antiques en façade sur le Corso Garibaldi, juste en face du palais du sympathique comte Cesare Rasponi, notre consul à Ravenne, il éprouvera certainement une déception. L'archéologue cependant peut suivre le périmètre, retrouver çà et là des traces de la riche mosaïque du pavement, et se rendre compte des destructions opérées par les moines. D'ailleurs Charlemagne, lorsqu'il entra à Ravenne, enleva les marbres précieux et les ornements et les transporta en France ; plus tard, en 1500, sous la domination vénitienne, on encastra dans le mur une magnifique vasque de porphyre, baignoire de quelque thermes ou palais des Romains, et les provéditeurs de Venise (ce qui est inexcusable chez des patriciens de la Renaissance), la considérant comme le sarcophage de Théodoric, propagèrent cette erreur et la couvrirent de l'autorité de leur nom par une inscription qu'on lit encore sur la partie droite de la façade, au-dessous de la vasque.

La plupart des églises élevées par Théodoric ont vu ses successeurs substituer des constructions nouvelles à celles qu'il avait consacrées à ses saints de prédilection ; mais le monument unique qui lègue son nom à la postérité, c'est celui qu'on désigne aujourd'hui sous le nom de *Santa Maria della Rotonda*, et qui n'est autre chose que le Tombeau de Théodoric.

Ce monument s'élève dans un verger, à quelques centaines de mètres du port ou *arsena*, perpendiculairement à la voie ferrée qui mène à Castelbolognese ; il est isolé dans les champs, et le niveau du sol a tellement changé, qu'au lieu de dominer la plaine, malgré sa hauteur, il disparaît presque caché par les arbres fruitiers qui ont poussé çà et là. Il est aujourd'hui au fond d'une cuvette ; on s'appuie à une balustrade pour regarder la fosse du sol de son rez-de-chaussée, et, pour comble de malheur, des restaurations peu intelligentes l'ont défiguré. Il fallait creuser le sol autour de la tombe sur un pourtour de cinquante mètres de diamètre, et arriver par des pentes au sol du rez-de-chaussée. Quant aux deux contre-forts qu'on voit dans le dessin, ils semblent faits autant pour servir d'accès à la partie supérieure que pour retenir une masse architecturale qui tiendrait par son propre poids et sans ce secours. Une simple tige de fer portant les marches aurait suffi et n'eût pas changé les lignes de l'architecture.

Le plan intérieur est circulaire ; le plan extérieur offre la forme d'un décagone régulier : dix arcs dentelés correspondant à chacune des faces supportent une saillie de la partie supérieure vide aussi à l'intérieur, mais où on a rapporté dans le fond un autel du quinzième siècle, en pratiquant une ouverture dans une des faces du décagone pour laisser entrer la lumière. La coupole qui forme la toiture est la partie importante au point de vue architectural : elle est formée d'un monolithe qui, par sa masse, rappelle les prodigieuses constructions égyptiennes. Il mesure plus de dix mètres de diamètre, et pèse plusieurs milliers de kilogrammes. On se demande par quel moyen de telles masses pouvaient être mises en œuvre à une telle hauteur sans le secours des puissantes machines inventées de nos jours, et quelles carrières les pouvaient fournir. C'est de l'Istrie sans doute, sur la rive opposée, qu'on a dû tirer cette pierre, dont le cube, avant le déchet de la taille, devait présenter une masse beaucoup plus considérable. Le document historique contemporain qui établit l'authenticité de cette tombe (*Anonymo Valeriano*) ne laisse subsister aucun doute. « Rex Teodoricus fecit sibi monumentum ex lapide quadrato et *saxum ingentem* quem superponeret inquisivit. » Nous sommes eu face du *saxum ingentem*.

L'échelle du dessin ne permet pas de juger de la recherche qu'on a apportée à la décoration. D'abord, l'appareil de l'arc d'entrée, et de ceux qui lui correspondent à chacune des faces du décagone, est extrêmement intéressant ; chacune des pierres de l'arc est taillée à *dent de scie*, et toutes s'emboîtent l'une dans l'autre ; ensuite, à l'étage supérieur, chacune de ces faces portait autrefois une série de colonnettes supportées sur des consoles engagées et destinées à former sur chaque partie du décagone une petite voûte abritant quelque appendice décoratif autour du balcon. Enfin, une frise très-riche règne au pourtour du monolithe et couronne le monument. Ce couvercle colossal est taillé de telle sorte qu'à tous les angles du polygone qu'offre le pourtour, à l'extrados, on a dégagé de la masse un petit fronton circulaire sur lequel on lit le nom d'un des apôtres. Ce dessin de la frise est tout à fait oriental de goût, et nous signalerons tout à l'heure une analogie, qui n'étonnera personne, entre les formes ornementales du dessin et celles employées dans une armure trouvée à quelques pas dans le champ.

Où était le sarcophage ? On a supposé qu'il était placé à l'extérieur, sur la coupole même, et cette hypothèse a été suggérée par cette circonstance qu'on a laissé au centre même de la coupole extérieure une saillie qui forme un piédestal et semble attendre un couronnement. Quelques-uns ont même admis pendant un certain temps que l'urne ou vase de porphyre encastrée dans la muraille du palais de Théodoric reposait là, au sommet, et contenait les cendres. Cette hypothèse n'est même pas discutable. Comme la partie inférieure du tombeau porte sculptée à l'intérieur la croix grecque, il en faut conclure que c'est là que devait reposer le sarcophage, qui n'est peut-être pas encore détruit, et qui pourrait bien être dans quelque musée à l'état anonyme ; dans ce cas-là l'épigraphie ne peut le restituer à Théodoric, faute d'inscriptions

ou d'emblèmes. On dit souvent que dans la construction de son tombeau Théodoric s'était inspiré de la forme du tombeau d'Adrien ; mais la proportion du célèbre môle est si imposante à côté de la *Rotonda*, qu'il faut renoncer à la comparaison.

Les autorités de Ravenne et la commission actuelle des monuments, auxquels il faut rendre hommage pour le soin qu'ils apportent dans la conservation des restes antiques de la ville, ont fait les plus grands efforts pour protéger la *rotunda* contre l'envahissement des eaux ; mais si on considère que le monument est dans un trou et que le sol du rez-de-chaussée est plus bas que



RESTES DU PALAIS DE THÉODORIC, A RAVENNE.

la marée moyenne, on comprendra qu'à certains jours l'eau triomphe de tous les obstacles qu'on lui oppose, grès de Sile, ciment de Bergame ou Portland.

Théodoric mort en 526, sa fille Amalasonte, accomplissant la volonté de son père, fit porter ses restes dans le monument qu'il avait préparé. Son règne avait été glorieux et utile ; il avait protégé les lettres et les arts et donné de sages lois. Ravenne, sous lui, avait recouvré le calme et la splendeur et, par un prodige de souplesse, ce souverain barbare était arrivé à une fusion du peuple conquérant et du peuple conquis. Quatorze années après, sous le règne de Théodat et d'Amalasonte, les dissensions qui éclatèrent entre la fille de Théodoric et son neveu eurent pour résultat l'exil d'Amalasonte dans l'île de Bolsena, puis son meurtre par son propre parent. Justinien, empereur d'Orient, s'armant de ce prétexte, déclare la guerre aux Ostrogoths ; Bélisaire, son général, assiège Ravenne ; Théodat, déposé par ses soldats, est

remplacé par Vitigès, mais c'en est fait de la domination des Ostrogoths : Ravenne est prise en 540, les Goths en sont chassés, une colonie italienne vient peupler la ville, et sous la domination des empereurs d'Orient commence cette forme de gouvernement qui a pris dans l'histoire le nom d'*Exarchat*.

IV

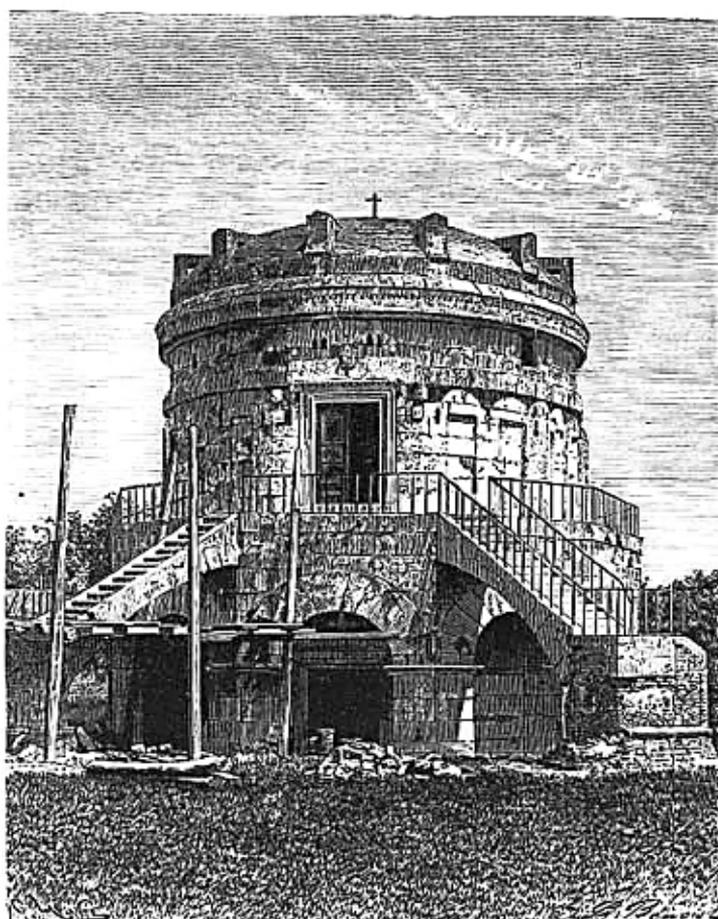
Indiquons en quelques lignes la situation de Ravenne sous l'exarchat avant de visiter dans la ville les monuments qui sont contemporains de cette période. Ravenne, prise en 540 par Bélisaire, est devenue grecque. L'Italie ne forme plus un royaume; les Vénitiens au nord se sont déjà constitués; les Lombards, appelés en Italie par Narsès, général et gouverneur des Grecs, vont régner depuis les Alpes jusqu'à l'entrée de la campagne romaine, prenant Pavie pour capitale, et fondant une dynastie qui durera deux cent six ans; Rome devient un duché, qui reste fidèle aux empereurs d'Orient.

Ravenne n'est donc plus la capitale d'un grand royaume plus ou moins uni. Il n'y a plus à vrai dire de roi d'Italie, malgré la suprématie des Lombards. Ravenne est le siège d'un exarque, vicaire impérial, gouverneur envoyé par l'empereur d'Orient, qui a la haute main sur le territoire de l'exarchat, sur la pentapole de Romagne (composée des *Légations* qui existaient encore récemment) et sur les villes situées au rivage depuis les bouches du Pô jusqu'à Ancône, Rimini, Pesaro, Fano, etc. Au-dessous, dans la région que nous allons visiter tout à l'heure, celle qui forme l'Italie méridionale, dans la Calabre, les Grecs gouvernent encore; enfin un prince lombard presque indépendant des rois de sa nation, s'est établi au centre des provinces qui forment aujourd'hui le royaume de Naples et prend le titre de duc de Bénévent.

C'est une possession extrêmement contestée. Dans la première période de la domination grecque, Narsès ayant appelé les Lombards, ceux-ci établis désormais en Italie viennent rançonner, piller, faire des tentatives de domination. Tout le champ autour de Ravenne a vu des combats, Classe et Césarée sont constamment menacées; un duc de Spolète, chef lombard, s'empare du château fort de Classe, un exarque le reprend, on achète la paix, on paye des tributs, — trois cents livres d'or payées annuellement au roi lombard par la caisse de l'État; — mais malgré tant de péripéties et un pouvoir aussi contesté Ravenne garde sa suprématie politique avec la forme de son gouvernement sous *dix-huit* exarques, depuis la conquête de Bélisaire en 540 jusqu'à la domination d'Astolphe, roi des Lombards en 749.

C'est donc deux siècles de période byzantine, et c'est pendant ces deux siècles-là que Ravenne prend ce cachet byzantin qu'elle a gardé, au dire des écrivains les plus autorisés, à un degré plus haut que Constantinople elle-même. L'écrivain érudit auquel les guides de tous les pays ont emprunté les éléments de leurs descriptions, M. Noël des Vergers, est de cet avis, et après lui tous les écrivains et voyageurs qui ont décrit Ravenne; mais il faut s'entendre à ce sujet. Si on veut parler de ce cachet d'unité, de ce caractère constant, conséquent, indéniable, dont une ville est imprégnée parce qu'à chaque pas, ses rues, ses places, ses maisons, l'air même qu'on y respire, exhalent, si on ose parler ainsi, le parfum d'un temps ou d'une époque, comme par exemple Moscou, Grenade, Cordoue, Tolède, Venise, Sienna, Nuremberg, Bologne (pour un tout autre temps, mais à un degré extrêmement marqué), non! Ravenne ne les possède pas; et si la ville a un caractère, elle est italienne et non pas byzantine. A part sa place Majeure, toute vénitienne, la rue y est droite, large, blanche, claire, régulière, moderne, bien percée après tout et d'une allure qui n'a rien de sombre, de grave et de triste comme il conviendrait à une cité qu'on appelle tour à tour

la *cité de Théodoric*, la *cité byzantine* ou la *vieille cité lombarde*. Les dénominations mêmes sont devenues banales, et elles sont ce que dans la langue moderne on appelle un *cliché*. Mais si on est artiste, historien, archéologue ; si on cherche l'âme des choses, si on pénètre dans leur intimité ; si surtout on fait ce que nous faisons en ce moment, c'est-à-dire si on demande aux pierres leur histoire et leur secret, en classant par âge, par époque, par domination. Ravenne reste une ville extraordinaire, et nulle déception n'attend le voyageur. Derrière les



SANTA MARIA DELLA ROTONDA : TOMBEAU DE THÉODORIC.

façades en briques frustes, sans ornements et sans revêtements, comme les églises de Milan et un grand nombre de celles de Florence, on trouve les traces évidentes du passage de chaque génération.

Je ne range la cathédrale de Ravenne (*la basilica Ursiana*) dans aucune des catégories historiques : elle a, il est vrai, été élevée au quatrième siècle, par saint Ursus, évêque de Ravenne, et sa forme rappelait celle de Saint-Martin de Rome, mais il faut presque croire l'historien Agnello sur parole, car en 1734 l'église, extrêmement riche, et tout à fait splendide, a été entièrement refaite, et dès le onzième siècle son type primitif était profondément altéré. Une vierge en mosaïque encastrée dans le mur de la chapelle de Saint-Pierre Chrysologue, quelques frag-

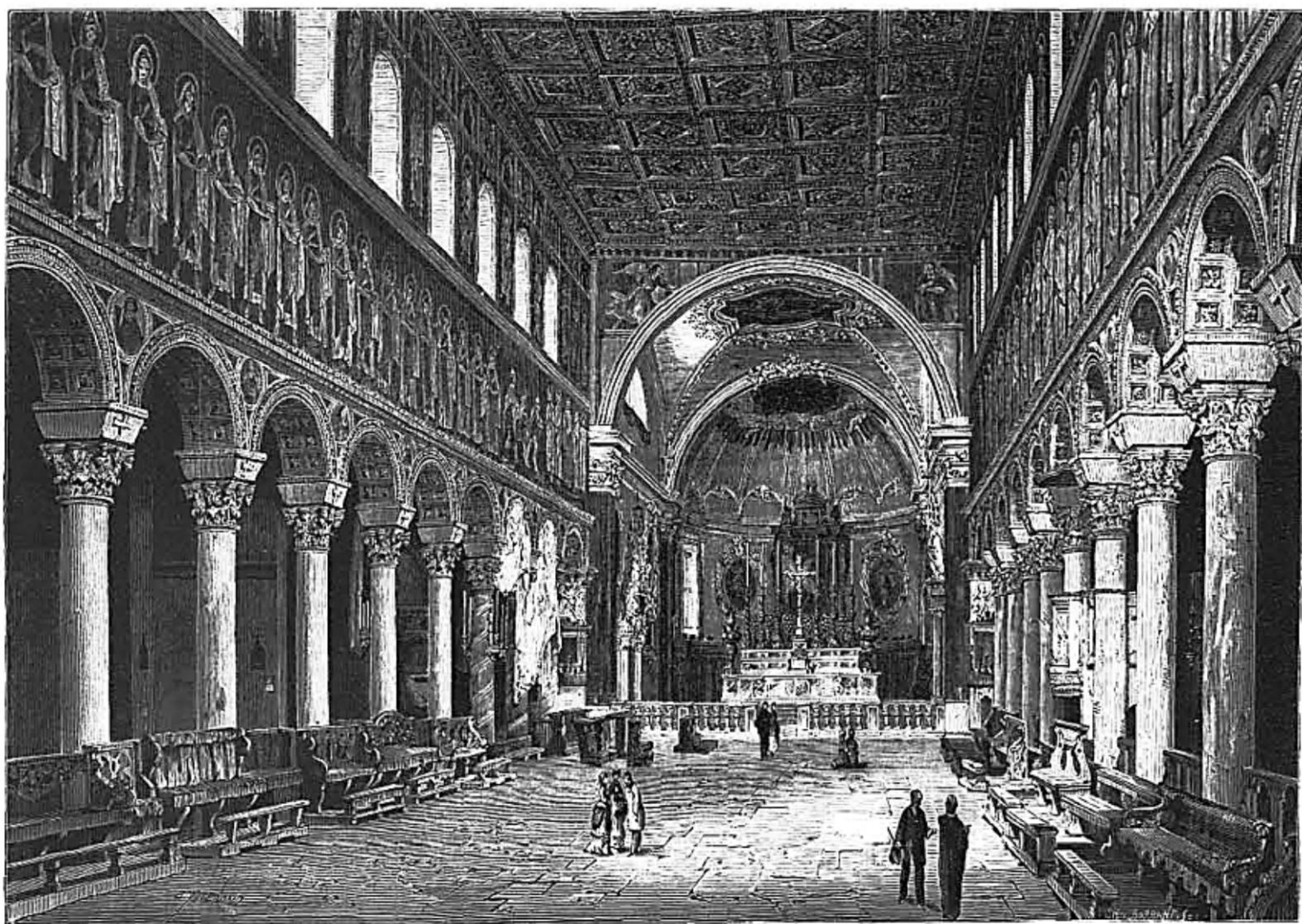
ments du parement, deux ambous et une merveilleuse chaire en ivoire sculpté du plus étonnant travail, datant du sixième siècle et ayant appartenu à l'évêque saint Maximien, un crucifix d'argent de la même époque outrageusement refait, un cycle pascal, sorte de calendrier destiné à indiquer le jour de Pâques depuis l'année 532 jusqu'à 626; et enfin des morceaux de bois de vigne d'une grande largeur réappliqués sur la porte moderne : voilà tout ce qui reste de l'église primitive. En 1867 on a mis à jour la crypte, mais comme elle était constamment sous l'eau, on en a de nouveau muré l'entrée.

Je n'en dirai pas autant du baptistère de la cathédrale (*battistero della basilica Ursiana*), qu'on appelle aujourd'hui San Giovanni in Fonte, et qui s'élève à quelques pas de là. Sous Galla Placida on le restaurait déjà; qu'on juge donc de son antiquité. Il est de forme octogonale, décoré de deux rangées d'arcades superposées dont les colonnes sont de diamètres différents, avec des chapiteaux variés. Une seule coupole le recouvre, ornée de la base au sommet d'admirables mosaïques du sixième siècle. Au milieu même s'élève la piscine formée de marbres grecs, et de porphyre d'énorme dimension. On y baptisait par immersion. Quatre belles inscriptions sont restées à peu près intactes : ce sont des versets faisant allusion au miracle de Jésus marchant sur les eaux. Je ne veux pas m'appesantir sur un monument dont je ne donne pas le dessin, mais tout ce que je connais en mosaïques des premiers siècles est dépassé et, malgré des additions faites par des évêques peu soucieux des choses de l'art, et surtout malgré une différence de *trois mètres* en plus entre le plan antique et le plan actuel, ce qui ne peut que défigurer complètement l'édifice — dont les bases restent ensevelies à plusieurs mètres de profondeur sous le pavement actuel — le baptistère de la basilique est un admirable monument, où on peut lire sans conteste le monogramme en mosaïque de l'évêque Néon qui vivait dans le premier quart du cinquième siècle. Indiquons encore pour mémoire un petit sanctuaire exquis servant de chapelle privée au palais archiépiscopal et construit par saint Pierre Chrysologue, évêque de Ravenne, où des mosaïques de 450 sont admirablement conservées. On a réuni là dans un petit lapidaire un grand nombre d'inscriptions païennes des premiers temps chrétiens, dont le texte a été publié par Buonamicci et le Spreti; elles jettent pour la plupart une grande lumière sur les origines de Ravenne.

V

Trois des monuments les plus considérables de Ravenne, monuments célèbres dans le monde entier, la basilique de San Vitale, celle de Saint-Apollinaire et celle de Saint-Apollinaire in Classe, représentent avec la plus haute majesté la trace qu'ont laissée, de 540 à 749, les empereurs d'Orient représentés par les exarques.

Pas plus que les monuments du temps d'Auguste, ou ceux du temps de Dioclétien que nous avons rencontrés sur les côtes de Dalmatie, ceux-ci ne s'offrent au voyageur dans leur entière conservation; loin de là : le plus ancien des trois, San Apollinare Nuovo, auquel on a donné ce nom pour le distinguer de l'église dédiée au même saint, qui s'élève hors les murs de la ville, à Classe, doit son origine à Théodoric; mais il a été renouvelé depuis, considérablement augmenté et changé dans son caractère par les empereurs d'Orient et les exarques. Un historien du neuvième siècle qui fait foi pour l'histoire de Ravenne, Agnello, dit que de son temps on lisait sur la tribune : *Theodoricus Rex hanc Ecclesiam a fundamentis in nomine Domini Jesu Christi fecit*. Saint-Apollinaire s'élève à deux pas du palais de Théodoric, dans le *corso Garibaldi*, et on peut supposer que sous les rois goths l'église devait être consacrée au service de la cour et du souverain. D'ailleurs il est certain que le grand changement opéré au sixième



INTÉRIEUR DE SAN APOLLINARE NUOVO.



siècle l'a été à l'occasion de la consécration au culte catholique par l'évêque Agnello. Jusque-là le monument appartenait au culte arien, et dans ce temps-là il était sous l'invocation de saint Martin ; à ce nom de *San Martino* on a ajouté *In celo aureo*, parce que le plafond, carré comme celui des basiliques, était orné de caissons dorés, restaurés depuis, et qui sont d'une extraordinaire richesse.

Toutes ces basiliques, à part San Vitale, étant construites sur le même plan, je ne m'attarderai pas à les décrire minutieusement. On en connaît les éléments : trois nefs séparées par des colonnes ; la nef centrale très-large, les deux autres beaucoup plus étroites. La plupart du temps les colonnes sont enlevées aux anciens temples romains, et c'est le cas pour toutes les basiliques de Ravenne. Ici les colonnes, au nombre de vingt-quatre, sont en marbre grec veiné. Au-dessus de l'ordre d'architecture se déroulent deux processions de martyrs, exécutées en mosaïque du sixième siècle. Ces figures, plus grandes que nature, se dirigent toutes vers le cul-de-four de l'autel, où sont représentés le Christ, la Vierge et les prophètes. D'un côté sont les saints, de l'autre les saintes, selon l'ordre du rite primitif chrétien où, dans les basiliques, les hommes occupaient la droite (*a parte virorum*) et les femmes la gauche (*a parte mulierum*). Il faut remarquer que la procession de droite sort d'un palais représenté aussi en mosaïque, et dont on peut reconnaître jusqu'à un certain point le parti pris architectural. Ceux qui connaissent à Saint-Vincent de Paul de Paris les frises peintes par Hippolyte Flandrin, auront une idée complète de la disposition de cette superbe décoration qui a servi de type à tous les peintres religieux. Les figures portent des palmes et des couronnes comme celles de Saint-Vincent ; elles sont à la fois vivantes, réelles et monumentales, grandioses d'aspect par le geste hiératique qu'affectent ces représentations peintes des premiers temps chrétiens : c'est déjà une renaissance. Depuis l'antiquité dont le souvenir s'est effacé, jusqu'au réveil de l'art en Italie, jusqu'aux primitifs touchants et pleins de foi qui succéderont à Cimabue et à Giotto, on ne verra rien de semblable ; plus tard la lumière se fera encore une fois dans l'art, mais au neuvième et au dixième siècle c'est l'âge de fer de la peinture. La date précise de ces belles œuvres est 560 ; l'évêque Agnello les a fait exécuter, il a consacré et son temps et le règne, et n'a pas oublié de dire à la postérité la part qu'il a prise à cette magnifique œuvre. A droite de la porte principale, à l'endroit où la frise se retourne sur le mur d'entrée, il avait fait représenter sa propre image ; à gauche on voyait celle de l'empereur Justinien. Quelque évêque des temps passés — un saint homme peut-être, mais un dernier iconoclaste oublié par le temps dans cette ville des iconoclastes — a détruit toute cette partie pour y appuyer des orgues. Le portrait de Justinien a cependant été conservé. Dans une petite chapelle à gauche du maître-autel, chapelle consacrée à saint Apollinaire, et où on a cru longtemps qu'était son tombeau, le Justinien a été encastré, avec des *formelle* en marbre byzantin de la plus grande richesse, représentant, comme celles de Saint-Marc de Venise prises à Allino et à Aquilée, des paons qui boivent dans des coupes. Les murs de ce petit sanctuaire sont ornés aussi de grands revêtements de porphyre antique pris çà et là ; j'y ai admiré une chaise épiscopale du cinquième siècle qui fait penser à celle de Saint-Pierre et devait venir du *presbyterium* primitif.

Nous avons eu pour compagnon dans cette visite à Saint-Apollinaire, à Classe et à San Vitale le professeur Dato Marini, le plus obligeant des cicerone. Il nous fit remarquer que les colonnes n'ont pas de base, et qu'elles sont enfoncées dans le sol à une assez grande profondeur. Le quinzième siècle a marqué sa trace en faisant une belle façade à la basilique et en y élevant une tour de brique ronde, d'un beau caractère. La porte principale est peut-être romaine, et pour sûr un portique carré s'élevait en avant. Un curieux détail à ne pas oublier, c'est que les Sarrasins, autres envahisseurs qui vont fondre sur l'Italie, ayant volé au neuvième siècle les vases sacrés de Saint-Apollinaire in Classe, l'archevêque Jean prit deux corps de saints dans

L'église hors les murs, les transféra à San Martino et répandit le bruit que désormais les restes de saint Apollinaire reposaient dans la ville à l'abri des incursions. On fit une chapelle spéciale, on y mit l'un des corps, et l'église changea de nom pour prendre celui du saint. Ce nom, elle le garde encore aujourd'hui, mais le cardinal Hildebrand Grassi, en 1173, retrouva le corps à sa place dans la basilique de Classe, et la supercherie fut découverte. Le pieux évêque aura voulu protéger à la fois les deux églises, celle hors les murs, en faisant croire que saint Apollinaire n'y reposait plus, et celle de Ravenne, en laissant croire qu'elle était devenue plus sacrée par la présence de cette nouvelle relique.

VI

Il faut sortir de la ville par la Porta Nuova, traverser le bourg et s'engager sur la voie Romea pour aller visiter la basilique de Classe. On passe d'abord le Ronco et le Montone sur un beau pont; puis la plaine commence, semée surtout de froment; à mesure qu'on avance vers la mer le sol devient marécageux, tout en rizières qui présentent leurs fonds boueux ou couverts de petits joncs. Cette route est celle qui mène à Rimini, dont on aperçoit à droite les horizons bleus fermés par les hautes montagnes de Saint-Marin; le pays est plat, mais il a son caractère; de chaque côté du chemin coulent deux étroits canaux bordés d'iris jaunes, et dont les eaux sont littéralement cachées par les larges feuilles vertes des nénuphars aux blancs calices piqués d'or. De temps en temps s'élève une cabane couverte en chaume, simple abri pour les paysans des rizières, et un pin parasol isolé rompt la monotonie de la ligne; à gauche, une longue ligne sombre ferme tout l'horizon depuis les portes de Ravenne jusqu'à la mer: c'est la Pineta, la célèbre forêt illustrée par Dante. Enfin, à cinq kilomètres de la ville, dans un champ à gauche de la route et à cent mètres, s'élève la basilique de Classe, dernier vestige de la ville romaine de *Classis*, ou plutôt du district de *Classis*, détruit de fond en comble en 728 par Luitprand le Lombard.

La basilique a été consacrée dans les dix premières années de la conquête des Grecs. L'inscription de la fondation et celle de la consécration existent encore: *Julianus Argentarius* l'a ornée et dédiée; saint Maximien l'a consacrée en 549. On a bâti un couvent à droite de la façade, défigurée et dépourvue de son portique primitif; Sigismond Malatesta de Rimini, fils de Pandolphe, qui voulait consacrer à Dieu ce magnifique *Tempio Malatestiano* que nous visiterons à Rimini, a enlevé les marbres des revêtements pour en orner la superbe façade de son église (1450).

Le lieu est absolument désert et il semble qu'il ne se peuplera jamais; mais si on sonne la cloche à la porte du couvent abandonné, le custode vient ouvrir les portes du temple, et en même temps, de derrière la haie d'un verger, sort une jolie petite fille effarée qui tend au voyageur un gros bouquet de fleurs de nénuphar.

L'aspect général est celui de San Apollinare Nuovo, mais avec plus d'ampleur; en y entrant nous avons pensé à Saint-Paul-hors-les-murs de Rome. Le système d'ornementation est aussi celui décrit à San Apollinare Nuovo; seulement, au lieu d'une Procession, la frise contient une série de médaillons en mosaïque représentant les évêques, et dans la demi-coupole au-dessus du maître-autel se déroulent des scènes de l'Écriture: les Sacrifices d'Abel, de Melchisédech et d'Abraham, et la consécration et dotation de l'église par Constantin. Une crypte contient la tombe de saint Apollinaire, avec de belles inscriptions du quinzième siècle. Au centre même de l'église s'élève un petit autel antique dédié à la Vierge par saint Maximien, et le long des murs des deux petites nefs, une série de magnifiques sarcophages du sixième, du septième et du huitième

tième siècle contiennent les restes des archevêques de Ravenne, qualifiés dans les inscriptions de *sanctissimi ac ter beatissimi*.

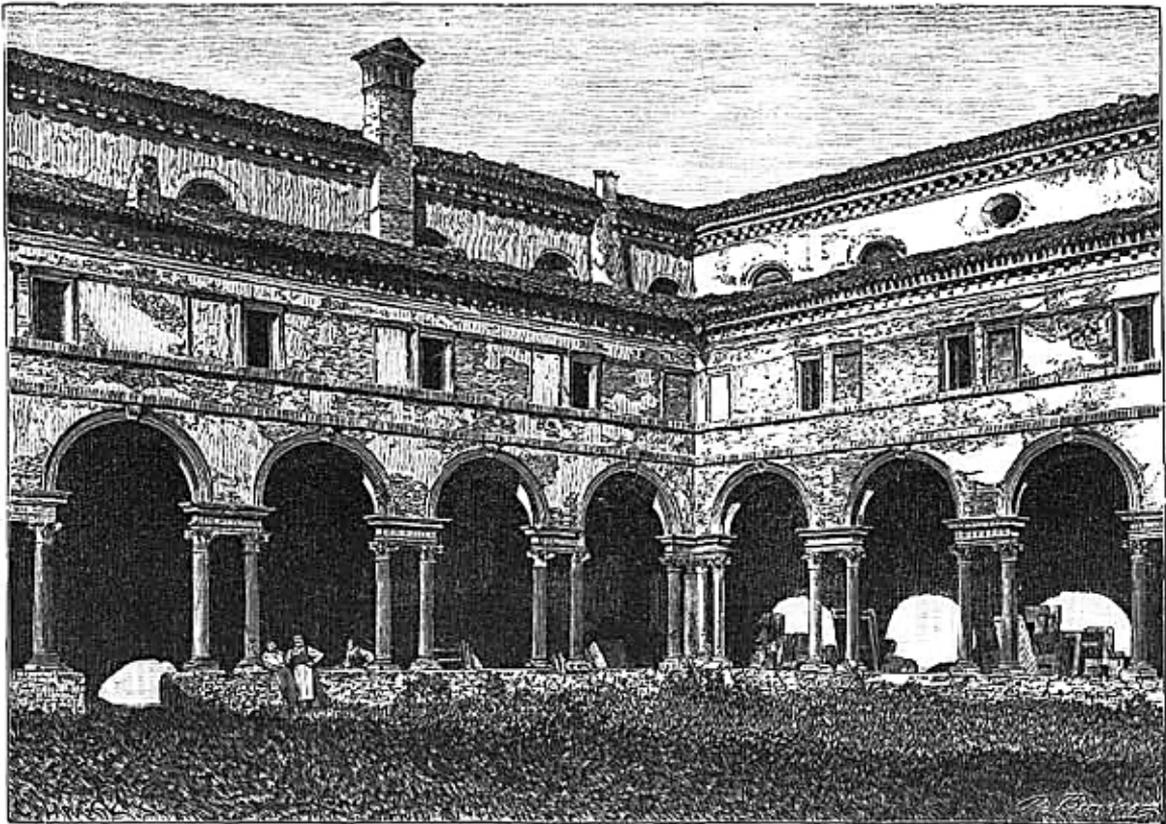
Le quinzième et le seizième siècle ont laissé là leurs traces en des morceaux de sculpture



BASILIQUE DE SAN APOLLINARE IN CLASSE.

d'une si extraordinaire perfection, que nous nous sommes demandé s'ils appartenait à la plus belle époque de la Grèce ou à la renaissance italienne; et l'art byzantin y est représenté par un baldaquin d'autel du neuvième siècle, placé dans un angle, qui est un des plus admirables spécimens qui existent. Le voyageur s'arrête aussi avec émotion devant une large inscription

en caractères du quinzième siècle, sur une grande plaque de marbre encastrée dans la basse nef de gauche, qui rappelle que l'empereur d'Allemagne et de l'Occident, Othon III, en l'an 1001, vint ici pieds nus pour faire pénitence. Cet empereur de vingt ans, déjà souillé de crimes, qui avait torturé l'évêque de Plaisance, Jean XVI, le mutilant avec férocité, fait trancher la tête de Crescentius assiégé dans le môle d'Adrien, dont il s'était engagé sur sa parole royale à respecter la vie s'il se rendait, avait sans doute été pris de remords, et parcourait en humble pèlerin les sanctuaires d'Italie; nous avons trouvé sa trace plus bas, au Monte Gargano, en cette même année 1001. Plus tard, comme il était revenu malade de ce pèlerinage, Stéphanie, la veuve

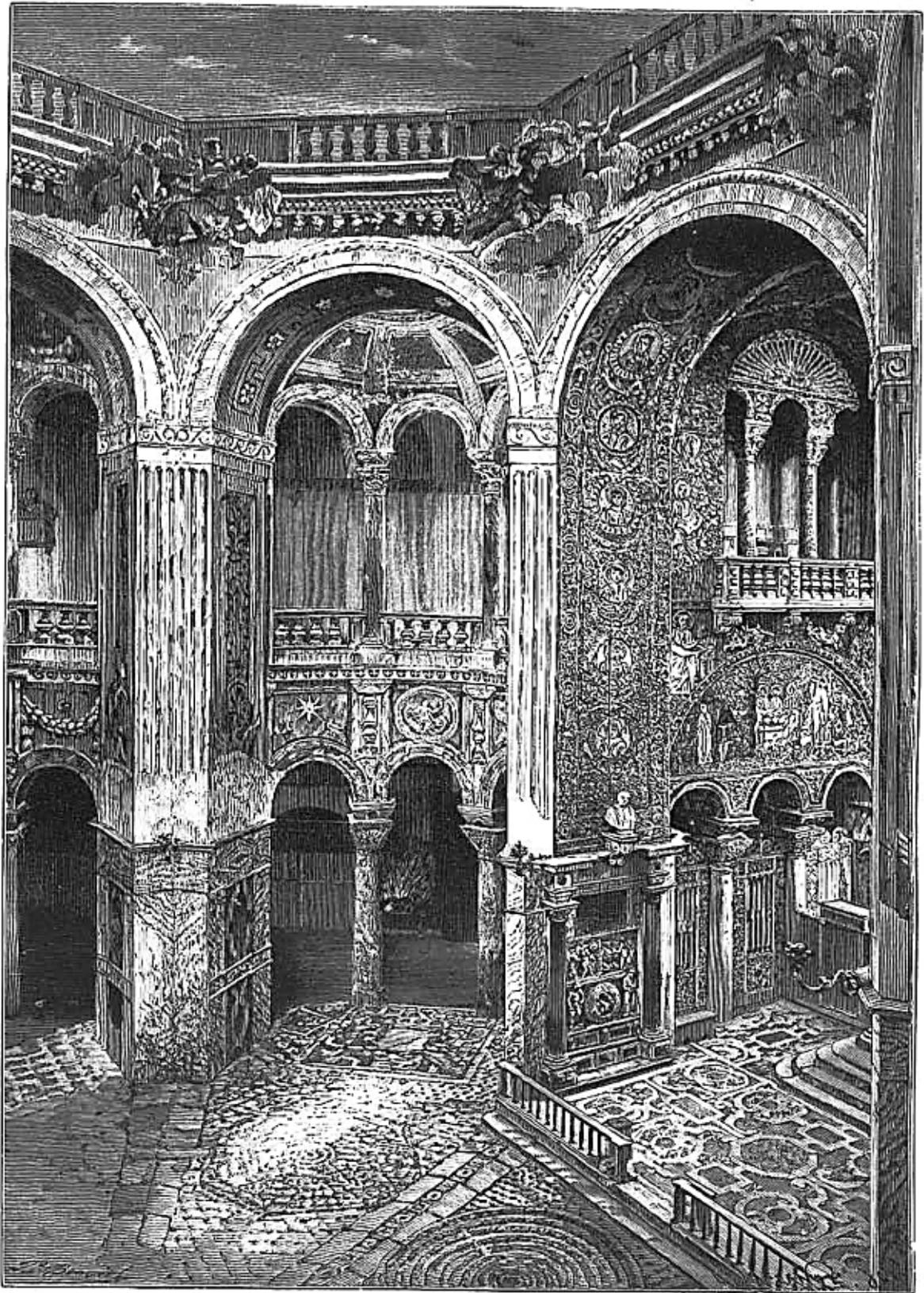


CLOÏTRE DE SAN VITALE.

de sa victime Crescentius, superbe encore sous ses habits de deuil, se présenta à lui comme un habile médecin, lui prescrivit de s'envelopper dans une peau de cerf empoisonnée, tunique de Nessus dans laquelle il expira à vingt-deux ans, au milieu des plus atroces douleurs, à Paterno, près Citta Castellana.

VII

En entrant dans le jardin fermé d'un portone qui conduit à San Vitale, on croirait qu'on va visiter quelque couvent de Venise ou de Pavie, ou quelque cloître de l'époque de San Marco de Florence, tellement les additions successives des générations qui se sont succédé ont défi-



INTERIEUR DE LA BASILIQUE DE SAN VITALE.

guré le monument byzantin qui sert de type dans tout l'Occident, et qu'on oppose à Sainte-Sophie de Constantinople. Si elle n'a plus en aucune façon son cachet primitif, l'entrée n'en est pas moins d'un pittoresque charmant. A l'une des extrémités de la ville, à deux pas du bastion et à l'un des angles de l'enceinte qui protège un vaste ensemble de constructions religieuses converties aujourd'hui en caserne, on franchit le portone. Une sorte de square moderne précède ; à gauche s'élève un grand pignon du couvent, avec un petit portique exquis de la plus belle époque de l'art vénitien, sous lequel, par une chaleur de trente-cinq degrés, la femme et la fille du custode travaillent à l'ombre. La porte de la basilique est au fond, dans un coin, sans façade et tout à fait engagée dans la masse. Dès qu'on a franchi le seuil, malgré les restaurations, les additions, les suppressions, les autels rococo ou Renaissance, et les *affreschi* peints avec une *maestria* qui méritait une place plus opportune, par des artistes des siècles derniers, successeurs du Guide et prédécesseurs des décorateurs habiles de la décadence, malgré la différence entre le sol antique et le sol moderne, l'intérêt qu'offre l'édifice est considérable, et c'est un problème qui a son charme que de restituer à chaque siècle sa part dans les changements accomplis. Ici nous ne sommes plus en face de la basilique antique à trois nefs qui s'inspire directement du temple païen des Grecs et des Romains : c'est la basilique orientale, à plan octogone et à coupole centrale reposant sur des piliers faisant tout autour galerie circulaire, avec tribunes à l'étage supérieur pour les dignitaires de l'empire. Même dans ces tribunes la division des sexes est toujours observée. Il faut remarquer que l'entrée principale est fermée ; ce jardin qui précède, que nous avons traversé en entrant, donne accès par un des côtés de l'octogone qui était clos dans le plan primitif.

Sous cette décoration toute moderne, avec ses fresques gonflantes et ses trompe-l'œil d'architecture, tout est byzantin. La coupole, autrefois couverte de mosaïques avec des monogrammes entre chaque arc des tribunes, est même formée de vases de terre cuite, des amphores emboîtées les unes dans les autres. — C'est d'ailleurs notre système moderne des briques creuses. — Il n'y a plus trace de l'art romain dans le plan ; si on trouve quelques éléments antiques, ce sont des fragments enlevés à des temples, appropriés ou encastrés dans les murs. Dans les basiliques que nous avons visitées, si l'origine est gothique, la forme est romaine, car les Goths de Théodoric n'apportent pas un art avec eux ; plus tard, les Grecs du Bas-Empire viennent, ils s'approprient des monuments qu'ils trouvent en construction et les décorent selon leur mode. On est cependant ici en face d'un problème : la toute première origine n'est pas grecque, elle est véritablement gothique, car on pose la première pierre en 543, mais c'est encore Julianus Argentarius qui préside à la construction et l'évêque Maximilien qui consacre le temple deux années avant celui de Classe. L'empereur Justinien vient ; il envoie des dons précieux pour l'embellissement ; et l'impératrice Théodora, sa femme, doit avoir déployé une grande générosité dans cette circonstance, car dans le chœur de l'église (ornement du plus haut prix, incomparable document pour l'histoire) les mosaïstes grecs du sixième siècle, sur les deux faces à droite et à gauche du presbyterium, vont déployer deux compositions qui représentent : l'une, l'empereur Justinien et toute sa cour, suivi de l'archevêque Maximilien et de son clergé ; l'autre, l'impératrice Théodora, suivie de ses femmes portant des offrandes au temple. Ces mosaïques brillantes sont certainement une des plus hautes curiosités de ce genre : costumes, armes, coiffure, objets de l'époque, rites et cérémonial de la cour de Byzance au sixième siècle, tout est aussi précis que le peut être la représentation par ce procédé ; et le charme d'une couleur éclatante s'ajoute ici à la forme. L'impératrice Théodora, cette reine de théâtre passée des coulisses d'un cirque sur un trône impérial, s'avance entourée du chœur de ses filles et dames d'honneur ; elle tient à la main les vases qu'elle offre au temple. Le cul-de-four de l'abside, dont les deux côtés sont aussi décorés, représente Jérusalem et Bethléem, et

de nombreuses scènes de l'Écriture que je ne m'attarderai pas à décrire. Tout ce côté est intact et peut passer pour une des reliques les plus précieuses de l'art ; mais à l'entrée de l'abside, à droite et à gauche, le quinzième siècle a laissé sa trace. Épris de l'antiquité, n'ayant plus déjà la ferveur des premiers temps chrétiens, les Vénitiens, — car je reconnais là leur main, — ont pris au temple de Neptune un admirable bas-relief en marbre de Paros : des génies et des petits dieux de la mer portant des conques et le trident au pied du trône de Neptune ; et ajustant ici et là des débris antiques : d'abord les quatre admirables colonnes du maître-autel de San Vitale dont nous avons vu la base devant le mausolée de Galla Placida ; puis des revêtements massifs de porphyre et d'albâtre, des chapiteaux et des fragments qu'ils taillent selon



L'IMPÉRATRICE THÉODORA : MOSAÏQUE DE SAN VITALE, A RAVENNE.

les besoins de leur composition, ils composent deux monuments qu'ils placent à droite et à gauche de l'entrée de l'abside, dans l'épaisseur de l'arc principal. Le motif principal de l'un est le bas-relief antique ; mais, comme il lui fallait un pendant de l'autre côté, quelqu'un de ces habiles *pasteurs* de l'antique, si fréquents sous la Renaissance, copie l'Hommage à Neptune, et il faut un tact particulier pour reconnaître le ciseau du quinzième siècle et celui de l'artiste classique. Un prêtre, qui était peut-être un saint homme, mais dont nous aurions demandé la tête avec une conviction profonde, a mutilé ces bas-reliefs sous le prétexte que les enfants étaient nus.

Jamais plus grand désordre n'exista au point de vue de l'unité d'un monument ; mais qu'on ne s'y trompe pas, c'est l'image de l'histoire et de la vie, ces contrastes et ces superpositions, et c'est ce qui fait que l'architecture est un si grand art. Le custode, voyant l'intérêt que je prends à toute chose, m'entendant rectifier ses dates et rétablir des assertions erronées, me demande de le suivre dans un petit couloir étroit, sacristie de rencontre où je me trouve en

face d'un bas-relief d'une très-belle époque, représentant l'apothéose d'Auguste. Voici Rome debout sous les traits d'une figure symbolique ; voici Claudius César ; voici Jules César impérial, l'étoile au front ; voici Livie en Junon, qui tient l'Amour par la main ; Auguste lui-même s'avance sous les traits de Jupiter. A deux pas de là enfin, sortant par la porte opposée à celle qui sert d'entrée, dans un petit couloir où s'ouvre dans la muraille une cella pleine de fragments d'inscriptions et de restes antiques, on me montre le tombeau d'un exarque, l'Arménien Isaac, et je sors dans le jardin du couvent pour revoir ce tombeau de Galla Placida que j'ai déjà décrit.

Comment voulez-vous que mon imagination ne s'éveille pas en face de toutes ces opposi-



L'EMPEREUR JUSTINIEN ET SA COUR : MOSAÏQUE DE SAN VITALE, A RAVENNE.

tions historiques rendues palpables par ces monuments ? César, Auguste, Livie ! C'est le monde antique et son cortège de grands souvenirs. Justinien l'empereur ; Théodora, lascive, pompeuse, surnaturelle et fardée comme il convient à une Impératrice d'Orient, qui fut une comédienne et une courtisane, c'est le Bas-Empire. Cet Arménien, Isaac, qui repose dans la tombe que me montre ce custode, je le vois dans l'histoire, il ne m'échappe pas ; je lis ici son nom en caractères grecs sur le marbre : « Isaac, grand exarque et chef de l'armée italienne. » C'est le digne successeur de l'eunuque Éleuthère, envoyé d'Orient à Ravenne comme exarque, âme vile et basse qui se fit le complice des Lombards pour percevoir la moitié du tribut que leur payait la ville. C'est lui qui pilla Saint-Jean de Latran à Rome, qui fit trancher la tête du cartulaire Maurice, près de Cervia, et qui la fit exposer dans le théâtre de Ravenne ; et si j'approche de plus près pour déchiffrer la seconde inscription tracée sur la pierre sépulcrale, je vois que ce monstre fut sans doute un époux aimé, si la mort antique n'a pas connu l'hypocrisie, car sa femme Suzanne chante ses louanges dans son épitaphe.

Plus tard, en avançant sur la côte, nous irons d'un pas plus léger; mais cette ville de Ravenne a quelque chose d'austère dans ses monuments, et si le voyageur passe rapide, sans dire les origines, il perd tout le fruit d'un pareil voyage. Nous ne sommes encore arrivés qu'au commencement du septième siècle; la faute en est aux monuments si nombreux pour la deuxième période.

Si les Lombards ont été des suzerains, ils n'ont pas encore régné à Ravenne même; Luitprand leur roi va s'emparer de la ville en 727, à la faveur des troubles suscités par la grande querelle des iconoclastes, et cette domination durera jusqu'au jour où, ayant voulu aussi soumettre le duché de Rome, où les papes sont déjà puissants, Grégoire II appelle les Français à son secours. Nous apparaissions en 774 dans l'histoire d'Italie avec Pépin et Charlemagne, qui la sauvent des Lombards et investissent le pontife de la suzeraineté de l'Exarchat.

Le grand empereur est venu à Ravenne, et il y a séjourné; il a réuni les Barbares et les Romains, et fondé par sa seule vertu et son seul génie cette monarchie presque universelle; mais il n'a eu que de faibles successeurs, car dès 888 le dernier des Carlovingiens est déjà déposé.

De cette période des Lombards et de Charlemagne la trace n'est plus visible à Ravenne. L'empereur a fait transporter à Aix-la-Chapelle les ornements du palais de Théodoric; il a copié le plan des basiliques et orné des dépouilles des monuments gothiques et byzantins les constructions qu'il a fait élever au siège de sa puissance. S'il a détruit dans l'Exarchat, il n'a pas fondé. La donation de Pépin, confirmée par Charlemagne, est réelle; mais elle n'a pas été effective. Le lecteur remarquera que ce droit temporel des papes sur les Marches, si discuté de nos jours, n'a pas une autre origine. Après bien des vicissitudes, cette suzeraineté, symbolisée, au dire d'*Anastase le Bibliothécaire*¹, par le dépôt sur la confession de saint Pierre des clefs des fortifications des villes concédées, redeviendra un fait, et, en tout cas, le pontife, malgré les atteintes portées à son pouvoir, percevra les fruits et la rente de la terre de l'Exarchat: l'influence de l'élément religieux y deviendra considérable; le pouvoir des archevêques y sera presque égal enfin à celui des rois.

Il me faut encore expliquer, le plus brièvement possible, comment se fit à Ravenne la transition entre ces premiers siècles chrétiens et ceux qu'on appelle le moyen âge; comment on a pu passer du pouvoir des empereurs d'Orient et de la domination des Lombards et des Francs au pouvoir d'une famille seigneuriale où le pouvoir est héréditaire, pendant cette période de l'histoire générale d'Italie qu'on a appelée *Période des Républiques italiennes*.

Les Lombards, pendant leur longue domination, avaient institué dans leur monarchie trente fiefs principaux avec le titre de duchés. Peu à peu le nombre de ceux-ci avait été réduit; celui-ci avait absorbé celui-là: ce fut l'origine des petits États qui divisèrent l'Italie en comtés, duchés, marquisats. Naturellement les plus puissants voulurent hériter de la domination lombarde, après que les Français eurent vaincu à Pavie Desiderio, le dernier roi, et l'un d'eux, Bérenger, marquis de Friuli et de la Marche Trévisane, parvint à régner trente-six ans, d'abord comme roi d'Italie, les neuf dernières années comme empereur. Mais ce fut l'occasion de soixante ans de guerre civile, et ce fut un temps calamiteux pour toute l'Italie: on vit les Hongrois s'avancer jusqu'à Pavie, et les Sarrasins mettre le siège devant Rome. Dans cette cruelle extrémité, les peuples italiens appelèrent à leur secours l'empereur d'Allemagne Othon le Grand, vain-

¹ Cette origine du droit temporel sur les Marches est assez importante pour donner ici le nom des villes, citées dans le *Liber pontificalis*, sur lesquelles les papes exercèrent la souveraineté: Ravenne, Comacchio, Rimini, Pesaro, Fano, Cesena, Sinigaglia, Jesi, Forlimpopoli, Forlì, Castel-Sussubro, Montefeltro, Accerragio, Monte di Lucaro, Cerra, Castel san Mariano, Bobbio, Urbino, Cagli, Luceolo, Gubbio. C'est une grande partie des possessions perdues en 1861, lors de la campagne des Marches et de l'Ombrie.

queur des Hongrois et qui leur fermait l'Occident. Othon entra en vainqueur en Italie, et à la monarchie d'Allemagne il ajouta celle des Lombards. Othon fut couronné à Pavie par l'archevêque de Milan Walpert, qui lui mit sur la tête cette fameuse couronne de fer, précieux souvenir historique qu'on conserve encore aujourd'hui dans la cathédrale de Monza, à la porte de Milan. L'autorité d'Othon fut celle d'un suzerain, mais le pouvoir féodal était fondé en Italie. C'est à cette époque, à la fin du dixième siècle, que les diverses villes du royaume, gouvernées par des comtes, qui souvent aussi étaient des prélats, archevêques et évêques, tous Italiens, s'affranchirent effectivement de l'autorité impériale, tout en ne la contestant point cependant en principe. On vit poindre à Ravenne l'aurore des libertés municipales. Le pape était souverain, Othon le Grand séjourna même un instant à Ravenne; mais divers chefs ou gouverneurs, des *Vicaires* tour à tour représentants de l'autorité impériale ou pontificale (suivant qu'au milieu des luttes entre la tiare et le sceptre l'une ou l'autre prévalait), exercèrent l'autorité immédiate. C'est bien là l'origine des *Républiques italiennes* dont Sismondi a écrit l'histoire, et c'est, pour l'Italie, le temps des petits États. Le treizième siècle vit donc un Polenta, seigneur de Ravenne, confirmé dans ses droits par le pontife, garder le pouvoir dans sa famille pendant cent quarante-six ans. C'est une période nouvelle très-importante; elle commence en 1275 et finit en 1441.

Il reste assez peu de traces matérielles des Polenta dans la ville, et il ne faut pas s'en étonner, car, le 24 février 1441, les Vénitiens s'étant emparés de Ravenne, et le dernier des Polenta, Ostasio, ayant été conduit par eux à Trévise, on détruisit tout ce qui rappelait le nom des Polenta, et leurs biens furent vendus à l'encan. Les témoins historiques de cette époque sont quelques bastions abrupts construits suivant le système des ingénieurs militaires d'alors, et dont on reconnaît l'âge au plan qu'ils affectent; encore ont-ils été modifiés par les Vénitiens, qui ont remanié tout le mur d'enceinte et construit la forteresse. Mais, au point de vue historique et littéraire, ces cent quarante-six années de domination des Polenta ont une importance considérable. Il est touchant de voir que, dans l'imagination des hommes, ce sont deux noms, celui d'un poète et celui d'une amante, le Dante et Françoise de Rimini, qui symbolisent ce pouvoir et le recommandent à toutes les mémoires.

Après ces excursions dans le domaine de l'histoire, reprenons notre promenade dans la ville en suivant pas à pas la trace des générations.

A l'un des angles de la place Majeure s'ouvre en ligne droite la Via Dante, qui mène à l'ancien couvent et à l'église de San Francesco. Là s'élève le tombeau de Dante, appelé à Ravenne par Guido Polenta, seigneur souverain, et là s'élevait la maison qu'il lui donna pour résidence depuis l'année 1317 jusqu'au 14 septembre de l'année 1321, jour de la mort de l'auteur de la *Divine Comédie*. Tout au plus pourrons-nous nous borner à regarder le lieu où on suppose que s'élevait la maison où Guido Novello Polenta, seigneur de Ravenne, donna l'hospitalité au poète. Chassé de Florence par les factions, Dante s'était réfugié dans les Romagnes depuis l'année 1307; il y connaissait Scarpetta Degli Ordellaffi, et s'était rendu auprès de lui à Forli, où il vécut quelques années en lui servant de secrétaire. Vers 1317, Guido Polenta, ayant appris que le poète avait l'intention de se diriger vers Ravenne, où il avait des parents, les Alighieri, lui écrivit personnellement en lui offrant une paisible retraite jusqu'à la fin de ses jours. Ce Guido Novello dei Polentani était un amant des muses; il a laissé des poésies estimées; il tenait à honneur de recevoir dans la ville où il régnait en maître le chantre de Paolo et de Francesca de Rimini, la fille des Polenta.

Le voyageur a besoin de faire un effort pour reconstituer dans ses dispositions primitives ce coin de Ravenne où s'élèvent encore aujourd'hui le couvent de Saint-François et le tombeau

de Dante. Un écrivain contemporain, habitant de Ravenne, et qui y est né, Gasparo Martinetti Cardoni, correspondant de l'Institut impérial de Berlin, auquel nous sommes redevables des renseignements d'archives qui jettent quelque lumière sur le séjour de Dante à Ravenne¹, croit que la maison du poète, qui n'existe malheureusement plus, s'élevait à la porte même du couvent, sur l'emplacement de celle qu'habite aujourd'hui par la famille Fabri. Quoi qu'il en soit, nous verrons plus tard que Dante se réfugiait souvent chez les Franciscains, que ceux-ci le réclamaient même comme un des leurs, et on verra le rôle extraordinaire que joua la communauté dans la question du tombeau de Dante.

L'ensemble de la place est extrêmement romantique, quoique la façade extérieure du tombeau du poète, dont nous donnons le dessin, ne soit pas, à vrai dire, très-pittoresque. Quand on débouche de la strada Dante sur la petite place, on a en face de soi la tombe, et, derrière elle, un petit enclos appelé *Braccio Forte*, où on a réuni, comme dans un *campo santo*, entre la place et l'église de Saint-François, nombre de sarcophages trouvés çà et là, et dont quelques-uns sont du plus beau caractère. On ne s'imagine pas la richesse de Ravenne au point de vue de ces sarcophages des premiers siècles; nos souvenirs de Spalato sont dépassés sur ce point. Le nom de *Braccio Forte*, qui est celui d'un illustre guerrier de Ravenne, a été donné à ce petit square funèbre, parce qu'il remplace la chapelle des Braccio Forte, aujourd'hui détruite. Le fond du tableau est fermé par la façade latérale de Saint-François. C'est un asile de paix, et, au point de vue de l'histoire et des souvenirs, c'est un coin de Ravenne plein de poésie.

En jetant les yeux sur les dessins qui représentent le tombeau de Dante, le lecteur, reconnaissant les formes architecturales de la Renaissance, en conclura que je ne suis pas le plan que j'ai adopté, et que je présente un monument du quinzième siècle à l'appui d'un épisode du treizième ou du commencement du quatorzième. Le fait est que le tombeau date de la période qui succède à celle des Polenta, la période vénitienne, et que le sépulcre dantesque est l'hommage personnel du célèbre Bembo, qui représentait, en 1483, à Ravenne, comme podestat, le gouvernement de la république de Venise.

Dante mort, Guido voulut lui rendre les derniers honneurs; il le fit porter à Saint-Pierre-Majeure (plus tard Saint-François) sur les épaules des citoyens les plus marquants de la ville, et, provisoirement, fit déposer son cercueil sous le portique du couvent. Il fit célébrer un deuil public, lut une oraison funèbre qu'il avait composée, le loua hautement d'avoir, dans ses chants divins, substitué la langue italienne à la langue latine, et déposa sur sa tombe, devant tout Ravenne assemblé, le laurier consacré aux poètes. Il se réservait de lui élever un monument digne de lui, quand les dissentiments soulevés par sa propre famille changèrent le cours de sa fortune, l'appelèrent à Bologne, et l'empêchèrent de réaliser ses projets.

Dante reposa donc pendant des siècles, selon la croyance publique, sous le petit portique en avant du couvent; on a à ce sujet le témoignage de Giovanni Boccacio, et aussi celui de Benvenuto d'Imola, qui écrit en 1389 les *Commentaires sur Dante*. Mais on va voir ce qu'il advint de ces précieux restes; l'histoire est extrêmement curieuse et elle est peu connue. En 1480, par le vœu testamentaire d'un certain Girgio Fabri, on fut amené à réédifier la chapelle des Braccio Forte, et on dut supprimer le petit portique qui réunissait cette même chapelle à une autre. Il devint nécessaire de déplacer la tombe; on enleva le cercueil, il y eut exhumation solennelle et, dit Boccacio, on le déposa dans le couvent des frères Mineurs, « en una arca lapidea, nella quale ancora giace. » Sur ces entrefaites, en 1483, Bembo, père de ce fameux cardinal, l'admirateur passionné de Lucrèce Borgia, préteur de

¹ *Dante Alighieri in Ravenna*, Memorie storiche con documenti di Gasparo Martinetti Cardoni Ravennate. — Ravenna, presso Gaetano Angeletti.

Ravenna pour les Vénitiens, juge le lieu de la sépulture peu digne d'une si grande mémoire, et il appelle le fameux Pietro Lombardi, l'inimitable sculpteur vénitien, celui dont le nom rayonne à chaque pas dans la cité des doges. Lombardi élève le monument que nous voyons, simple, il est vrai, mais noble et sévère. C'est une chapelle étroite, carrée; le sépulcre est en



LE TOMBEAU DE DANTE, A RAVENNE.

marbre, décoré de belles moulures. Bembo y fait graver les six vers latins dictés sur son lit de mort par Dante lui-même :

« Jura monarchia, superos, Phlegetonta lacusque
 Lustrando cecini, voluerunt fata quousque :
 Sed quia pars cessit melioribus hospita castris,
 Actoremque suum petit felicior astris,
 Hic claudor Dantes, patriis extorris ab oris.
 Quem genuit parvi Florentia mater amoris. »

Au-dessus du sarcophage, Leopardi sculpte l'image de Dante dans l'attitude de la méditation, la main sur un livre et couronné de laurier. Bembo, selon la mode du temps, consacre le souvenir de cet hommage personnel rendu à Dante à ses propres frais, « *pro suo*, » dans une seconde inscription, qui a son importance au point de vue de l'histoire du monument.

En 1692, sous le légat du pape Domenico Maria Corsi, on restaure encore la tombe, mais toujours dans le même caractère, et les frères Mineurs font un procès au légat, en réclamant pour eux le droit et le devoir de veiller à la conservation de ce monument et de ces restes. Le légat envoie des sbires et restaure de force. En 1780, le cardinal Valenti Gouzague restaure encore, mais cette fois c'est toute une construction : il fait une enveloppe au monument, et élève un petit temple carré surmonté d'une coupole ; Morigia, architecte de Ravenne, est chargé des travaux à exécuter, et fait sculpter dans les tympans des voûtes les médaillons de Virgilio Brunetto Latini, de Can Grande della Scala et de Guido Novello da Polenta, les maîtres, les protecteurs et les amis de Dante. Enfin, arrive le centenaire de Dante, et l'année 1865. Pour le célébrer dignement, la ville prépare quelques embellissements ; on fera quatre faces au monument qui figure dans le fond de notre dessin, le *Braccio Forte*. Pendant le cours des travaux, à peine a-t-on creusé, on trouve l'eau stagnante (comme partout à Ravenne) et on veut mettre une pompe dans un angle, au point où le Braccio Forte touche la chapelle Rasponi. Il y avait là une porte murée depuis longtemps, et comme le mouvement du bras de la pompe exigeait un certain recul, on appelle pour trouser la muraille un ouvrier dont on a gardé le nom : Pio di Luigi Feretti. Ce Luigi donne les premiers coups de pioche ; il sent un obstacle, et voit apparaître l'angle d'une caisse de bois. Il continue alors avec précaution, et dégage une boîte en vieux bois fruste d'un mètre de longueur à peine, sur laquelle on lit ces mots écrits à la main sur un papier collé sur le couvercle : « *Dantis ossa denuper revisa die 3 Junii 1677.* » On ouvre, et on trouve un squelette complet ! — Les restes de Dante ne reposaient pas dans le beau mausolée que lui avait élevé Bembo, et depuis plus de deux siècles l'hommage des générations s'adressait à un sarcophage vide !

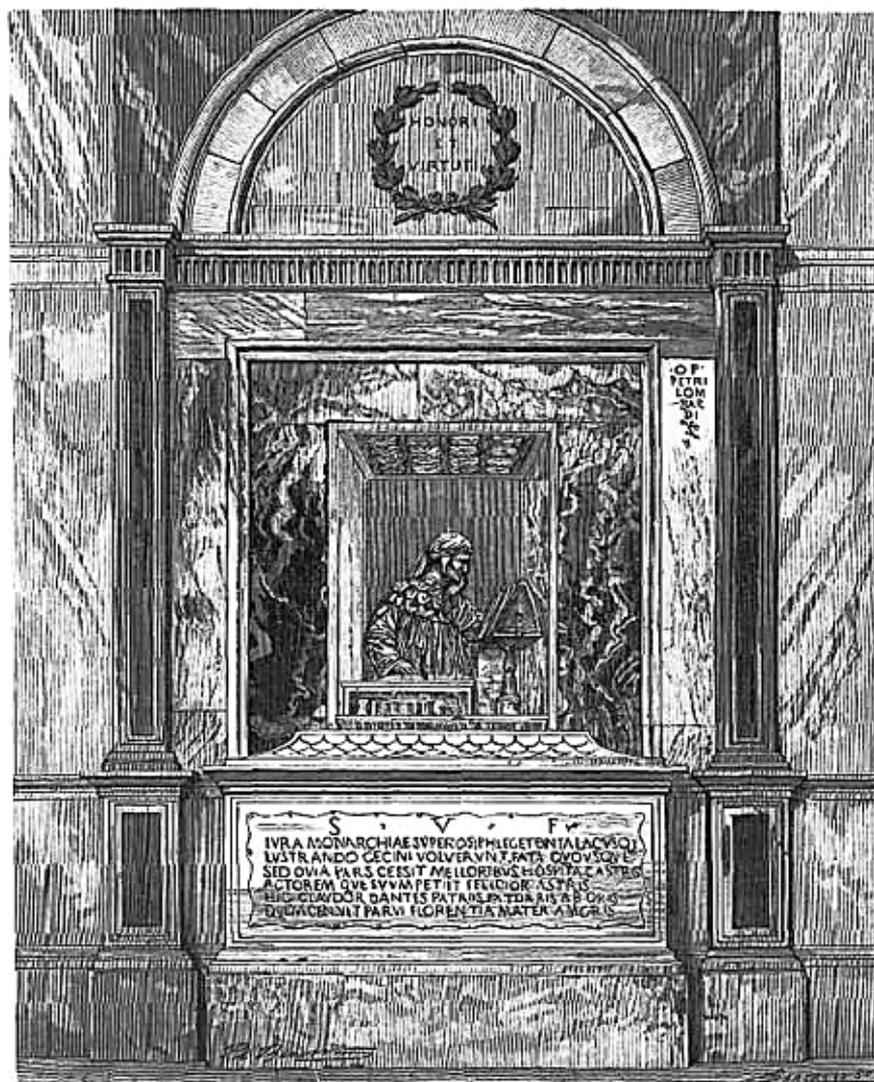
C'est une rumeur énorme dans la ville et dans toute l'Italie lettrée. On télégraphie à Florence ; on nomme des commissions ; on demande à la famille Torrigiani de Florence, qui possède l'original du masque moulé au moment même de la mort, l'autorisation de confronter le précieux masque avec le crâne trouvé dans la boîte ; on va plus loin : on ouvre le tombeau lui-même ; il est vide, et dans le fond quelques fragments d'ossements qui sont restés confirment le rapt qui a été commis.

Par quelle bizarre combinaison ces os sont-ils là, dans cette boîte grossière ?

L'histoire est vraiment étrange ; j'ai là sous les yeux tous les rapports et tous les procès-verbaux qui s'y rattachent. Les frères Mineurs, auxquels, dans le principe, Guido da Polenta a confié les os, regardent ce dépôt comme sacré. La mémoire de Dante est à l'Italie et au monde, sans doute ; mais ses restes sont à eux. Les Florentins, dès 1396, ont demandé qu'on leur rende les os de celui qui a presque dit dans un de ses vers latins : « *Ingrate patrie, tu n'auras pas mes os*, » et qui, en tout cas, a écrit : « *Parvi Florentia mater amoris.* » En 1429, ses compatriotes les ont redemandés encore, et Michel-Ange, plus tard, a écrit au gonfalonier de Florence en réclamant l'honneur d'élever de ses mains un sépulcre au poète de la *Divine Comédie*. — Quel rêve d'artiste ! Michel-Ange pétrissant le marbre du tombeau de Dante ! — Les Pères Franciscains ont déjà peur ; le pape a été saisi d'une demande directe des Florentins, le légat règne à Ravenne ; peut-être l'ordre va-t-il être donné de restituer les précieux restes ? Bref, une nuit, subrepticement, tout seul, sans aucun témoin même choisi parmi les moines, un secrétaire de l'ordre, un certain Sauti, crève le mur mitoyen avec celui du tombeau,

pénètre dans la chapelle, et, à tâtons, dérobe les ossements qu'il emporte dans la communauté.

En 1677, assez longtemps après, quand le danger semble passé, le Chapitre, embarrassé de ce dépôt et préoccupé cependant de lui donner un asile inviolable, fait défoncer une porte murée depuis longtemps, et dans l'épaisseur de cette porte cache la boîte qui contient les



INTÉRIEUR DU TOMBEAU DE DANTE, A RAVENNE, PAR PIETRO LOMBARDO.

ossements dont on a auparavant constaté une dernière fois l'identité : « Deuiper revisa, » dit l'inscription.

Cette boîte, je l'ai tenue dans mes mains, et tout le monde peut la voir aujourd'hui à la bibliothèque de Ravenne : elle est faite d'ais mal joints; on voit que le secrétaire Santi n'a pas voulu de complice, et l'a fabriquée lui-même. Le 7 juin 1865, après toutes constatations, rapports de médecins, investigations, confrontations, on ouvrit le sarcophage de marbre élevé par Bembo : il était vide. On reconnut les traces de l'effraction, et, aïeu qu'il ne restât aucun

doute, on trouva même dans le fond des fragments d'ossements que le pieux voleur avait oubliés, dans sa précipitation à s'emparer du précieux dépôt.

VIII

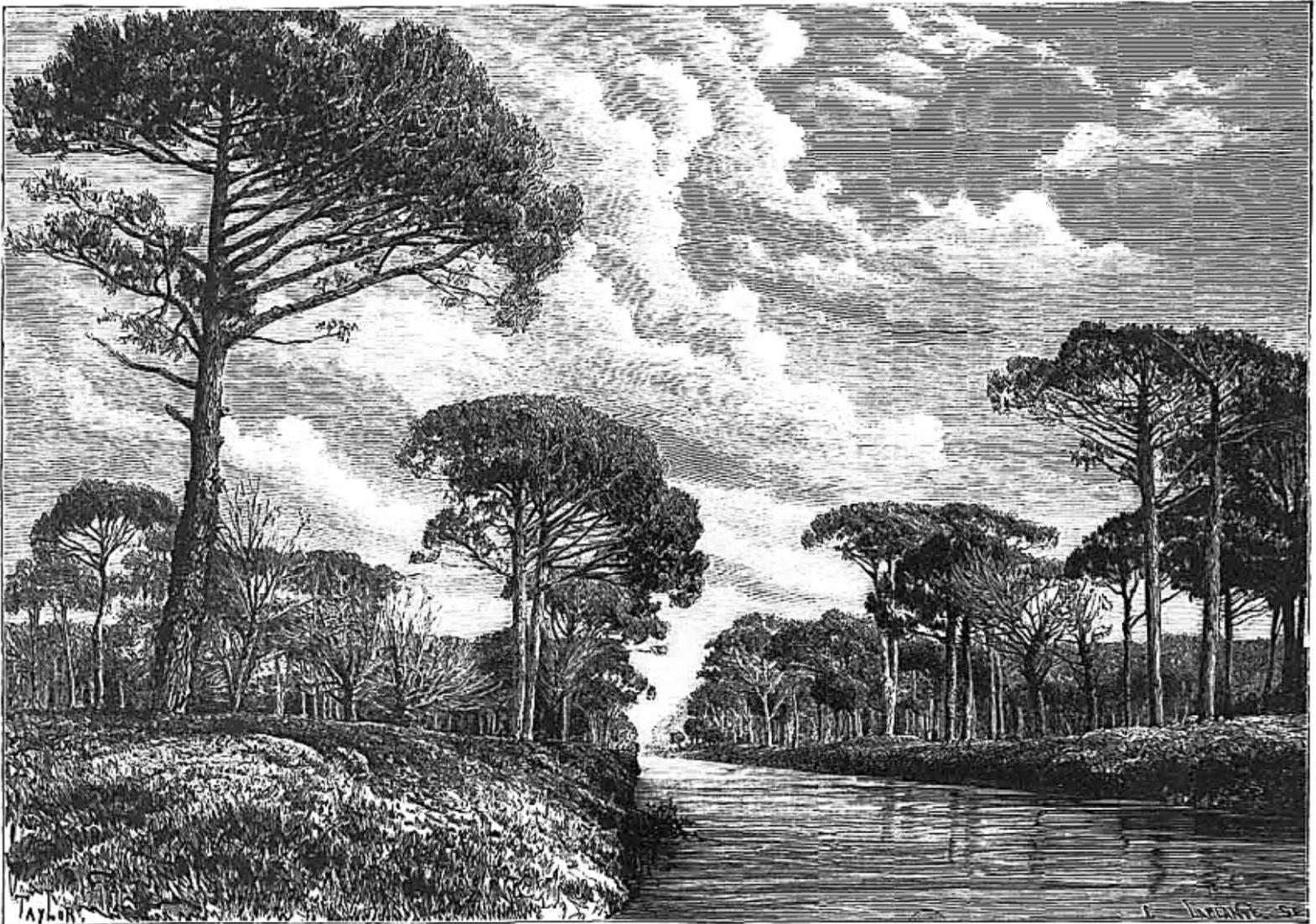
Le souvenir de Dante est lié aussi d'une façon indissoluble à la *Selva* ou forêt de Ravenne, — la *Pineta*, comme on l'appelle communément, qui s'étend depuis les portes de la ville jusqu'à la mer. Il l'a célébrée dans ses chants; il a peint les effets du soleil levant dans ce beau passage du XXVIII^e chant du *Purgatoire*, où il rencontre Mathilde. Une tradition respectée veut que le Giotto ait été appelé par Dante à Ravenne vers 1319; accompagnés de leurs disciples et de quelques poètes dont on conserve les noms, ils auraient eu, Dante et lui, l'habitude



LA CABANE OÙ S'EST RÉFUGIÉ GARIBOLDI POURSUIVI PAR LES AUTRICHIENS.

de porter leurs pas vers la partie ombreuse, au bord du canal, à l'endroit qu'on appelle aujourd'hui *Viale dei Poëti*.

La route qui mène à la forêt est celle que nous avons décrite en visitant la basilique de Classe. On dépasse le monument, puis on incline vers la gauche en remontant le cours du canal qui relie le port à l'Adriatique. La *Pineta* n'a rien de sombre ni de terrible, elle ne fait penser au génie de Dante que parce qu'elle rappelle quelques épithètes exquises et des épisodes pleins de sentiment. J'y suis venu au printemps, par une de ces matinées radieuses où un air plein de douceur vous enveloppe et vous caresse; les tapis de mousse, épais sous le pied, étaient émaillés de fleurs; les aubépines blanches étaient pleines de chants d'oiseaux et l'air plein de parfums que nous apportaient les vents de l'Adriatique en passant sur ces fourrés épais formés de genévriers et d'herbes aromatiques; la solitude n'était troublée que par quelques chèvres enfoncées au plus épais des buissons et par le cri des corneilles. Un seul arbre, toujours le même, le pin parasol, croît sur une longueur de plusieurs lieues, sans laisser de ces larges clairières qu'on trouve dans nos forêts du littoral au bord de la mer. Cependant la forêt n'a



LE « VIALE DEI PORTI » DANS LA PINETA DE RAVENNE

rien de monotone, il y a un certain inattendu dans l'aspect; de point en point des *ventes* où sont disposées des bois coupés régulièrement, et à quelques pas de là des tas de cendre circulaires indiquent une exploitation régulière. Nous faisons encore l'excursion avec le professeur Dato Marini; il voulut nous montrer, au retour, la cabane, historique désormais, où Garibaldi, fuyant Rome qu'il venait de défendre, et traqué comme une bête fauve, après avoir traversé une partie de l'Italie, se cacha pendant plusieurs nuits avec sa femme Anita mourante, et parvint, avec la complicité des *contadini*, à échapper aux Autrichiens, qui fusillèrent son compagnon, Hugo Bassi. Le cocher qui nous conduisait avait joué un rôle dans cet épisode, et s'échauffait au récit de ces incroyables aventures, devenues si vite légendaires et si vivantes dans la mémoire du peuple en Italie. L'inscription qu'on lit sur cette cabane est trop caractéristique pour que je ne la cite point; elle est d'un caractère oriental et elle est comme un écho des passions qui agitaient toute l'Italie frémissante à l'heure de ces luttes patriotiques :

QUESTA SACRA CAPANNA
CHE NEL 1849 TOLSE ALLA STRAGE
DELLE ERODIANI AUSTRIACI E DI ROMA
GARIBALDI LIBERATORE
I BATTEZZATI ITALIANI
ONORERANNO
COME QUELLA
DI BETLEMME DI NAZARET.

IX

La domination vénitienne fut très-féconde à Ravenne; elle commence en 1441 et finit en 1509 : voici en deux mots les péripéties qui amenèrent ce changement de gouvernement. C'est la rivalité entre le duc de Milan et la république qui détermina l'entrée des Vénitiens dans la ville. La tradition des Polenta les portait à rechercher l'amitié de la République; mais le duc de Milan avait des partisans dans Ravenne; le fameux Piccinino s'était mis en campagne pour forcer Polenta à se détacher de l'alliance vénitienne : déjà maître de toute la campagne et de la Pineta, il menaçait la cité, qui dut payer un tribut de trois mille écus d'or. Les habitants humiliés se retournèrent alors contre Ostasio Polenta, qui avait traité; il y eut un soulèvement; on chassa Ostasio. Revenant à la rescousse, il entra cependant dans sa ville et recouvra un instant l'autorité; mais les Vénitiens usèrent alors de ruse : ils recherchèrent l'alliance d'Ostasio, l'invitèrent à venir visiter Venise avec Ginevra Manfredi, sa femme, lui rendirent de grands honneurs, et l'étourdirent dans les plaisirs et les fêtes. Pendant ce temps-là leurs partisans s'agitaient dans Ravenne; le 24 février 1441, les conjurés coururent aux armes sur la place Majenne, aux cris de : *Vive la République!* et *vive saint Marc!* Le Sénat, qui voulait la ville et le territoire, mais qui ne nourrissait pas de noirs projets contre les Polenta, retint Ostasio, sa femme et son fils prisonniers pendant deux mois dans la forteresse de Trévise; puis, leur ayant fait une pension de huit cents écus d'or, leur donna pour résidence l'île de Candie.

Il est impossible de n'être pas frappé de la persistance et de la force de l'empreinte que les Vénitiens laissent partout où ils passent dans l'histoire. A Ravenne, à l'intérieur, si la ville a un caractère spécial, c'est le caractère vénitien. La place, les couvents, les puits, les monuments du quinzième siècle, les fortifications, cet incroyable nombre de magnifiques cloîtres qu'on découvre un à un en visitant la ville, et qui se déroberent d'abord aux regards derrière l'enceinte des couvents, tout affecte un cachet vénitien. Si la note dominante est byzantine avec les

monuments des dix premiers siècles, l'impression qui reste de l'ensemble des autres monuments est celle de l'influence de saint Marc. Il est extraordinaire qu'une domination, qui n'a duré en somme que *soixante-huit ans*, ait laissé une trace aussi profonde. Cependant les hommes sont partout les mêmes, et le jour où, en 1509, les armes pontificales triomphèrent des armes vénitiennes, on verra les fils de ceux qui ont effacé les armoiries des Polenta, détruit leur palais et tout ce qui rappelle leur domination, mutiler partout le lion de saint Marc et effacer tout ce qui est un souvenir de la République. Seulement les Vénitiens étaient si pratiques, que détruire toutes leurs œuvres, c'était porter un immense dommage à une cité qui leur doit beaucoup à tous les points de vue; aussi le cachet resta-t-il ineffaçable.

La forteresse de Ravenne, *la Rocca*, entre la *Strada Serrata* et le chemin de fer, est l'œuvre des Vénitiens : ils ferment la porte de ce côté (ce qui lui donne son nom, *Porta Serrata*) et appellent leurs grands ingénieurs militaires, qui reprennent toute l'enceinte et construisent la forteresse. Ils en jettent les fondements avec solennité l'an 1457, et pour la circonstance font frapper des médailles où le lion de saint Marc symbolise d'un côté leur domination, tandis que saint Apollinaire, de l'autre, représente le patron de Ravenne. Ils appellent la forteresse *Bramcaleone*; la disposition en est très-ingénieuse : elle est pourvue de citernes, de magasins, d'arsenaux, de moulins, de fabriques de poudre et de fonderies. Des batteries circulaires commandent trois côtés de la place, et les marais la défendaient alors de deux côtés contre toute atteinte. Le tombeau de Théodoric est à deux pas de là, et on peut visiter les deux monuments en même temps. En 1482, nous avons vu que le podestat Bembo donne un asile digne de ce grand nom aux restes de Dante. Ce même Lombardi qui a sculpté l'image de Dante restaure le palais du préteur et élève les deux belles colonnes de cette place Majeure que nous avons déjà décrite. Sur l'une se dresse encore aujourd'hui la statue de saint Apollinaire; sur l'autre le lion de saint Marc déployait ses ailes et avançait ses griffes en tenant le livre saint. Si on a substitué la statue de san Vitale au lion symbolique, heureusement la fureur des hommes a respecté les deux magnifiques colonnes.

En errant dans les rues, tout entier aux études que je venais de publier sur les Lombardi dans mon travail sur *Venise, l'art, l'industrie, la ville et la vie*, il me semblait trouver à chaque pas leur signature à San Vitale, dans cet incomparable cloître dont j'ai donné ici le dessin; il faut admirer l'ingénieuse disposition des colonnes d'angle, la fermeté des arcs et la noblesse des moulures. J'ai cru la reconnaître aussi dans le petit square à l'entrée de la basilique de San Vitale, au petit portique charmant que j'ai signalé à gauche de l'entrée. L'étude des documents m'a confirmé dans ces prévisions : non-seulement Pietro Lombardo a été appelé à Ravenne par les provéditeurs, mais il a amené ses fils Antonio et Tullio. « E con loro condusse altri lavori per chiese, per monasteri, per publici e privati edifici, » dit M. Gasparo Martinetti Cardoni dans sa *Ravenna antica* (lettera settima).

Le pont, sur le fleuve Lamone, entre Ravenne et Bagnacavallo, est dû aussi aux Vénitiens; si ingénieux dans l'art des canalisations, ils devaient pourvoir aux moyens de donner l'eau potable à la ville, et on leur doit de nombreux puits d'un beau caractère. Ce sont encore les Vénitiens qui ont fondé le palais splendide du Mont-de-piété, et tout le mur d'enceinte qui entoure la ville est de leur temps; ils avaient même trouvé moyen d'en faire payer les frais aux quatre abbayes de Classe, de San Vitale, de Maria del Porto et de Saint-Jean-l'Évangéliste.

Leur œuvre est énorme pour une aussi courte domination, et, avec la résolution et la générosité qui leur sont habituelles, on les voit en 1496 donner l'ordre de détruire les énormes constructions qui s'élèvent près du monastère de Santa Maria in Porto, de peur qu'elles ne servent de forteresse à l'ennemi; en compensation, ils élèvent dans Ravenne même, pour les Camaldules, l'énorme ensemble de bâtiments conventuels — où ils ont certainement

employé les Lombardi, car on les reconnaît à la noble simplicité des lignes qui les décorent. Le dôme aussi a été restauré et embelli par eux, et comme on coupait sans discernement les bois de la Pineta, ils ont rendu des édits et pourvu à une exploitation utile et régulière. L'agriculture enfin éveilla leur sollicitude : ils avaient besoin de chanvre pour leur grand arsenal de Venise, ils en ont favorisé la plantation, et elle est encore aujourd'hui une des ressources du district.

C'est la fameuse Ligue de Cambrai qui mit fin à leur domination à Ravenne. Le pape les attaqua dans leurs possessions des Romagnes; ils durent s'enfermer dans la ville, où le duc d'Urbin, neveu de Jules II et son général, ne pouvant les prendre par force, vint les investir en établissant son camp autour du tombeau de Théodoric, sous la forteresse même. Ravenne aurait pu résister longtemps grâce à ses fortifications, mais au dehors les affaires des Vénitiens allaient de mal en pis; Pietro Lando et Francesco Marcello, les providiteurs de la République, rendirent la cité. On brûla les Archives sur la place Majeure et on brisa le lion de saint Marc (1509).

Ravenne, comme Vérone, a son *Volto Barbaro*. Je me dirige vers San Vitale pour visiter le beau couvent des Bénédictins qui est contigu à la basilique; au coin de la rue qui mène au couvent, aujourd'hui converti en caserne, une de ces inscriptions d'un beau caractère où excellent les Italiens attire mes regards :

QUI FERITO A MORTE DA
F^o MARIA DELLA ROVERE DUCA D'URBINO CADDE
F^o ALIDOSIO CARDINALE
IL XXIV MAGGIO DEL MDNI FREMENTE DI SDEGNO
GIULIO II P. M.

Qui était Alidosio? A quel sombre drame digne du temps des Borgia cette inscription commémorative fait-elle allusion? « Ici, frappé à mort par François-Marie de la Rovère, duc d'Urbin, le cardinal F. Alidosio tombe le 24 mai 1511, le souverain pontife Jules II frémissant de colère. »

Nous sommes en 1511, et Ravenne est au pape Jules II.

Le pontife, depuis quelques jours, est venu résider à Ravenne; il loge au monastère des bénédictins de San Vitale. (Ainsi s'explique le luxe splendide de ces monastères des Marches où les pontifes descendaient comme dans une résidence pontificale.) C'est le moment où Bologne est attaquée par les Français; la ville vient d'être surprise, et les troupes du roi de France y sont entrées. Le cardinal Francesco Alidosio, légat de Sa Sainteté, s'est échappé; il ne s'arrête qu'à Ravenne, court à San Vitale, et informe le pontife : sa belle ville de Bologne est à l'ennemi; les partisans de Bentivoglio ont pactisé avec lui et livré les portes; Francesco Maria della Rovere, duc d'Urbin, propre neveu de Jules II, a montré, dit Alidosio, autant de faiblesse que d'impéritie; le cardinal le regarde comme la cause du désastre.

A peine le prélat a-t-il fait son récit que le duc se présente : il est venu de Bologne à franc étrier battant en retraite, il vient à son tour informer le pontife. Jules II à sa vue entre dans une grande fureur, il ne veut même pas l'entendre et lui ordonne de sortir. Le duc a vingt ans, il est d'un caractère emporté; en traversant les salles, quelques-uns des assistants lui disent que c'est à Alidosio qu'il doit un tel accueil. Il court incontinent chez le cardinal, qui loge chez Brunoro Zampeschi au fond de cette rue qui de San Vitale mène à la place Majeure. Pour le malheur d'Alidosio, Urbin le trouve sur sa route, venant souper chez Sa Sainteté.

Alidosio est en robe noire sans la pourpre; coiffé du chapeau à l'espagnole, il est monté sur une mule et vient à peine de franchir le seuil de sa demeure. Il s'avance au milieu de la rue étroite, à côté de lui chemine Guido Vaina, son beau-frère, chef de cent hommes d'armes au service du pontife. Urbin est à cheval, entouré de sept à huit de ses familiers. Dès qu'il aperçoit Alidosio, il met pied à terre, fond sur lui, prend la mule par la bride en l'arrêtant de la main gauche; de la droite il porte un coup de dague à son ennemi, le pousse à terre et frappe encore. Vaina terrifié n'a pas osé bouger, pas plus que ses gardes : Urbin remet la dague au fourreau, remonte à cheval et fuit par la porte Julia. On porte le cardinal chez Antonio Cavalli, gentilhomme de la cité, et il expire à midi. Le pape à cette nouvelle ne se contient plus, il écume de fureur et excommunie son neveu.

Quelle fenêtre ouverte sur les mœurs de la Renaissance qu'un tel récit!

Le cadavre du cardinal a été enseveli dans la cathédrale; vers 1745, comme on exhumait ses restes pour faire quelques changements au dôme, Gasparo Desiderio Martinetti a pris le crâne et l'a déposé au musée des bénédictins de San Vitale; depuis il a passé à la bibliothèque de Classe où nous venons de tenir dans la main le *teschio* du cardinal.

X

Je veux aller chercher au lieu même où il est tombé enseveli dans son triomphe, les traces de ce jeune héros qui s'appelait Gaston de Foix. Je pars à pied par la porte Sisi à l'heure où les feux du jour sont un peu apaisés, car malgré le voisinage de l'Adriatique la chaleur est ardente. Je passe d'abord les bourgs et m'engage sur la route, très-surélevée; la plaine, des deux côtés, est à six mètres au-dessous du niveau de la chaussée : le premier pont qui se présente sert à franchir le Ronco, un peu plus loin un second s'élève sur le Montone. Le pays est plat, mais assez riant, bien cultivé, planté de chanvre et, malgré l'humidité du sol, assez propice à la vigne, qui s'enlace aux arbres et retombe en guirlandes, comme dans la Lombardie. Le second pont passé, les deux fleuves, détournés de leur cours, s'unissent (*fiumi uniti*). Je tourne à gauche en passant un troisième pont, à une lieue de Ravenne, et continue de suivre la rive opposée du fleuve sur une chaussée très-élevée, haute berge qui encaisse les eaux à une profondeur de plus de dix mètres. Enfin, après une heure et demie de marche, je m'arrête au bord même du fleuve, devant la *colonna dei Francesi*. Malgré ce nom ce n'est point une colonne, mais un pilier carré surmonté d'un chapiteau, sur les quatre faces duquel on a sculpté de beaux rinceaux dans le goût des Lombards, et de nombreuses inscriptions qui indiquent la destination du monument, autour duquel on a ménagé une demi-lune plantée de cyprès.

Ce pilier, d'un goût très-pur et d'une perfection de sculpture qui rappelle les œuvres de Leopardi, est de 1557; il a été élevé par Pietro Donato Cesi, sous Jules II, et restauré par Paul IV. Les inscriptions sont toutes en latin, et elles indiquent que le monument a été élevé sur le lieu même où la bataille fut livrée.

Je les donne ici, car elles sont très-importantes au point de vue historique.

Voici celle qui, gravée sur la face, dit au voyageur quel sol sanglant il foule aux pieds :

HEVS . VIATOR
 ILLIC . TRĀS . FLYMEN . CASTRAMETATYS . OLIM
 GASTO . FOINSEIVS . GALLORVM . DVCTOR
 RAVENĀ . OPPVGNAT
 MVRVM . APERIT . TORMENTIS . ET . CONATVR . IRRŪPERE.

Une autre dit le sort de la bataille :

HINC . POST . CRVENTĀ . GALLORVM . VICTORIA
 GASTONE . F . EREPTO . HISPANOR . RELIQVIAE
 EVASERVĪT . POSTREMŌ . CAPITVR . RAVENNA
 A . VICTORIBVS . AC . DIRIPTVR . AB . HS.

Sur la base on lit :

VIDEBIS . HOSPES . HUC . PAR . ATOLLES . CAPVT
 INSCRIPTVS . ISTE . QUID . VELIT
 LAPIS . SIBI . RECINIT . ILLAM . NĒPE . CLADĒ . MAXIMĀ
 GALLI . ATQUE . IBERI . EXERCITVS
 AEMILIAM . QUAE . PENE . TOTAM . MACVLAVIT . SANGVINE.

La date de l'érection du monument est donnée par celle du pontificat de Jules II :

IVLIO II . PONT . MAX . CHRISTIANORVM . REMPVBLICAM . GVBERNĀTE.

Celle de la restauration est indiquée par la ligne suivante :

PAVLO III . PONT . MAX . SEDENTE.

Enfin le nom de celui qui fit élever le monument est connu par cette dernière inscription :

HĀC . PETRĀ . PETRVS . DONAT . DONATVS
 IBEROS . GALLOSQUE . IHC . CAESOS . CAESIUS . HAEC . MEMORĀS.

Bologne prise, Gaston de Foix, fils d'une sœur de Louis XII, roi de France, capitaine général du roi en Italie, était arrivé sous Ravenne. Marc-Antoine Colonna, général des troupes pontificales, défendait la ville avec le vice-roi d'Espagne, Fabrice Colonna, le cardinal Jean de Médicis (plus tard Léon X), Pietro Navarro et le marquis de Pescaire, mari de cette fameuse Vittoria Colonna qui inspira une passion si pure au grand Michel-Ange. L'artillerie tonnait du haut des murs ; les troupes pontificales s'étaient retranchées entre le Ronco et la ville, à trois milles en avant, à l'endroit dit *la Mulinaia*.

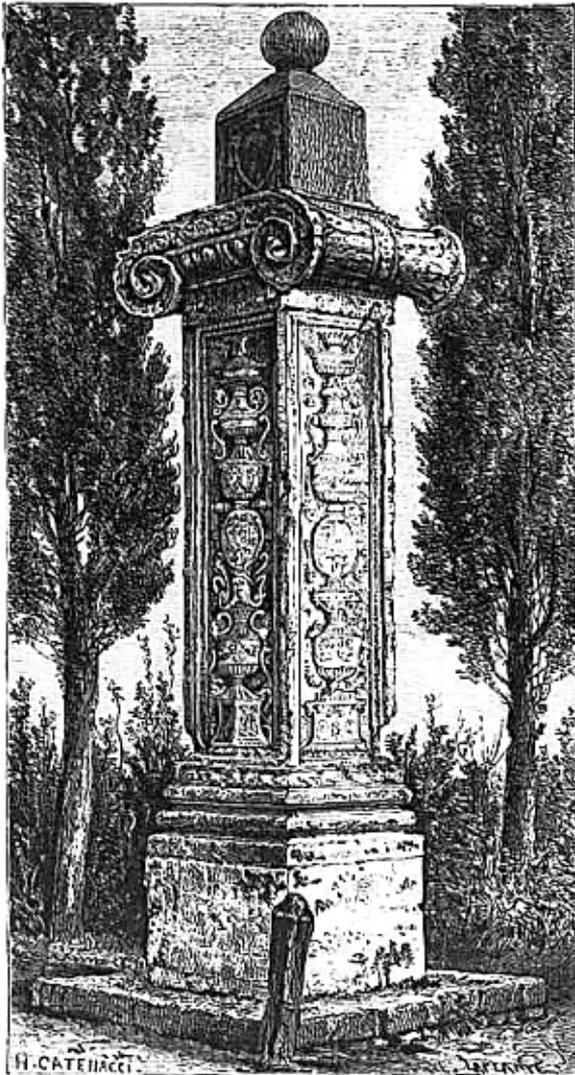
Gaston de Foix avait une armée composée de Français de diverses provinces, d'Italiens, de mercenaires allemands, de lansquenets, de Suisses, de Grecs, de Dalmates et d'Espagnols de la Navarre. Alphonse d'Este, duc de Ferrare, combattait avec lui. Gaston disposa ses troupes et ne se réserva pas de place spéciale : entouré de trente valeureux gentilshommes, il se portait partout suivant qu'il avait besoin d'animer les siens de sa présence ; on le voyait en tous lieux revêtu de sa brillante armure damasquinée d'or, beau, jeune, vaillant, d'une ardeur invincible, donnant à tous l'exemple d'une héroïque valeur. La lutte avait été si sanglante qu'une première fois déjà, couvert du sang de ses ennemis, Gaston, sur la prière de ceux qui l'entouraient et qui le croyaient blessé, avait dû s'arrêter à l'abri d'un bosquet. A peine rassurés sur son sort, ses officiers le virent changer de cheval, et, pour précipiter la déroute de l'infanterie espagnole, s'élançer sur elle avec une généreuse et imprudente impétuosité, frappant d'estoc et de taille, et criant que pas un ne devait échapper. Les Espagnols, vaincus, mais toujours intrépides, firent un retour en arrière, enveloppèrent le prince et s'acharnèrent sur lui en le criblant de coups de pique : déjà mourant, les siens le virent lever les mains vers l'ennemi en murmurant : « Arrêtez, je suis le fils de votre reine ! »

On ramassa son corps à côté de celui de son cousin Odet de Lautrec, percé, lui aussi, de vingt blessures. Gaston était mort à la fin de la journée, quand il avait déjà gagné la victoire ; il

mourut donc enseveli dans son triomphe. Plus de vingt mille hommes restèrent sur le champ de bataille. Le cardinal Jean de Médicis, le marquis de Pescaire, Pietro Navarro et Fabrice Colonna furent faits prisonniers. La nuit suivante, les bandes des Gascons de l'armée de Foix, conduits par un certain Jacquin, entrèrent par la brèche faite à la porte San Mamante et firent le sac de Ravenne. Tous les temples furent pillés. Tous les palais saccagés ; et vraiment on s'étonne

qu'une ville tant de fois livrée aux fureurs des hommes et au pillage des Barbares offre encore autant de richesses à l'admiration des voyageurs.

Dans cette nuit du sac de Ravenne par les Gascons, le monastère des Camaldules de San Apollinare in Classe fut dévasté, et l'abbé Secchini fut mis à mort : les Ferrarais, dit l'histoire, furent les plus acharnés au pillage et volèrent le trésor du mont-de-piété et celui de la cathédrale. Le général français, seigneur de La Palisse, indigné de voir les troupes de Gascogne ternir la victoire par d'odieux attentats, fit pendre aux fenêtres du monument trente-quatre des leurs qui saccageaient un couvent de nonnes. Cet acte de vigueur mit fin au carnage. Le duc Alphonse d'Este se fit aussi gloire de sauver le palais Rasponi de la rage des pillards, mais personne ne se fit faute de porter le butin jusqu'aux barques du canal pour le mettre à l'abri. Les Ravennais, malgré la protestation de La Palisse, se vengèrent cruellement des Français. Devenu général de l'armée autour de Ravenne, le sieur de La Palisse s'étant éloigné de la ville en y laissant une faible garnison, l'évêque Giulio Vitelli la réduisit à capitulation et, malgré les traités faits au moment de la reddition de la place, les quatre chefs français les plus importants furent enterrés vivants dans une fosse par la populace.



COLONNE DES FRANÇAIS, ÉLEVÉE A LA MÉMOIRE DE GASTON DE FOIX SUR LE CHAMP DE BATAILLE DE RAVENNE.

J'en ai fini avec les grands épisodes, l'histoire de Ravenne ne se confond plus désormais avec celle du monde. Les Barbares, Charlemagne, Dante, Gaston de Foix et la bataille de Ravenne, ce sont là des légendes de l'humanité tout entière. Après le seizième siècle, nous rentrons dans l'histoire locale, la ville est aux pontifes qui gouvernent par leurs légats, et les monuments de ces époques portent tous la marque pontificale ; c'est dire qu'ils se distinguent par le goût et la grandeur.

L'immense ensemble qu'on appelle *Classe* ou *San Romualdo* est un des plus admirables souvenirs de ces premiers temps de la domination, incontestée, des pontifes. Ancienne char-

treuse au cœur de la ville, avec deux cloîtres d'une proportion noble et grandiose, une église, des chapelles, des salles capitulaires peintes à fresque; une bibliothèque splendide et des bâtiments sans nombre entourés de jardins : on a réuni là, depuis la suppression des couvents, le collège, les écoles techniques, les beaux-arts, le musée, la bibliothèque, etc., etc.

Il y a peu de chapelles plus grandioses que celle qui sert actuellement au collège; on y voit un sarcophage d'une extraordinaire richesse, qu'on avait fait d'abord pour recevoir les restes de saint Apollinaire, et des autels d'un luxe fou, en lapis-lazuli, avec des bronzes du plus beau caractère du seizième et du dix-septième siècle.

L'étranger doit visiter ce monument et s'arrêter longuement dans la bibliothèque, riche en manuscrits et qui possède un *Aristophane* célèbre dans le monde entier; il faut demander aussi le petit livre d'heures à figures de Marie Stuart, donné au couvent par son confesseur, qui était un camaldule : je crois que les miniatures doivent être attribuées à l'auteur du *bréciaire Grimani* de la bibliothèque de Saint-Marc. La boîte où le P. Santi avait déposé les os de Dante enlevés de son tombeau est là aussi, avec tous les souvenirs qui se rattachent au chantre de la *Divine Comédie*. On peut voir encore le crâne de l'Alidosio, assassiné par le duc d'Urbin. Le médaillier est célèbre, mais j'y ai vainement cherché les beaux spécimens des médailleurs de la Renaissance; en revanche on m'a montré un Cicéron frappé dans la ville de Magnésie. Cette bibliothèque, qui contient le musée, est d'un style rococo qui n'est pas sans grandeur. L'abbé Connetti de Crémone l'a fondée en 1714, et un bon moine, dont on voit là le portrait, a donné le dessin des boiseries, qui font regretter le goût des Lombardi de la domination vénitienne.

XI

Le dernier souvenir vivant qui nous sollicite ici est celui de lord Byron, attiré par la mémoire de Dante, et aussi, chacun le sait, par un sentiment qui domina sa vie tout entière : son amour pour la comtesse Guiccioli.

Nous voulions acheter les photographies des monuments de la ville, et le hasard nous a conduit dans la maison même où le poète établit sa demeure; elle est habitée aujourd'hui par un photographe. La façade est extrêmement banale, et l'intérieur a un cachet Directoire ou Empire qui étonne et détonne dans une ville comme Ravenne. Une plaque commémorative, portant la suscription suivante, consacre le souvenir du séjour du poète dans la vieille cité :

IL X GUIGNO MDCCCXIX¹
 COME APPENA GIUNSE IN RAVENNA
 ENTRAVA QUESTA CASA
 ALLORA GRANDE ALBERGO
 E QUI OTTO MESI ABITAVA
 GIORGIO BYRON
 POETA INGLESE
 LIETO DELLA VICINANZA AL SEPOLCRO DI DANTE
 IMPAZIENTE
 DI VISITARE L'ANTICA SELVA
 CHE INSPIRO QUEL DIVINO
 E GIOVANNI BOCCACCIO.

¹ Le 10 juin 1819, à peine arrivé à Ravenne, entra dans cette maison, alors grande auberge, et y habitait huit mois George Byron, poète anglais, heureux d'être près du tombeau de Dante et impatient de visiter l'antique forêt qui inspira ce divin poète et aussi Jean Boccace.

On voit que cette inscription ne fait aucune allusion à cet amour qui nous a valu *la prophétie de Dante* et tant de pages qui sont dans toutes les mémoires. L'histoire a des hypocrisies nécessaires; d'ailleurs la famille Gamba vivait encore, mais nous avons tout su de cette époque du séjour de lord Byron à Ravenne : Thomas Moore a publié la correspondance et il y a toute une bibliographie à ce sujet. Dans les dernières années de sa vie, devenue en secondes noces la femme de ce Français inoubliable, le marquis de Boissy, l'orateur humoristique du sénat de l'Empire, celle dont on voulait respecter le nom, la Guiccioli, est revenue avec une complaisance particulière sur cet épisode de sa vie, et a réclamé hautement dans des lettres qui sont le dernier mot de l'information, la célébrité que lui donnait la passion qu'elle avait su inspirer au grand poète. Nous nous souvenons aussi qu'un jour, vers 1866, comme nous rédigeons depuis plusieurs années une chronique hebdomadaire qu'on suivait alors avec quelque assiduité, et qui nous apportait régulièrement une assez curieuse correspondance, ayant parlé incidemment du poète et de la Guiccioli, nous fûmes étonné de voir entrer un matin dans notre cabinet de travail, portée dans les bras d'un énorme chasseur, une grande femme blonde dont les traits conservaient encore les restes d'une beauté remarquable. A peine sur pied, elle s'annonça elle-même comme la Guiccioli et nous remercia avec effusion au nom de lord Byron (mort déjà depuis quarante-deux ans) et en son nom propre.

Byron, lorsqu'il vint à Ravenne, venait de faire un long séjour à Venise, où on trouve encore sa trace au Lido, au palais Nani, aux Arméniens; il voulut visiter *la Pineta*, qui avait inspiré Dante et s'en inspirer à son tour.

Son journal de voyage nous dit la vie qu'il menait à Ravenne : il avait fait venir ses chevaux, et chaque jour il se perdait dans la forêt ou descendait dans quelque clairière pour tirer le pistolet. Il a résidé là depuis juin 1819 jusqu'en novembre 1821, faisant à deux reprises un séjour à Bologne et un autre à Venise.

Voici les faits dans leur simplicité. C'était en avril 1819; la comtesse Guiccioli, fille du comte Gamba de Ravenne, avait seize ans, et elle venait d'épouser un vieillard, le comte Guiccioli. Elle voyageait à Venise, la comtesse Benzoni lui présenta le poète dans son salon.

« La comtesse le pria de se laisser présenter à moi : il refusa et n'y consentit que par pure complaisance. La noblesse et l'extrême beauté de sa physionomie, le son de sa voix, ses manières, les mille charmes qui l'entouraient (*i mille incanti che lo circondavano*), en faisaient un être si différent de tous ceux que j'avais vus jusque-là et si supérieur, que je ne pus me défendre de ressentir la plus profonde impression. Depuis ce moment, tous les soirs de mon séjour à Venise, nous nous sommes vus... » On pense, en lisant ces derniers mots du journal de la belle comtesse, au récit de Francesca : « *Quel giorno più non vi leggemmo avanti.* »

Juin la ramena à Ravenne, et elle y tomba dangereusement malade; Byron accourut. Qu'on lise *Don Juan*, on y trouvera le souvenir de son séjour dans la ville et de ses longues promenades à la *Pineta*. Voici ce qu'on lit dans les lettres intimes de la Guiccioli, publiées depuis :

« Durant ma maladie à Ravenne, comme il était privé de ses livres, de ses chevaux et de tout ce qui l'absorbait à Venise, je le priai d'écrire pour moi quelques vers sur Dante, et, avec sa facilité et sa rapidité habituelles, il écrivit la *Prophétie de Dante*. »

On a, par ses lettres à Murray, son éditeur, et par Moore, le nom des œuvres qu'il a écrites dans cette ville; il rêva d'y composer une *Françoise de Rimini* sur l'emplacement de la maison des Polenta. C'est aussi à Ravenne qu'il reçut d'un jeune étranger, un Français, un inconnu, une ode aujourd'hui immortelle et qui resta sans réponse :

Toi dont le monde encore ignore le vrai nom,
Esprit mystérieux, mortel, ange ou démon.
Qui que tu sois, Byron, bon ou fatal génie,
J'aime de tes concerts la sauvage harmonie.

L'inconnu s'appelaît Lamartine, et vingt-deux ans après, quand Lamartine à son tour était devenu le grand poète des *Méditations* et des *Harmonies*, il recevait d'un autre inconnu de génie les vers qui chantent dans toutes les mémoires de notre génération :

Lorsque le grand Byron allait quitter Ravenne.....

Celui, qui, rappelant que lord Byron n'avait pas retourné la tête à ces accents si fiers, avouait qu'il n'attendait pas non plus de réponse :

Pour être proposés, ces illustres échanges
Veulent être signés d'un nom que je n'ai pas...

devait devenir le poète des *Nuits* et le chanteur de *Rolla* : il n'était encore que *l'Enfant du siècle*.

Nous savons la vie de Byron à Ravenne, jour par jour, par ce petit journal bref et rapide, où il y a tant d'ironies concises. J'ai vu les chambres qu'il occupait : elles donnaient sur une rue étroite, et on s'étonne qu'un poète — dans ce pays italien, si riche en beaux horizons, — ait pu se contenter d'une vue aussi mesquine. Il est vrai de dire que le travail et une douce pensée absorbaient lord Byron ; il avait fait venir ses chevaux ; chaque jour il se perdit au plus épais de la forêt ou laissait la trace de ses cavalcades effrénées sur le sable de l'Adriatique entre Ravenne et Rimini ; il tirait au pistolet, écrivait un fragment de poème, lisait la correspondance de Grimm, le *Dictionnaire philosophique*, et allait chaque soir dans le monde ou au théâtre, surtout quand on jouait de l'Alfieri. Un jour, pendant un acte de *Philippe à Racenne*, profondément remué par le jeu de l'actrice, il sanglota si fort qu'il dut abandonner la loge de la Guiccioli.

Il quitta la ville en octobre 1821 pour aller résider quelque temps à Pise. Déjà l'idée d'un trépas sublime avait germé dans son cerveau : il conspirait avec Naples ; il allait mettre en action son plus beau poème, celui dont le dénoûment devait être sa mort pour l'indépendance de la Grèce, à Missolonghi, à l'âge de trente-six ans, le 18 avril 1824.

C'est le dernier souvenir à évoquer à Ravenne depuis les grands épisodes de la Renaissance ; d'année en année la décadence s'est prononcée. La ville est encore la résidence d'un légat, mais la vie politique s'est retirée : quand Bonaparte, après la conquête, divise l'Italie supérieure en départements français, il place le chef-lieu à Forlì : celle qui fut la capitale de l'empire d'Occident n'est pas jugée assez importante pour qu'on en fasse une préfecture. Rendue au pontife après le départ des Français, elle forme une des cinq légations et est réunie à l'Italie au moment où Fanti et Cialdini, à la tête de l'armée des Marches et de l'Ombrie, font la conquête des États du pape. Aujourd'hui c'est un grand souvenir, un musée vivant, un nom grandiose et auguste ; et je n'ai pu voir dans une excursion à Ravenne qu'un prétexte à évoquer les morts illustres et les empires réduits au néant.

XII

Est-ce le souvenir de Françoise qui a rempli ma pensée ou celui de ces Malatesta, si durs aux hommes et aux villes, et si éléments aux lettres, aux sciences et aux arts ? Je ne saurais le

dire : toujours est-il que de tout ce voyage où j'ai résidé dans plus de vingt villes, la gracieuse cité de Rimini m'a séduit plus que toutes les autres.

Je suis parti de Ravenne par chemin de fer, à une heure de l'après-midi; j'ai fait un arrêt d'une demi-heure à Castel-Bolognese, une ville grande comme la main, une miniature de missel italien, carrée, enfermée dans sa fortification bien conservée, avec des tours d'angle et des bastions circulaires, une place d'une belle allure, des églises de marbre et des arcades comme à Bologne. Je n'ai fait que traverser Forlì, entrant par une porte et sortant par l'autre, et je me suis borné à voir de loin Cesena, avec sa forteresse imposante et ses deux collines bien défen-



PANORAMA DE LA VILLE DE RIMINI.

dues : à sept heures, j'étais à Rimini. Avant de commencer, je dois faire un aveu : tout est à voir sur cette côte, il y a de l'histoire partout, des monuments à chaque pas, et chaque ville du littoral vaudrait un volume. Il m'a fallu faire un choix, car je suis ici aux prises avec des nécessités pratiques ; mais que de regrets le long de ma route !

C'est seulement un peu avant Rimini qu'on découvre l'Adriatique ; jusque-là on a dû revenir sur ses pas dans l'intérieur pour prendre la voie de Bologne, et on n'emprunte la ligne qui suit le rivage qu'à Rimini même. Déjà j'aperçois au large ces voiles couleur de rouille qui me rappellent Chioggia et la lagune. Rimini a un port-canal qui rejoint la mer, et les barques stationnent le long de ses quais depuis l'embouchure jusqu'au faubourg de la Marine. C'est le plan de la plupart de ces villes ; quand elles ne côtoient point le rivage, c'est qu'il y a eu attérissement, le sol sablonneux et marécageux les a éloignées de la rive ; elles vont donc à la mer par un canal

artificiel assez étroit, ou souvent encore par une rivière faisant port. Il n'y a même pas de bassin ; une petite flottille de pêcheurs et quelques trabacoli qui viennent de la Dalmatie ou de l'Istrie, constituent tout le mouvement maritime ; mais cela suffit pour vivifier un peu ces cités qui ont ainsi un essor vers l'Adriatique, et cela suffit pour donner une physionomie à ces cités, car la ligne bleue de la mer ferme l'horizon et achève le paysage.

Ces villes, toutes fortifiées, sont généralement percées de grandes rues qui mènent d'une porte à l'autre ; c'est le cas de Rimini. La grande rue, qui est le Corso, sort sur le Borgo Adriano en passant sous une admirable porte romaine. Les monuments sont importants ; l'arc de



LA GRANDE PLACE DE RIMINI AVEC LE PIÉDESTAL DE CÉSAR.

Jules César d'abord, deux places de grandes dimensions : l'une qui sert au marché ; l'autre, où s'élèvent les bâtiments publics, la statue en bronze d'un pape, le théâtre, l'hôtel de ville, la *Pescaria*, à deux pas de là la forteresse des Malatesta ; un temple, unique peut-être, le temple des Malatesta ; de vivants souvenirs de César au lendemain du passage du Rubicon, le *pont d'Auguste* sur la *Marecchia*, et une autre petite église exquise, celle de *San Michele*, constituent un ensemble plein d'intérêt pour le voyageur. Par-dessus tout cela, des souvenirs tout littéraires d'une époque très-fertile pour les arts et les lettres, la tradition de l'existence d'une cour très-cultivée, très-raffinée et bientôt rayée de la carte politique de l'Italie ; la légende aimable et touchante de Paolo et de Francesca planant sur le tout ; une bibliothèque très-riche, la *Gambalunga*, l'accueil courtois d'un bibliothécaire lettré, M. Tonini, le fils du savant historien de Rimini, et quelques découvertes que nous avons pu faire, qui ne seront pas inutiles à l'histoire de l'art

italien au seizième siècle : c'était plus qu'il n'en fallait pour nous retenir huit jours à Rimini.

J'ai fort scandalisé mes aubergistes en allant régulièrement prendre mes repas, matin et soir, dans un *osteria* de la place, où venait le menu peuple. Ce sont là, si on veut me croire, les restaurants les plus confortables de ces pays, cent fois préférables aux faux hôtels anglais et à la fausse cuisine française, prétentieuse et détestable. Le vin *nostrano* est parfait. — Il est excellent sur toute la côte, et vers Lecce il devient *épique*. — Le poisson sort des flots, les pâtes sont toujours recommandables, et si vous demandez un *macaroni al sugo* (au jus), sur lequel on jette soi-même le beurre frais et le parmesan délectable ; une *bracciola* (sorte d'entrecôte grillée), une *sfoglia* (la sole blanche et pleine) et des fraises des bois, le tout est exquis, sans nulle exagération, préparé sous vos yeux dans une grande salle propre, blanchie à la chaux, où trois cuisiniers qui ressemblent à des ténors, partent tout d'un coup en chantant *Aïda*, avec une parfaite innocence et avec une bonhomie insouciant du public. On entre, on sort, on va, on vient ; à la table du milieu la famille travaille, le vieux père, les belles filles vous sourient discrètement et poliment ; le gendre fait le monsieur ; entre un client qui vient de Loreto et qu'on n'a pas vu depuis un mois ; ce sont des cris de joie, on s'embrasse, les enfants sautent, on oublie que vous êtes là : si vous revenez trois fois de suite, on vous appelle *signor Carlo*, et la maîtresse de la maison vous parle de votre mère ; — le tout pour un franc cinquante par repas. C'est charmant, et je ne donnerais pas mes seize repas de Rimini pour une *pension* gratuite au Café anglais. Il est toujours rassurant d'ailleurs de savoir qu'on peut vivre confortablement ; ceci dit, lançons-nous dans la ville.

S'il faut en croire une inscription, Rimini posséderait une véritable relique historique ; un simple piédestal qui s'élève sur la place du marché et qui ne serait rien moins que la pierre sur laquelle César, ayant passé le Rubicon, aurait harangué ses troupes. J'ai fait photographier la place, mais le piédestal est d'une proportion telle qu'il se perd un peu dans l'ensemble du dessin ; voici ce qu'on lit gravé sur une des faces :

G . CAESAR . DICT
RUBICONE . SUPERATO . CIVILI . BEL . COMMILIT . SVOS
HIC . IN . FORO . AR . ADLOCVT.

Quel monument plus précieux, s'il était authentique ! Cela semble irréfutable ; mais j'imagine qu'il y a là quelque mystère. Une inscription du seizième siècle constate qu'en novembre 1560 on a dressé la pierre sur la place. — Elle n'était donc pas là ? — Est-ce une restitution ? est-ce la constatation d'une légende conservée, d'une tradition consacrée ? Est-ce la même pierre, celle qui servait dans son temps à lire les édits et sur laquelle César aurait monté pour prononcer sa harangue ? Ou est-ce enfin une simple copie de celle qui avait existé quelque part et qu'on aurait détruite ? — Elle paraît antique cependant, mais les archéologues secouent la tête. Quoi qu'il en soit, l'inscription du seizième siècle mérite d'être citée :

SUGGESTUM — HUNC — VETUSTATE — COLLAPSUM — COSS — ARIMIN
MENSIVM — NOVEMBRIS ET DECEMB — MDLX — RESTITUIT.

On l'appelle encore aujourd'hui le piédestal de Jules César. Dion Cassius et Suétone disent qu'en effet le grand capitaine harangua ses troupes dans la ville ; mais ce qui jette le trouble, c'est que Jules César lui-même, si précis dans ses Commentaires, n'en parle pas.

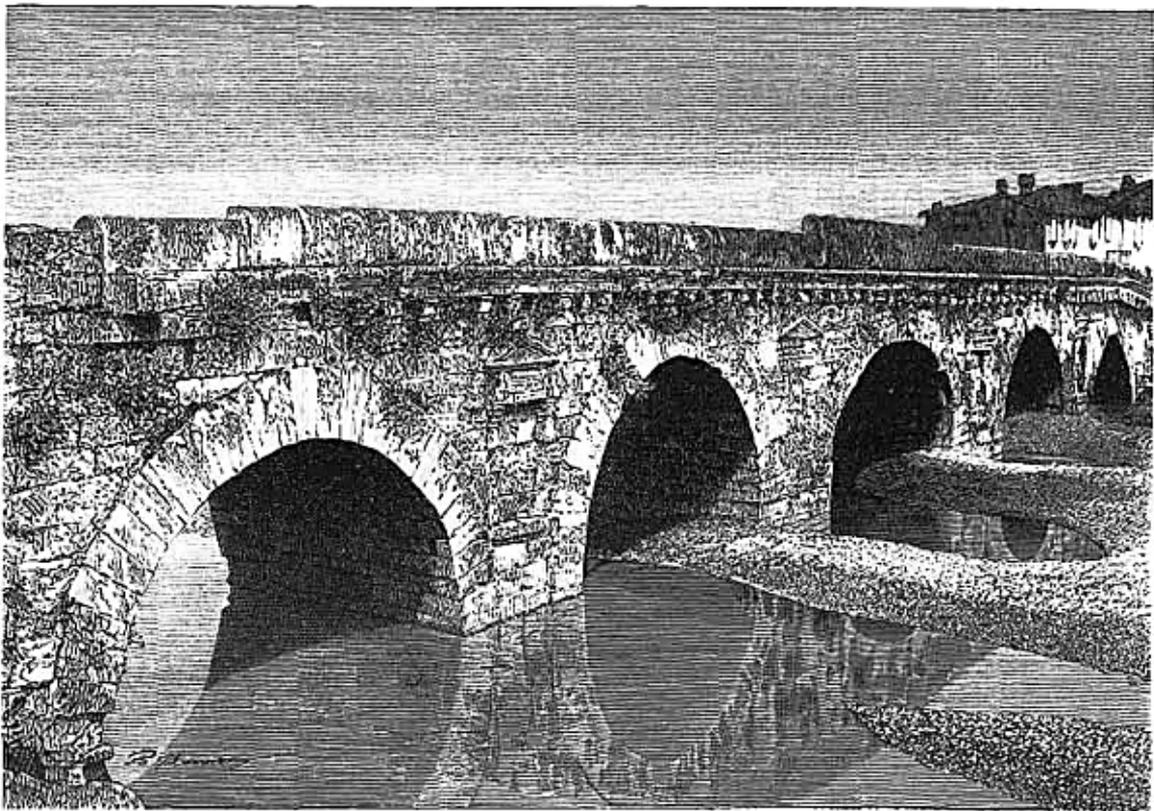
Nous avons ici un arc admirable, l'Arc d'Auguste, élevé en 727 par le sénat et le peuple l'année même où Octave César fut salué du nom d'Auguste. C'est là qu'aboutissait la *Via Flaminia* qui menait de Rome à Rimini, et l'arc était précisément un hommage de reconnais-



L'ARC D'AUGUSTE, A RIMINI.



sance pour la construction de toutes les voies d'Italie. Le dessin permet de voir l'ampleur de l'ouverture : c'est l'arc le plus large que les Romains aient fait jusque-là, il enjambe fièrement la rue et encadre admirablement la vue. On ne peut plus juger du dessin de la partie supérieure, détruite par les Barbares et à laquelle, dès le douzième siècle, on avait substitué, pour en faire une défense, un couronnement de créneaux qui défigurent l'édifice, autrefois surmonté de la statue d'Auguste triomphalement portée sur un quadrigé. Quatre médaillons magnifiques décorent les tympans, Junon, Neptune, Vénus et Pallas, et, aux clefs de voûte, deux têtes de vache et de laureau indiquent que la cité était colonie romaine.



LE PONT D'AUGUSTE, A RIMINI.

Il reste aussi un très-beau pont romain, le pont de Tibère, sur la rivière de la Marecchia, tout en travertin blanc, à cinq grands arcs d'ordre dorique, qui n'ont pas moins de dix mètres cinquante de diamètre. Les inscriptions gravées dans un grand cadre au milieu même du parapet donnent l'origine : il est élevé par un décret d'Auguste et il est fini sous Tibère. Il y a là une disposition très-ingénieuse : le pont n'est que la prolongation de la voie consulaire et, comme elle arrive obliquement, les piles sont obliques. Quand les Goths, en 522, voulurent empêcher le passage de Narsès, ils rompirent l'arc du côté du bourg ; il avait été refait depuis avec plus ou moins de précipitation, mais en 1680 Agostino Martinelli de Ferrare le restaura par ordre d'Innocent XII. La sortie immédiate par la voie Émilienne est assez triste, le lit de la rivière est extrêmement large et mal défini ; quelques rares courants d'eau se frayent une voie au milieu des sables. Ce pont magnifique semble remplir une sinécure, mais les riverains

m'ont dit que parfois les torrents des Apennins viennent grossir les eaux, qui montent alors à des hauteurs énormes.

Il ne reste rien du temple de Castor-et-Pollux ; mais on se rend parfaitement compte de la construction de l'amphithéâtre, curieusement engagé aujourd'hui sous la fortification, découvert en 1844 et composé de soixante arcs, de plan ovale, d'un axe de cent vingt mètres sur soixante. Clementini en attribue la construction au consul Sempronius.

On sent bien que le souvenir de Françoise de Rimini devait nous poursuivre dans la ville où s'accomplit le drame terrible consacré par le chant impérissable de la *Divine Comédie* ; mais il y a là bien des brumes, bien des nuages, et ce n'est vraiment que dans les chartes, les parchemins et les documents d'archives que j'ai pu retrouver les traces certaines de l'existence de Francesca, de son mariage, de son amour et de son trépas. Les traces probantes des monuments n'existent plus à Rimini.

Ce qu'il y a de plus net et de plus clair à ce sujet, c'est le commentaire de Boccaccio sur le passage de Dante qui rapporte le fait. Boccace est contemporain à peu près (1313-1375).

Messer Guido Vecchio de Polenta, seigneur de Ravenne et de Cervia, était en guerre avec le seigneur de Rimini, Malatesta ; on fit la paix, et pour la mieux cimenter il fut convenu que Gianciotto, fils de Malatesta, épouserait Francesca, fille de Messer Guido.

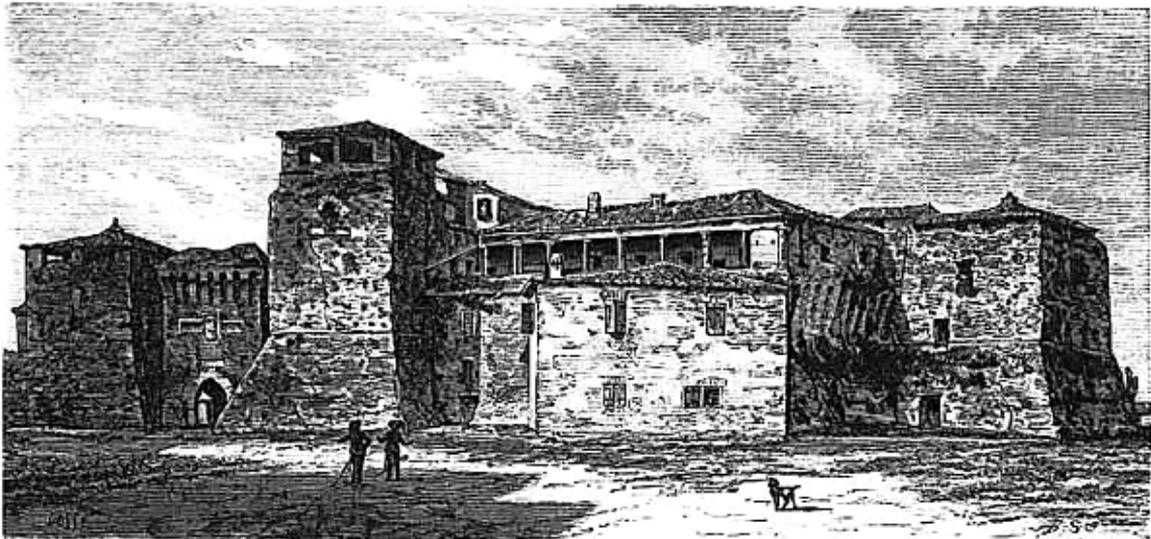
Gianciotto était un grand guerrier, un vaillant homme ; mais il était contrefait (*zoppo*). Paolo son frère, *déjà marié*, qui était beau comme un prince de conte de fées, fut chargé de venir à Ravenne et d'épouser la jeune fille *par procuration*. Il vint en effet ; Francesca le vit à son insu, le trouva séduisant, et, le prenant pour l'épouseur effectif, en devint éprise. On fit le contrat ; l'épouse vint à Rimini et découvrit sa cruelle erreur quand Gianciotto se dressa devant elle. Paolo et Francesca se voyaient tous les jours ; Gianciotto guerroyait par les chemins : un serviteur du mari dénonça les rendez-vous, et Gianciotto, revenu un jour à l'improviste, surprit les deux amants. La scène du meurtre est connue : Francesca fait signe à Paolo de fuir ; il ouvre la fenêtre et va sauter dans la cour ; il reste suspendu à une saillie. Francesca le croit sauvé ; elle ouvre. Gianciotto, furieux, sonde la salle d'un coup d'œil, et l'épée à la main court au balcon ; il aperçoit son frère suspendu, l'attire à l'inférieur et s'apprête à le frapper. Francesca se précipite sur le corps de Paolo, et le même coup les transperce. *Furono poi li due amanti con molte lacrime la mattina seguente seppelliti, ed in una medesima sepoltura*. On les pleura et on les ensevelit dans la même tombe : — et voilà un fait historique qui se fait légende et traverse les siècles.

Je pourrais écrire longuement, et j'espère le faire, en établissant les faits historiques en regard de ceux de la légende, et fournissant tous les documents à l'appui. Il m'eût fallu de longues recherches pour les rassembler dans les Archives : je les dois à l'obligeance du bibliothécaire de la bibliothèque *Gambalunga*, le fils du savant docteur Luigi Tonini.

Le lieu du meurtre est encore contesté. Il y a une école qui prétend que Gianciotto vivait alors à Sant'Arcangelo ; une autre, qu'il vivait à Pesaro (parce que Malatesta était seigneur de Pesaro). Le docteur Luigi Tonini a prouvé que c'est à Rimini, et sûrement dans la Rocca Malatestiana, la forteresse dont nous donnons ici la vue, que le fait s'est passé.

Cette Rocca est cependant postérieure ; elle date de 1446, et on la doit à Sigismond, fils de Pandolphe, seigneur de Malatesta, très-habile aux choses de fortification et qui avait appelé à lui le fameux Roberto Valturio, l'auteur du traité de *Re militari*. Ce que nous en voyons dans le dessin ne peut donner une idée de ce qui existait alors. C'était le corps ; mais le sol sur lequel nous marchons tout autour de la Rocca était un fossé profond fermé par une première enceinte, et un pont-levis donnait accès à la porte que nous voyons en façade. Avant 1446, date donnée par la belle inscription placée au-dessus de la porte, s'élevait là le palais des

Malatesta, palais fortifié, château fort (*castello*), qu'on appelait *Gattolo di San Colomba*, à cause d'une église qui s'élevait dans la partie nord-est, et plus tard, *Gattolo dei Malatesti*. C'est dans ce castel que se serait passé le fait du meurtre de Paolo et Francesca. Il y avait six tours de quatre-vingts pieds de haut, un fossé de cent pieds de large et profond de trente-cinq. En 1625, le pape Urbain VIII le fit réparer, et on lui donna son nom : *Castello Urbano*. En 1826, par un acte de barbarie à jamais regrettable, on détruisit la première enceinte, on combla les fossés, et naturellement on détruisit le pont-levis. On en a fait des prisons pour les méfaits vulgaires, et, à travers les grilles, nous voyons la casaque rouge d'une détenue qui vient regarder un coin de ciel bleu.



AVANZI DELLA BOCCA : FORTERESSE DES MALATESTA SEIGNEURS DE RIMINI.

XIII

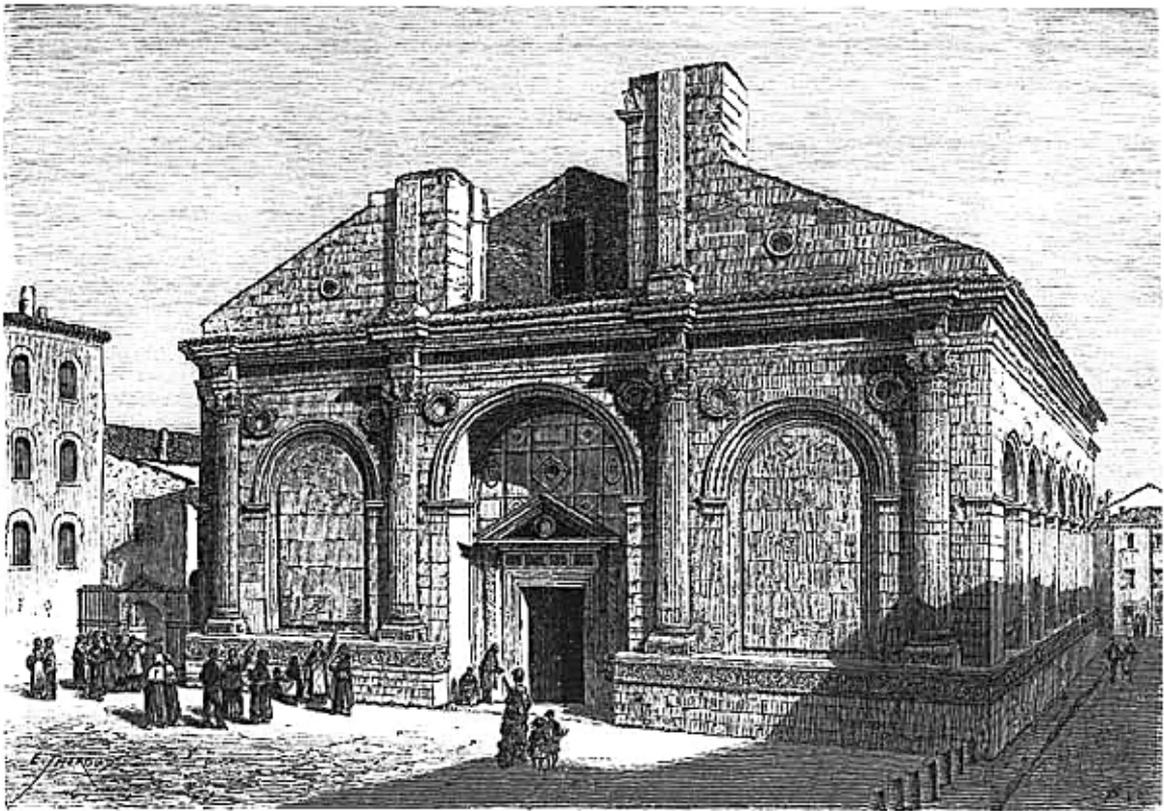
En errant, comme j'ai l'habitude de le faire, sans plan préconçu, me bornant à ma seule connaissance des styles pour reconnaître les monuments et les ruines, je tombe littéralement en arrêt, cloué sur place par l'admiration, devant un monument que je regarde comme l'un des plus beaux de toute l'Italie. Il est malheureusement inachevé ; la date est superbe (1450), et l'inscription du fronton a quelque chose de grandiose : *A Dieu immortel, Sigismond Pandolphe Malatesta, fils de Pandolphe*.

C'est l'église de San Francesco, assez peu connue en somme, très-peu reproduite, si peu, que nous avons dû renoncer à en trouver les photographies dans toute l'Italie, et faire faire à Rimini même dix clichés différents par M. Trevisani, afin de pouvoir un jour l'illustrer, après avoir cherché les documents d'archives. On a donné le nom de *Tempio Malatestiano* à cet édifice.

Qu'on imagine une église du treizième siècle à laquelle un prince puissant, riche, ami des arts, a fait une enveloppe (*une chemise*, pour mieux me faire comprendre) dont le dessin est de Léon Battista Alberti, de Florence. Je donne la façade, mais elle est inachevée ; c'est par les médailles du temps qu'on apprend ce qu'elle devait être. C'est le style, à la fois classique et

plein de noble fantaisie, de la deuxième moitié du quinzième siècle qu'Alberti a adopté. C'est très-simple à l'extérieur, d'une grande unité et d'un goût tout à fait exquis. Les moulures, les frises, les rinceaux sont de cette époque fortunée où tout ce qui sortait des mains des artistes atteignait une perfection qui ne sera pas dépassée.

Sigismond, fils de Pandolphe, a fait de ce temple l'œuvre de sa vie. Pour l'embellir il a pillé San Apollinare in Classe de Ravenne. Il a voulu réunir dans les chapelles de l'intérieur les tombeaux de sa famille et celui de sa femme Isotta, dont le monogramme, uni au sien, court dans tout le bandeau des trois façades. Par une pensée pleine de grandeur, et qui ferait



SAN FRANCESCO, LE TEMPLE DES MALATESTA, A RIMINI.

aimer ce Malatesta chargé d'imprécations dans l'histoire, il a voulu que sous chacun des arcs des façades latérales, dans un sarcophage noble et simple et de forme antique, reposât un des poètes, des philosophes et des savants qui vécurent à sa cour.

L'intérieur est plein de révélations pour l'étude des arts. Les plus grands artistes italiens du quinzième siècle ont concouru à l'orne, et, même après les prodigieuses tombes des Frari et de San Giovanni e Paolo, on peut être étonné de la perfection des œuvres sculptées qui ornent chacun de ces sanctuaires d'art. Singulière appréciation à porter sur une œuvre de ce temps, où l'architecture retournait aux sources antiques : celle-ci est originale et romantique comme un système ornamental né d'hier et qui n'aurait emprunté à aucun temps ; il y a là des audaces de composition qui frapperont vivement ceux qui s'occupent d'art. J'espère avoir retrouvé les noms des artistes qui ont collaboré à ce précieux monument, et pouvoir prouver qu'il ne s'agit

de rien moins ici que de Luca della Robbia, Pisanello, Matteo da Pasti, Sperandeo Sperandei, Simone Donatello, Piero della Francesca, Lorenzo Ghiberti et Bernardo Ciuffagni.

Bien avant la cour de Ferrare, avant l'apogée du règne des Urbin, dès 1350, cette cour de Rimini était un centre intellectuel. Sigismund, fils de Pandolphe, fit de Rimini une petite Athènes, et nombre de grands artistes ont vécu à sa cour et sont morts à son service. Il avait ses savants, ses philosophes, ses peintres, ses graveurs en médailles ; il était poète, et on a conservé ses vers à la belle Isotta, sa femme. Il avait aussi la spécialité de la fortification, et on lui doit le dessin de nombre de châteaux forts des villes environnantes. La souveraineté des Malatesta à Rimini datait des premiers jours du treizième siècle, et Othon III, qui succéda aux Lombards dans cette souveraineté, avait fait un Malatesta *vicaire de l'Empire*. Un des pontifes



PORT-CANAL DE RIMINI.

reconnut Galeotto, l'aïeul de Sigismund, pour souverain de Rimini, et la même famille régna à la fois sur Rimini et sur Fano depuis l'année 1200 jusqu'au jour où un Malatesta céda la ville aux Vénitiens, qui la perdirent en 1528 dans la bataille de Gera d'Adda, que leur livrèrent les troupes pontificales. A partir de ce moment, un légat gouverne au nom du pontife, et la ville a le sort des autres cités des Marches.

Il y a fort peu de mouvement commercial à Rimini. Les campagnes environnantes viennent s'y pourvoir, mais l'industrie est nulle. La ville est devenue une station balnéaire importante, et on y vient de tous les points de l'Italie. Une ville nouvelle s'est formée à la plage, et rappelle beaucoup, toute proportion gardée, ces villes modernes de Deauville ou de Villers, où les Parisiens affluent pendant l'été. Les familles riches ont là des pavillons qu'elles viennent habiter pendant la saison des bains, et quelques habitants de Rimini, plus aventureux que les autres, ont

spéculé sur les terrains et construit des maisons de location. La plage est très-belle, mais très-découverte et sablonneuse. L'établissement ou Casino est à la droite du petit port, qui, nous l'avons dit, n'a guère que le mouvement de la flottille de pêche. Comme toutes les îles du golfe de Venise ne sont habitées que par des pêcheurs, ceux-ci sont forcés, tant la concurrence est grande, d'abandonner la lagune et le golfe pour venir jusqu'ici exploiter un fonds moins recherché que le leur. Comme nous les avons retrouvés sur la côte opposée et en Dalmatie, nous retrouvons ici les Chioggiottes, reconnaissables à la forme de leur barque avec la proue en bec d'oiseau et les grands yeux à l'avant, les voiles couleur de rouille, les grandes madones peintes, et ces singulières girouettes de paille tressée et ornée qu'ils portent à l'extrémité du mât. Les Chioggiottes se rangent de chaque côté du quai et ont leur quartier à eux. Les pêcheurs de Rimini débarquent le poisson à l'entrée du port sur des brouettes plates, dans des paniers plats qu'ils posent avec dextérité les uns sur les autres, et ils doivent faire plus de deux kilomètres ainsi chargés pour porter leur pêche à la grande place où s'élève la *Pescaria*. Tout à l'entrée du port, du côté de la ville, se trouvent les bateaux d'un plus fort tonnage, ceux qui viennent de Fiume, des îles du Quarnero et de l'Istrie.

Aujourd'hui on n'apporte de là que du bois de chauffage et du charbon pour le chemin de fer. En temps ordinaire, avec ce genre de barques montées chacune par une famille (*trabucoli*), il faut deux jours et demi pour aborder dans le Quarnero.

Le port est pittoresque comme dessin, mais c'est à peine un port-caanal ; il n'y a pas de bassin, le radoub se fait dans le lit même, à marée basse, et la chaussée, assez large d'ailleurs en quelques endroits, sert de chantier pour les sept à huit barques qu'on construit. Le croquis représentant le port est pris en tournant le dos à l'Adriatique et regardant la ville à l'horizon. Le pont qui coupe le canal est celui du chemin de fer, qui suit son parcours le long de la plage et sépare le port de la ville.

XIV

La première étape intéressante après Rimini est la petite ville de Pesaro. La route est très-agréable ; elle longe constamment le rivage, et on suit des yeux les voiles jaunes bordées de grecques ou semées d'étoiles qui sillonnent les flots bleus.

A distance égale de Rimini et de Cattolica, à une lieue et demie dans l'intérieur, se dresse un pic élevé que le voyageur ne perd pas de vue pendant tout le parcours, et qui mériterait une excursion : c'est la roche du mont Titau, un des pitons des Apennins, d'une hauteur de près de huit cents mètres, sur lequel s'élève la petite ville de Saint-Marin, la dernière des *Républiques italiennes*. Riccione est un village de peu d'importance ; la Cattolica est tout à fait à la côte, et doit son nom à un contre-concile qui s'y est tenu lorsque, les évêques ariens se réunissant à Rimini, les évêques orthodoxes choisirent cette petite cité pour protester.

Parti à onze heures et demie de Rimini, nous entrons à Pesaro à deux heures. A la gare même, dans un petit square d'un caractère tout moderne, entourée d'arbres et de fleurs et protégée par une grille de fer, se dresse la statue du *Cygne de Pesaro*, de ce vieillard au fin sourire, que nous vîmes pendant tant d'années passer sur le boulevard des Italiens, hôte populaire de notre Paris : l'auteur du *Barbier de Séville* et de *Guillaume Tell*. Une inscription indique que ce monument est dû à la munificence de deux étrangers bien connus de tous, un Français, M. Delahaute, et un Espagnol, le marquis de Salamanca. Le soir, comme notre promenade autour de la ville nous avait ramené vers la gare, tout le petit square semblait phosphorescent ;

des milliers de lucioles voltigeaient sur les fleurs, vives et lumineuses comme les notes brillantes des pizzicati et des broderies de l'orchestre de Rossini.

A Pesaro, nous avons descendu à l'hôtel Zongo, un palais de l'ancienne famille de ce nom, éteinte aujourd'hui. La proportion des salles est véritablement écrasante, et la construction semble faite pour des géants. La ville, à part sa place, *Piazza dei Duchi*, n'a pas beaucoup de caractère, et les églises n'ont de vraiment remarquable que des fragments de façade. Comme Pesaro dépendait du Saint-Siège et que la ville n'avait pas l'autorité des centres comme Ravenne, Rimini et Urbino, si riches en souvenirs, on a laissé aliéner en faveur du Vatican un certain nombre d'œuvres d'art qui devaient constituer un attrait pour le voyageur. Ce qui nous a le plus intéressé ici, c'est la bibliothèque et la collection des médailles; mais nous regrettons toujours que ces villes du littoral, pour la plupart assez riches en médailles antiques, soient presque toutes dépourvues des beaux spécimens du quinzième et du seizième siècle, qui sont tout à fait spéciaux à leurs princes. La belle série des Pisanello, des Camelio, des Matteo da Pasti, des Sperandeo et tant d'autres, qui sont le commentaire le plus direct de leur histoire et pour ainsi dire des monuments de famille, n'est représentée que par des pièces peu nombreuses et de peu de valeur. On pourrait évoquer à Pesaro le souvenir du Tasse, qui a écrit une partie de son beau poème dans les jardins du palais du cardinal, sur lesquels donnent aujourd'hui les fenêtres de l'Hospice des Fous, où trois cents *Manicomici* sont l'objet des soins du savant docteur Michetti, auquel M. Vitali avait bien voulu nous recommander.

Le plan de la ville est un pentagone irrégulier, entièrement ceint de murs, avec bastions et larges fossés que pouvaient remplir les eaux de la Foglia. Les murs élevés sont flanqués d'un terre-plein planté d'arbres qui offre une jolie promenade. Toutes ces villes fortifiées ont de nombreuses portes monumentales; elles empruntent leurs noms à ceux qui les ont construites, ou aux routes auxquelles elles donnent accès. Là aussi il y a eu atterrissement, car il y a deux siècles à peine les murs, dans la partie où le fleuve se jette à la mer, venaient presque jusqu'au rivage.

On sent plus la vie industrielle et commerciale à Pesaro qu'à Rimini; les filatures de soie y sont nombreuses: il y a des fabriques de plomb de chasse, des fonderies; l'ancienne renommée des fabriques de majoliques n'est pas encore entièrement perdue, et les carrières de soufre y sont exploitées avec profit. La ville et le territoire, c'est-à-dire les faubourgs, comptent à peu près vingt mille âmes. La plaine est riche, mais le petit port est très-restreint; on compte une centaine d'habitants adonnés à la pêche.



PESARO : LE MONUMENT DE ROSSINI.

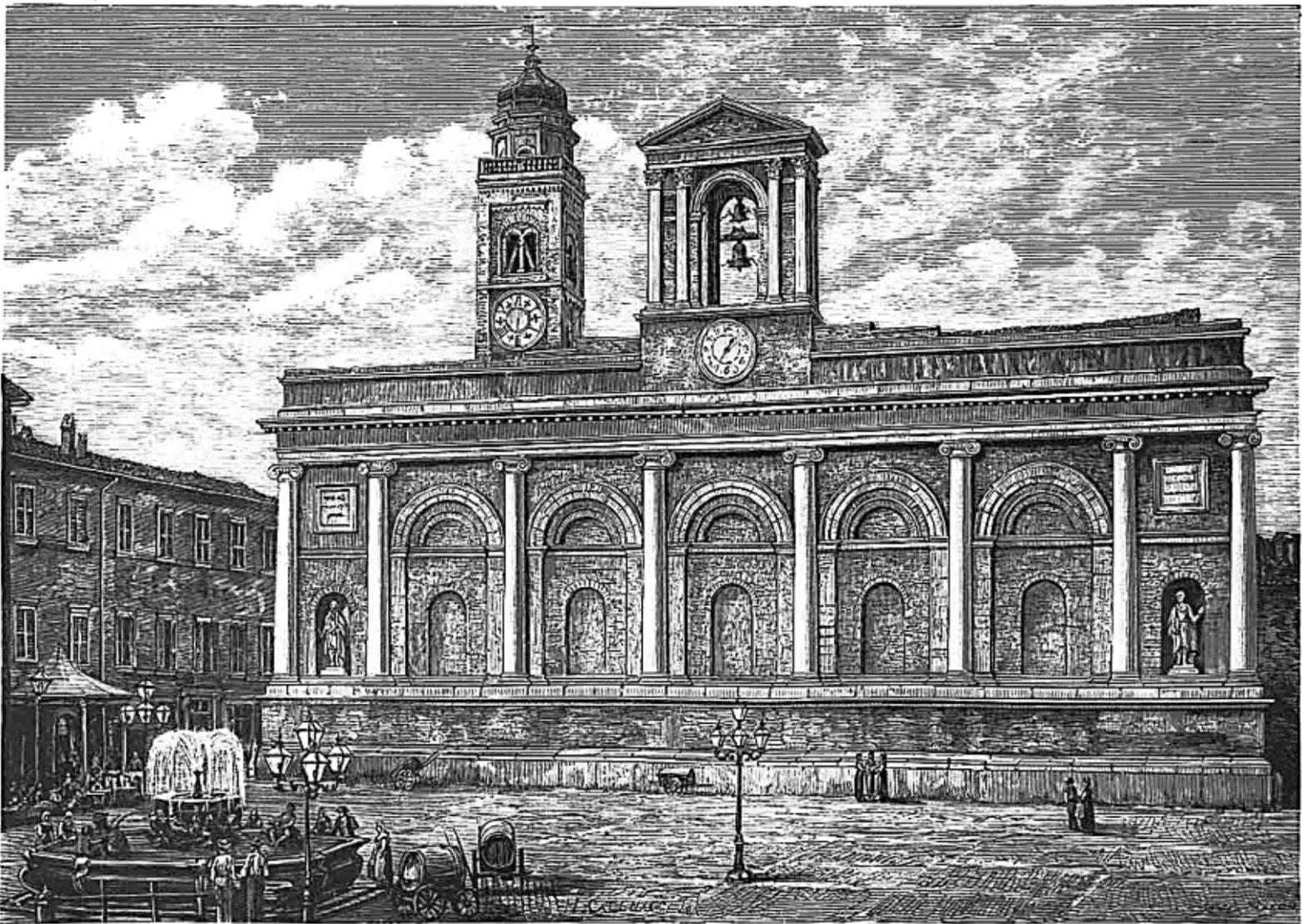
La ville a trois places : *Trebbio*, *Piazza Maggiore* et *Piazza del Porto* ; c'est sur la seconde, qu'on appelle aussi la place des Ducs, que s'élève le palais des Ducs d'Urbin (*la Corte*, comme on dit ici). Le monument a sa grandeur ; mais les restaurations successives en ont beaucoup changé le caractère. On a restreint la dimension des fenêtres, auxquelles on a ajouté naïvement les plus modernes des persiennes et un balcon à la baie centrale, afin que Pie IX, lors de son voyage de 1857, pût bénir la population. La façade sur la place fut construite par les Sforza, qui ont été seigneurs de Pesaro ; malgré les fureurs révolutionnaires de 1797, il reste encore quelques écussons de la famille. Tout le monument est occupé aujourd'hui par les administrations, les postes, les finances, les bureaux de la préfecture ; mais on a respecté la grande salle qui correspond à la façade sur la place, où furent célébrées, en 1475, les noces de Constance Sforza et de Camille d'Aragon. Les ornements qui restent intacts ne sont point cependant



LE PORT DE PESARO VU DE LA TERRASSE DES ORTI GIULII.

de cette époque ; ils ont subi, du temps du duc François-Marie, une restauration conduite avec goût par Girolamo Genga, qui fit, sur la façade en retour sur la rue des Marchands, une série de logements pour le duc. On voit encore là de belles cheminées, des portes, des escaliers et de belles frises, qui préparent l'œil aux merveilles du palais des Ducs, à Urbino. La proportion de ces palais de petite ville est énorme ; celui-ci a deux cours : la première, avec quatre façades simples, mais où on lit, dans les frises des fenêtres et au-dessus des belles portes monumentales, les initiales de *Guido Ubaldo secondo, quarto duca d'Urbin*, dont nous reconstituons facilement le nom en voyant les armes et attributs de leur maison : les trois bornes, la flamme renversée et les deux W, qui signifient *Vittoria* et *Ubaldo*. La seconde cour est tout à fait abandonnée ; son nom, *la Caccia*, indique que le duc l'avait fait construire pour y donner des combats de taureaux. En cherchant s'il existait encore quelques vestiges de l'époque des ducs, nous avons remarqué, dans une écurie, des traces de fresques d'un certain intérêt et des bois sculptés qu'on pourrait encore restaurer.

Il était naturel de chercher à Pesaro les traces de ces fameuses fabriques de majoliques qui furent sa gloire, comme elles furent aussi celle de Gubbio, de Faenza et d'Urbin ; il est à peine



PESARO : LA PIAZZA GRANDE.

croyable que je n'aie pu parvenir à reconnaître même l'emplacement sur lequel elles s'élevaient. Mais la tradition existe encore, et j'ai visité les fabriques modernes, qui, étant donné ce que nous connaissons aujourd'hui, ne m'ont offert aucun intérêt ; et cela pour la première de toutes les raisons : c'est que le caractère des œuvres qui sortent de ces établissements ne constitue pas un caractère original, et qu'en dehors de ce qu'on appelle les *terraglie* pour l'usage vulgaire, on se borne à reproduire les formes anciennes et les dessins des maîtres, sans que ces œuvres modernes aient le mérite de l'invention, et sans qu'elles égalent ni le brillant des émaux, ni la solidité et la légèreté de la matière. Je dois cependant signaler à Pesaro un émail solide et brillant dont l'établissement de M. Pietro Gai possède le secret.

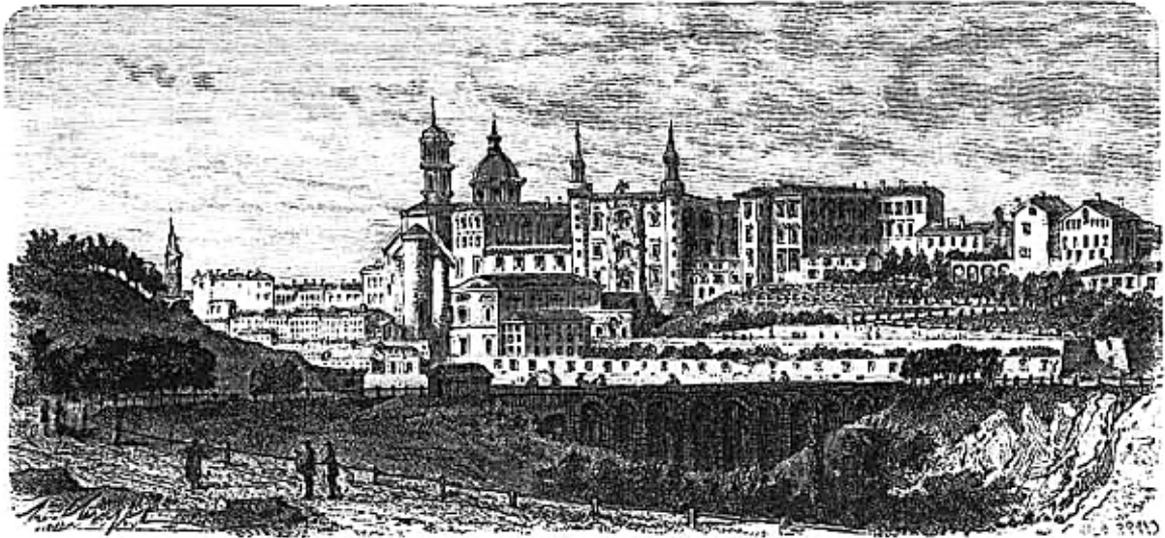
Après avoir admiré quelques éditions rares dans la Bibliothèque Olivieri, examiné quelques manuscrits et tenu de précieux autographes, comme ceux du Tasse, de Castiglione, l'auteur du *Courtisan*, de l'Arétin, du Genga, du Baroche et de Palma, j'ai fait une promenade aux jardins appelés *Orti Giulii*, lieu pittoresque et romantique fondé par le comte François Cassi sur le Bastion même, et faisant terrasse sur l'Adriatique. C'est de là que j'ai dessiné le petit port de Pesaro et l'embouchure de la Foglia. On a érigé là un monument à Giulio Perticari, un des hommes illustres de la cité, et avec un goût qui rappelle celui des villas italiennes des environs de Rome : le fondateur a disposé çà et là des pierres et des restes antiques qui, en se mariant à une nature noble et pittoresque, font de ce lieu une retraite pleine de poésie.

XV

Je devais, au sortir de Pesaro, continuer ma route en suivant l'Adriatique ; mais j'avais depuis longtemps le désir de voir la ville du divin Sauzio et le fameux palais des ducs d'Urbino ; une invitation du président de l'académie de Raphaël à venir prendre à Urbino même le diplôme de membre de cette assemblée me décida à abandonner mon itinéraire pour faire une pointe dans l'intérieur.

Urbino est tout à fait *hors de main* (*fuori di mano*), comme on dit ici ; il faut cinq heures de diligence pour s'y rendre. Alors que Florence fut la capitale de l'Italie, on espérait voir réunir la ville au centre par une voie ferrée ; tout espoir est aujourd'hui perdu, et Urbino est une ville très-peu connue des étrangers, très-peu visitée, et qui cependant mérite de l'être. Nous sommes au rivage même ; nous allons nous avancer à quarante kilomètres dans l'intérieur, vers les Apennins. La sortie de Pesaro est intéressante par un certain nombre de villas et de châteaux historiques qui s'élèvent, entre la route et la mer, sur le mont Accio : Castel di Mezzo, l'Impériale, Novilara, la villa Mosca, la villa Vittoria. Situées sur les hauteurs, toutes ces villas sont pourvues de tours de défense ou d'observation, et il résulte de cette construction une silhouette pittoresque et imposante. Castel di Mezzo servit de résidence aux archevêques de Ravenne. L'Impériale doit son nom au séjour qu'y fit Frédéric III, qui revenait de prendre à Rome la couronne impériale. La construction primitive est de 1464, et date des Sforza, comme le palais de Pesaro ; Girolamo Genga l'a restaurée, et après lui François-Marie della Rovere. Je n'ai pas visité l'intérieur ; mais la masse, vue du bas de la route, est imposante ; il y aurait là quelques toiles historiques et des stucs intéressants d'Ambrogio Barocci ; les habitants de Pesaro m'ont dit que le lieu est très-abandonné et en triste état. La villa Mosca est transformée aujourd'hui en école d'agriculture ; elle rappelle beaucoup ces grandes villas historiques du lac de Côme, où l'architecture est combinée avec la nature. Ce ne sont que stucs, statues, jeux d'eaux, œuvres d'un sculpteur romagnol du nom de Trentanove. La fameuse princesse de Galles s'y était fixée vers 1817.

A partir de la villa Mosca, dont l'entrée est sur la route même, le pays devient montueux, sans être autrement pittoresque ; à la gauche, la vue est assez étendue, et offre des séries de collines basses ; les horizons de droite sont fermés par les monts San Bartolo (Accio), boisés et semés d'habitations. Les villages sont rares et très-peu importants ; la culture consiste en sorgho et en blé. Le premier centre que nous traversons s'appelle Moniechio ; le second, à moitié route, est Cappone. Nous faisons halte dans une pauvre osteria, où l'on change de chevaux : quelques passants, rassemblés autour d'une table sur laquelle l'hôtesse a jeté une poignée de fèves de marais, les mangent à belles dents en buvant un vin aigre. A peu de temps de là, on entre dans la montagne, et le chemin devient difficile : les collines se succèdent, surmontées çà et là de tours en ruine. Après quatre heures de route, nous découvrons Urbino sur la hauteur. On voit la ville de très-loin, et sa silhouette est du plus beau caractère ; elle est construite



URBINO : VUE GÉNÉRALE DE LA VILLE.

si haut sur le sommet, qu'on passe et repasse sous les murs en parcourant les lacets des pentes. L'entrée est étonnante ; on se sent en plein quinzième siècle, et on reconnaît les fonds familiers aux peintres de l'école ; la fortification, aux lignes imposantes, aux glacis d'un ferme profil, regarde la route de Pesaro, et protège la cité du côté où elle est accessible, la divisant en deux parties. Un viaduc très-élevé sur lequel nous passons forme le premier plan ; sur les deux pentes de deux collines séparées ainsi par le Metauro se groupent les édifices ; la partie qu'on laisse à sa gauche est dominée par une immense fabrique du quinzième siècle, carrée, massive, simple, mais d'une grande noblesse de lignes, et celle dans laquelle on entre est couronnée par l'admirable palais des ducs d'Urbino, une des plus belles résidences que jamais prince ait construites pour en faire sa cour.

Urbino ne compte guère plus de cinq à six mille habitants, et tout le territoire n'en a pas plus de quatorze mille ; on croit que du temps des ducs la ville devait être plus peuplée. Sa position élevée dans la montagne indique un climat extrêmement rude, et la neige, tombant avec abondance, fermait parfois toute communication aux villageois. On raconte qu'un jour les moines de San Bernardino, interceptés depuis plusieurs jours et privés de vivres, eurent

l'idée de sonner les cloches à toute volée, pour avertir les habitants d'Urbino. Leur excellent prince se mit à leur tête, donna l'exemple du travail, et la population, déblayant les routes, vint au secours des bons Pères, leur amenant un convoi de vivres. *Faire la route (far la rotta)* est une expression usuelle à Urbino, même encore aujourd'hui, malgré les progrès du génie moderne. Pendant l'été, la chaleur n'a rien d'excessif; elle est toujours tempérée par les vents de l'Adriatique.

L'histoire d'Urbino se confond avec celle de Ravenne dans ses grandes lignes; romaine, gothique, lombarde, franque enfin avec Pépin et Charlemagne, elle fut comprise dans la donation faite au saint-père par le premier et confirmée par le second. Au temps des factions italiennes, elle échut à la maison de Montefeltro, puis à celle des Della Rovere, et eut cette rare bonne fortune d'avoir pendant quatre siècles pour souverains des princes excellents, très-dévoués à leur peuple, et dont quelques-uns furent des hommes hors ligne, qui firent de ce petit coin du monde une cour polie, lettrée et d'une illustration égale à celle des plus brillantes cours d'Italie, qui ont été en Europe les initiatrices des arts, des lettres et des sciences.

D'un génie subtil et d'un esprit prompt, durs à la fatigue comme tous les montagnards, habitués à la lutte contre les éléments, les troupes d'Urbino, guidées par leurs princes, tous vaillants capitaines et qui s'étaient fait une spécialité du commandement des armées au service des grandes républiques italiennes, étaient regardées comme invincibles. Les habitants de ce petit duché étaient aussi fidèles qu'ils étaient vaillants, et alors même que, écrasés par les puissants et abandonnés par la fortune, leurs princes se voyaient dépossédés de leurs États par les pontifes ou par les ligues des États, ils leur restaient fidèles dans l'infortune. Indépendamment de la douceur de la domination exercée par les princes, douceur inhérente au caractère des meilleurs d'entre eux, la constitution qui régissait le duché était libérale. A côté du prince il y avait le pouvoir municipal où tous les ordres de la cité étaient représentés par quatre personnalités, et les ducs régnants veillèrent avec un soin jaloux à la conservation des privilèges que les pontifes avaient concédés et qu'ils tentèrent souvent de leur reprendre. Animés d'un grand sentiment de justice et le cœur bien placé, les habitants d'Urbino, s'ils estimaient et chérissaient leurs princes, se soulevèrent avec unanimité, et se prononcèrent avec énergie contre tout abus de pouvoir et contre toute tyrannie; ils en donnèrent un terrible exemple contre le seul de leurs maîtres qui se laissa entraîner par sa luxure et ses passions.

Sans entrer dans l'histoire de la ville d'Urbino, nous aurons l'occasion, en visitant le palais, de donner une idée du spectacle que donnait au monde cette petite cour qui mérita le surnom d'Athènes de l'Italie; voyons ce qui reste aujourd'hui des monuments témoins de cette grande époque.

XVI

Une ville située comme Urbino sur deux collines (*Urbs bina*) doit nécessairement présenter l'aspect le plus pittoresque, et si on considère qu'à la plus belle époque de l'art, des princes artistes ont mis toute leur gloire à l'orner de beaux monuments que d'ingénieux architectes ont su construire de manière à ménager d'heureux effets et à découvrir des horizons à souhait, on conçoit que le voyageur garde de son passage à Urbino le plus vif souvenir.

La ville tout entière, à part la rue tracée dans le fond de la vallée, présente de larges rampes et de rapides détours; il faut le pied d'un montagnard pour gravir dix fois le jour les pentes opposées de la cité et y vaquer à ses affaires. Il résulte de cette disposition un grand inattendu dans l'aspect et de véritables surprises. Au détour d'une rue étroite où on se sent encaissé entre de hautes parois, la voie tourne brusquement et on bute sur un parapet qui

domine à des hauteurs énormes les vastes horizons des montagnes des Apennins, couronnées par quelque fabrique d'une belle ligne due au Bramante ou à Antonio Viviani. On sent une préoccupation de l'ornementation extérieure dans les petites places ornées de colonnes votives surmontées de jolis groupes de bronze, et les grandes places ont été composées comme des tableaux. Les palais n'ont ni la grandeur ni la fière tournure des palais italiens des villes situées en plaine, le plan est plus intime et les besoins d'ailleurs ne sont plus les mêmes ; on sent qu'on ne peut circuler qu'à pied ou à cheval dans cette cité construite au haut d'une montagne. L'impression est austère sans tristesse, il règne un silence monacal dans les parties hautes de la cité et les rues sont désertes ; le mouvement se concentre au fond de cette vallée dont les deux rampes sont couvertes de maisons et de monuments.

Je n'ai pu trouver sur les lieux mêmes une photographie de la vue extérieure du palais des ducs d'Urbin, et j'ai dû, à mon grand regret, consacrer deux matinées à dessiner la vue que je présente au lecteur : elle est prise au niveau de la cour intérieure, et présente à la fois la perspective des deux collines sur lesquelles Urbin est construite. Le dessin gagnera peut-être en pittoresque ce qu'il perdra en minutieuse fidélité de détail ; la photographie, si précieuse dans nos voyages, ne peut cependant jamais remplacer complètement le crayon, et la position du palais est si particulière, qu'il échappe à l'objectif. Le duc a choisi pour emplacement de sa demeure, la moins ardue des deux collines ; la façade principale, dont le lecteur voit les deux tourelles énormes, plonge au fond de la vallée, supportée par de solides soubassements qui donnent à la construction tout son caractère : elle regarde l'autre partie de la ville et les horizons des montagnes vers la Toscane. L'entrée principale est au sommet du mont, sur un plateau assez considérable pour qu'on ait pu ménager en avant une place d'une assez belle dimension, de sorte que la façade aux tourelles n'est pour ainsi dire que le balcon du palais. L'architecte a habilement utilisé l'énorme différence de niveau entre le sol des appartements et les soubassements indispensables qui les portent, en y logeant tous les services, très-nombreux alors : les écuries, les cuisines et communs. Cette partie inférieure, d'un profil oblique assez escarpé afin de mieux buter la construction, se termine par un cordon solide : à partir de là, la façade ornée monte à plomb jusqu'au couronnement.

L'effet est puissant, la masse est gigantesque et très-imposante, et ses proportions sont telles, qu'on pense aux énormes masses architecturales de l'antiquité. Cependant la construction est en brique, et la pierre n'est employée que dans les intérieurs. Deux magnifiques cours d'un jet hardi et superbe donnent un cachet de véritable grandeur à l'édifice. L'ornementation n'a pas été distribuée à profusion, et les seules parties vraiment fouillées sont les chambranles, les fenêtres, les frises, les cheminées, les nombreux chapiteaux et quelques voûtes. Le premier architecte s'appelait Luciano di Lausana, il était Dalmate ; celui qui termina le monument s'appelait Baccio Pintelli.

En débouchant sur la place du Palais où s'élèvent la cathédrale et la charmante église abandonnée de San Giovanni, on accède de plain-pied à la première cour, d'une architecture classique, simple et grandiose. Dans la frise de l'ordre on lit, aux deux étages, de grandes inscriptions dans le goût antique à la gloire de Frédéric, duc d'Urbin, duc de Montefeltro, gonfalonier de la sainte Église. L'escalier est célèbre : un Frédéric en marbre d'une tournure héroïque, dû au ciseau du fameux Girolamo Campagna, de Vérone, décore l'arrêt du premier palier. C'est là que les sculpteurs d'Urbin se sont donné carrière dans la décoration des chambranles et frises qui ornent les fenêtres. Il y a là un des plus beaux exemples de la fantaisie de la Renaissance dû à des ciseaux à la fois sévères, habiles et consciencieux dans la recherche du détail. Il faut signaler une particularité qui a son importance : ces beaux exemples de décoration, qui servent de modèle dans toutes les écoles d'art du monde, et qui rappellent les



URBINO : LE PALAIS DES DUCS.

plus gracieuses conceptions des Leopardi et des Lombardi (avec plus de relief, mais presque autant de goût), sont exécutés en carton-pierre, et c'est, à la fin du quinzième siècle, un exemple d'un procédé qu'on croit trop généralement dû à l'ingéniosité de notre époque.

Il faut signaler un parti pris d'ornementation qui est assez dans le goût du temps et qui, par suite de changements apportés en 1756, n'existe plus à sa place primitive : c'est une série



URBINO : LA PREMIÈRE COUR DU PALAIS DECAL.

de soixante-douze bas-reliefs qui décoraient le mur extérieur à l'entrée, et qui représentaient tout le matériel des machines de guerre en usage au quinzième et au seizième siècle : des balistes, des catapultes, des bombardes, des scies pour les estacades. Ces sculptures sont dues à un aïeul du célèbre peintre d'Urbino, Federico Barocci, Ambrogio da Milano, grand-père du Barocchetto, et dont nous avons retrouvé le nom en bas du testament du père de Raphaël. Le cardinal Stoppani les a fait transporter dans les corridors supérieurs du palais, qui

correspondent à la galerie de cette première cour intérieure dont nous donnons le dessin.

Par-ci par-là, cachés dans les recoins et échappant aux investigations de ceux qui ne sont point familiers avec le plan de l'édifice, se déroberent quelques chambres secrètes, joyaux de sculpture d'un prix infini, restes incomparables de la plus belle époque de l'art italien.

Les salles sont nombreuses et elles sont immenses. Absolument vides aujourd'hui, les murs en sont nus. Une belle frise qui règne autour, quelque admirable clef de voûte sculptée avec recherche, des chambranles exquis, des stucs remarquables dus à Francesco di Giorgio et à Ambrogio, et parfois une cheminée du plus beau caractère, dont la frise représente une danse d'enfants grandeur nature, mais d'un faible relief, ou des enroulements où se jouent des animaux, tel est le parti pris. Les murs sont plats, aucun avant-corps ne rompt la ligne; le sol parfois montre encore quelques restes d'un beau carrelage dont chaque pièce serait aujourd'hui un objet de musée, et qu'on devait alors, couramment et comme objets d'usage, aux grandes fabriques de majoliques d'Urbino. Des étoffes de soie, des cuirs gaufrés et des tapisseries décoraient les murailles; on a la liste, pièce par pièce, des belles tapisseries faites pour le duc d'Urbino dans le but d'orner ces salles; elles représentaient des épisodes de la guerre de Troie. Une autre particularité de la décoration, — et il est entendu que je ne parle ici que de ce qui a un cachet tout à fait local, — c'est le parti pris adopté pour les boiseries des portes, représentant des perspectives d'architecture exécutées au moyen d'incrustations de bois de diverses essences (*intarsiature*). Nous n'avons vu nulle part des spécimens plus complets de cet art-là que dans la petite pièce secrète qu'on appelle *Studio di Federico*. Ce cabinet de travail du duc est revêtu de panneaux sur tout le pourtour, à la hauteur de deux mètres et demi, simulant en trompe-l'œil des armoires ouvertes, sur les rayons desquelles sont déposés des volumes dont on peut lire les titres : la Bible, Homère, Virgile, Tacite, Sénèque et Cicéron; des armes, des emblèmes, des instruments de musique, des clepsydres, l'ordre de la Jarretière, dans les intervalles des panneaux, quelques figures allégoriques d'un beau dessin, et un portrait du duc dont Sandro Botticelli aurait, dit-on, dessiné les cartons, sont exécutés par le même procédé. Une quittance de *sept florins*, signée *Giacomo di Firenze*, reçu motivé *per acconto di lavori in tarsia fatti per la Sala di udienza*, trouvée par Pungileoni, fait supposer que tous les travaux de ce genre faits dans le palais sont dus à un artiste de ce nom. Perkins, dans ses *Toscan Sculptors* les donne à Gondolo Tedesco.

Relisez Castiglione, *il Libro del Cortegiano* : c'est sous ces voûtes, où règnent désormais en maîtres un sous-préfet aimable et une sous-préfète charmante, mais incontestablement très-moderne, que le Tasse a chanté les noces de Francesco Maria; là se tenait la fameuse cour d'amour où les preux, les poètes, les illustres de tous les coins de l'Italie, sous la présidence de la belle duchesse d'Urbino, Élisabeth Gonzague, ou bien de la sage Emilia Pia, se réunissaient chaque jour à l'heure où le prince Guido Ubaldo, courbé et torturé par les douleurs, se retirait solitaire. Le jour, c'étaient les tournois, les luttes, les travaux de la guerre; le soir, on posait des énigmes galantes et on discutait, comme dans une académie galante, les vertus qui font le parfait courtisan. Les assistants étaient Ottaviano Fregoso et son frère Frédéric, le magnifique Julien de Médicis, Pietro Bembo, l'amant de Lucrece Borgia, César Gonzague, Louis de Canossa, Gaspard Pallavicino, Lodovico Pio, Morello d'Ortona, Robert de Bari, le cardinal Bibbiena, Arétin, surnommé *le Divin*, comme on dit aujourd'hui *la Diva*, et que la duchesse d'Urbino, elle, appelait *l'unico Aretino*, parce qu'il était incomparable; Pietro Monte, Terpandro, Nicolo Fusco. Bien avant dans la nuit, on récitait des sonnets; on écoutait un chant nouveau; on posait des questions subtiles auxquelles, à tour de rôle, chacun devait répondre. Parfois quelque musicien venu de Florence, un Barletta, *musico piacevolissimo*, se faisait entendre, ou les dames, madama Costanza Fregosa et madonna Margherita, sur

l'ordre de la duchesse, dansaient une *hassa* ou une *roegarze* aux applaudissements de la cour.

C'était un monde que ce palais ; un manuscrit du Vatican, qui l'a décrit minutieusement, dit que trois cent trente-cinq personnes étaient attachées au service du duc, sans compter la maison de la duchesse et celle du prince héréditaire. Quarante-cinq comtes du duché d'Urbino, cinq chevaliers de l'Éperon d'or, dix-sept gentilshommes, sept ambassadeurs et secrétaires, vingt-deux pages et sept dames d'honneur avaient là leurs appartements. Le prince, qui avait construit le palais, a laissé un petit livre manuscrit où il avait indiqué à chacun, depuis les comtes jusqu'au dernier des écuyers, quels étaient les devoirs de sa charge. Outre tous ceux que nous avons cités, autour du prédécesseur de Guido Ubaldo, le duc Frédéric, — qui était réputé dans le monde entier pour le premier capitaine de son temps, et que Mahomet II lui-même appelait le *Grand chrétien*, car il n'avait jamais perdu une seule bataille, et la république de Venise l'avait tellement enrichi, que c'est sur le trésor vénitien que le palais d'Urbino fut payé, — venaient se grouper tous les jeunes seigneurs qui, attirés par son renom dans l'art de la guerre, voulaient pouvoir se nommer ses élèves et apprendre à sa cour le métier des armes. C'était Giovanni della Rovere, Gentile de Varano, Ranuccio et Angiolo Farnèse, le fameux André Doria, le premier amiral de son temps, Giulio et Francesco Orsini, les deux Colonna, un Trivulce, les comtes de Gambaro, d'Aversa, de Capri, de Montecchio, de Sassoferrato, de Gattaya : presque tous devenus célèbres dans l'histoire d'Italie. Dans la cour du Palais-Ducal de Venise, au pied de la petite façade Renaissance, du côté de la basilique de Saint-Marc, là où se trouvent les célèbres puits de bronze de Nicolo Conti et de l'Alberghetti, se dresse encore la statue de ce Frédéric, hommage rendu au duc d'Urbino, qui pendant plus de vingt ans conduisit à la victoire les troupes de la Sérénissime. Pour rappeler l'origine de sa fortune, dans une des grandes salles du palais d'Urbino le duc a fait sculpter le lion de Saint-Marc avec l'inscription : *Ære Veneto*, qui ne laisse aucun doute sur l'origine de ses richesses. C'était un grand prince, un souverain plein de bonté et de justice, un rude guerrier en même temps qu'un artiste et un lettré. Il en donna une singulière preuve au siège de Volterra : alors que toute son armée dilapidait les trésors entassés dans les églises et les palais, il ne réclama pour sa part qu'un livre, trésor inestimable aujourd'hui, la Bible polyglotte du Vatican. Sa bibliothèque était l'une des plus riches de l'Italie, et il avait à sa solde trente ou quarante copistes à Urbino, Florence et autres lieux, pour lui envoyer des doubles des manuscrits des poètes latins, des orateurs et des historiens grecs. C'était le moment où Sixte IV formait la bibliothèque du Vatican, Mathias Corvin celle de Peste, les Médicis celle de Florence, et, comme les miniaturistes et les calligraphes étaient rares alors, recherchés par des princes riches et puissants, et largement rétribués par eux, le duc avait dû dépenser des sommes considérables pour arriver à son but. Le dernier duc, François-Marie, avait stipulé dans son testament que cette précieuse bibliothèque ne devait jamais sortir d'Urbino ; mais le pape Alexandre VII la fit passer au Vatican, et le palais des Ducs a perdu ainsi une partie de son intérêt.

Il faut insister sur le côté lettré et artiste de cette célèbre petite cour. Le duc Frédéric y avait mis le grec à la mode, et cent ans après sa mort cette étude y était encore en honneur ; aussi Urbino donna-t-elle naissance à toute une école d'hellénistes : Andrea et Tito Cornua, Livio Guidalotti, Silvestro Girelli, Giovanni Francesco Passionei, Giannantonio Turoneo et les Galatei. On a une lettre de Francesco Giorgio Martini, l'architecte du prince, écrite à la république de Sienne, où il s'excuse de ne pouvoir retourner dans sa patrie, parce que le duc ne lui avait pas confié moins de *cent trente-six* constructions qui s'élevaient à la fois dans le territoire : à Castel Durante, à San Angelo in Vado, à Gubbio, à la Pergola, à Mercatello, à Sasso Corbaro. C'étaient des palais, des forteresses, des couvents, des maisons de secours.

La terre féconde entre toutes, la Toscane, était proche d'Urbino, et les arts devaient

bientôt fleurir dans une petite cour aussi lettrée, sous un prince généreux, et dont l'esprit était ouvert à tout ce qui pouvait orner l'intelligence, embellir la vie et policer les mœurs. Giovanni Sanzio, poète et peintre qui devait donner naissance à l'un des plus grands génies de la peinture moderne, le divin Sanzio, était d'Urbino; le Corradini, frère dominicain connu dans les arts sous le nom de *Fra Carnevale*, dont on place les œuvres à côté de celles du fameux Pietro della Francesca, était de la même ville; le Bramante serait né dans la campagne, et en tout cas il a couvert la région de ses ouvrages. Gentile Veterani était l'ingénieur militaire du duc Frédéric, avec Bartolomeo Centogatti et Giambattista Commandino.

C'en est assez pour montrer quel était ce centre intellectuel vers 1443, au moment où Frédéric d'Urbino succédait à son père Oddantonio, à la veille de la Renaissance, de ce grand réveil qui devait secouer la torpeur du monde, civiliser les esprits, leur faire oublier la rudesse du moyen âge, et préparer le plus grand mouvement du génie humain depuis le siècle de Périclès.

XVII

Nous avons reçu l'hospitalité à Urbino chez le président de l'Académie de Raphaël, le comte Pompeo Gherardi, dans un palais dont la terrasse domine, à des hauteurs énormes, de beaux horizons couronnés par les fabriques du Bramante. Accueilli avec une bonté touchante dans une famille où nous étions un étranger, mais à laquelle nous attachaient ces liens de confraternité artistique qui font des amis des inconnus qui tiennent une plume ou un pinceau, nous devions, quelques jours à peine après notre rentrée à Paris, recevoir la terrible nouvelle de la mort subite de l'honorable président de l'Académie.

C'est le comte Pompeo Gherardi qui a pris à Urbino l'initiative de l'achat de la maison où est né Raphaël; elle est située dans la partie de la ville opposée au palais, dans une rue tellement en pente, qu'elle s'appelait d'abord *Via del Monte*. Une décision récente a fait donner à cette rue le nom de *Via Raffaello*.

C'est là que, le 6 avril 1483, est né celui que la postérité devait appeler le *Divin Sanzio*. La maison est très-simple, mais elle a cependant son cachet; les moulures sont d'un beau profil, et son architecture se distingue par je ne sais quoi de noble dans la simplicité qui est le caractère des moindres constructions de la Renaissance. Un aimable abbé, habitant de la maison qui s'élève en face, nous a laissés nous installer dans sa chambre pour nous permettre de faire le croquis de la façade.

Jusqu'en 1872 cette maison passa de main en main, sans qu'il vint à l'idée de personne d'en faire ce qu'elle devait être: un lieu à jamais consacré, une sorte de temple où ceux qui ont le goût des arts n'entrent qu'avec recueillement. Dès le seizième siècle cependant, un architecte célèbre et un mathématicien, Muzio Oddi, avait placé sur la façade, au-dessous même de la fenêtre de la chambre où Raphaël vint au monde, une inscription d'un beau caractère qui consacrait le souvenir du grand artiste.

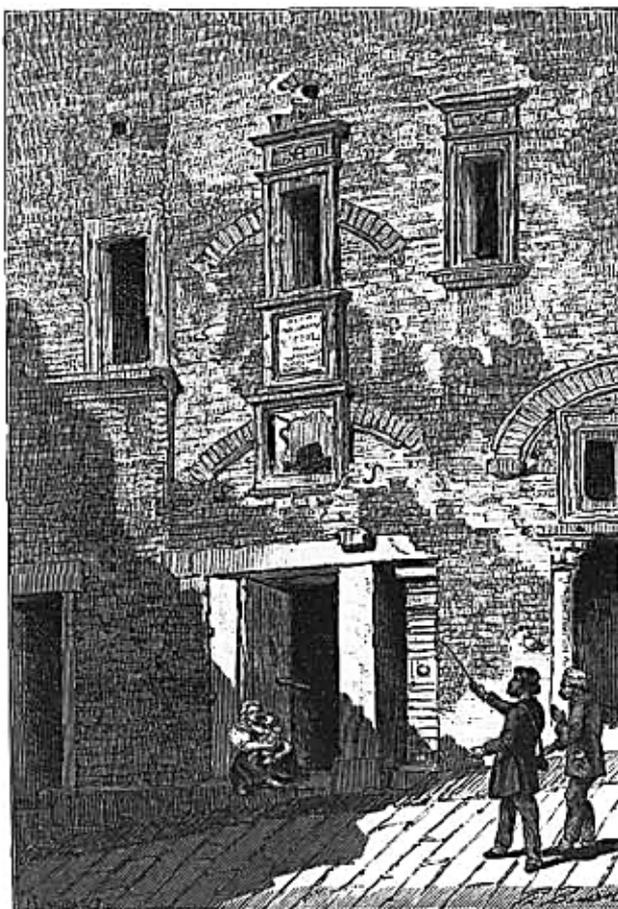
En 1872, le comte Gherardi ayant résolu de fonder une académie sous le patronage du nom de Raphaël, et de se vouer à la glorification de la mémoire du peintre, on lui attribua une salle dans le palais des Ducs pour les réunions et la fondation d'une petite bibliothèque spéciale au maître. Le complément de cette fondation fut l'ouverture d'une souscription pour acheter la maison, et on consacra une somme de vingt mille francs à cette acquisition. Un Anglais généreux, dont le nom est gravé sur une plaque de marbre incrustée dans le mur d'une des salles, fit à lui seul un tiers de la somme.

L'habitation est très-simple, mais, je le répète, elle est décente; elle indique même une certaine aisance, justifiée en somme par le talent de Giovanni Sanzio le père. La forme à l'intérieur est assez architecturale, et les chambres sont spacieuses. Il y a tout lieu de croire que la partie de la façade où est incrustée la table qui porte l'inscription appartenait seule à Giovanni Sanzio. Plus tard, Raphaël lui-même aura peut-être acheté la maison voisine et réuni les deux intérieurs, car on remarquera qu'il y a deux portes distinctes, et il n'y a point à douter qu'il n'y ait eu là deux maisons parfaitement séparées; celle où se trouve la chambre de Raphaël est beaucoup plus simple. Réduite à cette proportion, — que nous croyons la vraie, — la demeure a quelque chose d'humble qui frappe vivement notre imagination, quand nous nous rappelons que le cardinal Bibbiena offrait sa nièce en mariage au peintre d'Urbino, que le grand pontife le comblait d'honneurs et venait s'asseoir dans son atelier avec un cortège de princes de l'Église, et que les plus grands souverains posaient devant lui. Ainsi d'ailleurs se trouvent appliqués, avec plus de convenance, les deux vers qui terminent la belle inscription de Muzio Oddi :

Ludit in humanis divina potentia rebus.
Et saepe in parvis claudere magna solet.

Il ne reste absolument rien de l'état primitif en dehors de la façade; on a rapporté après coup, dans la chambre même où Raphaël est né, une petite fresque charmante représentant une madone à mi-corps enlevée à la petite salle du rez-de-chaussée, qui était sans doute la boutique (*bottega*) de Giovanni Sanzio. Un écrivain nommé Aleardo Aleardi n'a pas craint de dire qu'il fallait voir là la mère de Raphaël portant son fils dans ses bras : *Magia Ciarla col suo Raffaellino dormente*. Au-dessus de la fresque, appuyée contre le mur, on voit une pierre à broyer les couleurs qui pourrait avoir appartenu à la famille. Le mur est décoré d'un portrait de Raphaël, de couronnes déposées par l'Académie et de nombreuses gravures des fresques du Sanzio. Dans une assez belle salle à côté, on a rassemblé les dessins et photographies des œuvres du maître. Un petit cabinet, qui forme la deuxième chambre, conserve encore les traces d'une décoration architecturale d'une très-jolie forme qui nous confirme dans l'idée que la première maison seule est celle de Raphaël, et que la seconde n'est qu'une annexe.

On sait que Raphaël n'a pas vécu à Urbino, mais son père, Giovanni Sanzio, était très-aimé du duc, et quand, avec une intelligence qui honore sa mémoire, il se décida à l'envoyer à l'école du Pérugin; le jeune Raphaël partit avec des lettres de la duchesse dont on a conservé



LA MAISON OÙ EST NÉ RAPHAËL.

la teneur. Plus tard, il vint à la cour peindre le portrait d'un des Borgia, qui faisait partie du cénacle ; mais on comprend que les ducs d'Urbin, en voyant celui qu'ils désiraient voir faire l'ornement de leur cour porter jusqu'au trône pontifical l'éclat de son nom, et se rendre indispensable à des pontifes dont ils pouvaient tout redouter ou tout espérer, n'insistaient point pour que leur sujet abandonnât Rome et le Vatican pour un centre plus aimable, mais naturellement plus restreint.

Les monuments sont nombreux à Urbin, on n'y compte pas moins de trente églises et oratoires. Le *Dôme* ou cathédrale, dont on voit la façade dans une vue d'ensemble de la place Ducale, est un monument tout moderne qui s'est élevé sur l'emplacement de celle construite par les ducs d'Urbin. L'extérieur est d'un architecte de Ravenne, Camillo Morigi, l'ornementation de l'intérieur est de Joseph Valadier. Malgré le luxe déployé dans chacun des nombreux autels, il n'y a là pour l'étranger qu'à constater une impression de grandeur et une ampleur de conception qui font honneur à un artiste auquel on ne rend pas assez justice.

Un peintre d'Urbin, Federico Barocci, se montre là dans tout son avantage, et on peut étudier aussi quelques artistes locaux peu connus, et qui ne sont pas sans mérite. Nous nous sommes arrêté avec le plus grand intérêt dans la sacristie, devant un tableau signé *Pietro Burgo* ; c'est le nom du fameux Piero Della Francesca. Le panneau est du plus grand prix pour l'histoire d'Urbin : il représente dans leur costume du temps le premier duc Oddantonio se concertant avec les protonotaires Manfredo et Tommaso da Rimini, les envoyés de Malatesta.

Les tombes des ducs sont éparses çà et là dans les églises, couvents et oratoires, et ils n'ont pas une chapelle spéciale à la famille : à Santa Chiara reposent François Marie I^{er} Della Rovere et Éléonore Gonzague, sa femme. A San Francesco reposent Magia Ciarla, la mère de Raphaël, Giovanni Sanzio son père, les peintres Timoteo Viti, et Federico Barocci, les écrivains et savants Baldi Comandino et Muzio Oddi. A San Giuseppe le sculpteur d'Urbin, Federico Brandani, a exécuté son chef-d'œuvre dans une chapelle souterraine où on va adorer son *Prasepio*. San Giovanni n'est qu'une chapelle, mais, après le palais des ducs d'Urbin, c'est peut-être le plus grand attrait qu'offre la ville au point de vue de la peinture. La construction est du commencement du quatorzième siècle, le plafond est intact avec sa charpente ornée, et les murs sont entièrement couverts de fresques d'une très-belle conservation, dues à deux frères, Lorenzo et Giacomo Salimbeni. Ce sont des scènes de l'Écriture, dont les personnages ont tous le costume du quatorzième siècle admirablement indiqué dans ses plus minutieux détails. C'est un document d'un rare intérêt, et nous ne connaissons pas d'exemple d'une fresque de cette importance exécutée dans ce parti pris ; des légendes gothiques expliquent chacune des scènes. La ville d'Urbin devrait faire des sacrifices pour conserver ce petit sanctuaire, qui n'est pas aussi soigné qu'il le devrait être. Déjà à une époque antérieure on a effacé une partie des fresques pour leur en substituer d'autres d'un intérêt très-discutable. Sur cette même place du palais s'élève une église aujourd'hui abandonnée dont le porche, dans le goût des Lombards, est décoré d'un fronton circulaire où Luca Della Robbia a encastré une admirable majolique d'une très-belle conservation. L'herbe pousse sur les marches de ce petit temple aujourd'hui désert, la lèpre du temps a rongé la pierre du monument finement sculpté. Il faut citer encore quelques places charmantes, romantiques, où les légats du saint-père ont dressé de petites colonnes votives surmontées de groupes de bronze dignes de figurer sur une étagère ; et un musée local où on peut étudier l'école des peintres d'Urbin et admirer deux très-beaux Titiens. Il y a aussi quelques galeries particulières dignes d'être visitées : le palais Albani, le palais Staccoli-Castracane, et les demeures des familles Nardini, Leoni Antinori, Belenzoni-Cesarini, Viviani, Antaldi, Ubal dini. Chez les Castracane il faut voir un des plus beaux plats de la fabrique d'Urbin, exécuté par Orazio Fontana sur un dessin de Raphaël ; il représente le *Jugement de Paris*.

La ville, même indépendamment du palais des Ducs, offre un grand intérêt : on y pourrait faire une suite de jolis croquis d'architecture à la Piranèse ; les pentes sont si considérables, que tous les aspects en sont pittoresques. J'ai passé une soirée au théâtre ; on y jouait deux pièces traduites du français, l'une, *le Feu au couvent*, de Théodore Barrière, et l'autre, *les Suites d'un bal masqué*, de Bayard. La société m'a paru élégante, et cette ancienne cour des Montefeltro, aujourd'hui



URBINO : LA CATHÉDRALE ET L'ANGLE DU PALAIS DES DUCS D'URBIN.

devenue sous-préfecture, doit présenter encore quelque charme au point de vue du séjour. Il est à remarquer que la plupart de ces anciens centres sont encore habités par les descendants des familles dont le nom se retrouve à chaque pas dans l'*Histoire des ducs d'Urbino*, de Filippo Ugolini ; cependant la cité est restée en dehors du mouvement. Lorsque Florence fut un moment la capitale, on projeta de relier Urbino au centre de la Toscane ; depuis que Rome est devenue la capitale du royaume, la solution est indéfiniment ajournée.

XVIII

D'Urbino on pourrait se rendre à Fano sans revenir à Pesaro; mais, ayant laissé mes bagages dans cette dernière ville, je dus y retourner et prendre la voie ferrée, qui en une heure conduit à Fano.

Toutes ces villes du littoral ont beaucoup d'unité : on sent qu'on se rassemblait autour d'une forteresse, à l'abri de fortifications faites pour résister aux ennemis sans cesse menaçants. La mer devait autrefois baigner les murs de Fano; elle s'élève aujourd'hui à mille ou douze cents mètres de la plage, et elle la domine à une assez grande hauteur. Je viens m'accouder au rempart pour comprendre le plan de la cité. L'espace entre la fortification et la plage est occupé par des jardins maraichers bien entretenus, où de grandes norias destinées à l'arrosage (qui m'ont rappelé les norias serbes) dressent leurs palais au-dessus des arbres fruitiers : entre les vergers et la ligne d'argent du flot adriatique qui vient mourir sur la plage, règne une grève où sont couchés quelques enfants nus. Sur notre gauche, du côté de Sinigaglia, reliant la ville à la mer, on voit les eaux du canal formé par une saignée faite au Metauro. Une soixantaine de barques et de bâtiments de petite dimension forment la flottille de Fano, et la population compte à peu près trois cents marins et pêcheurs.

Je me lance à l'aventure dans la ville, après en avoir fait le tour par le boulevard fortifié intérieur. La forteresse, la *Rocca Malatestiana*, a été érigée par Sigismond, fils de Pandolfe, celui-là même dont nous avons trouvé la tombe à San Francesco de Rimini. Jules III a confié plus tard au fameux Luca da San Gallo la construction du boulevard qui enveloppe Fano de tous les côtés, et qu'on peut suivre constamment en dominant sans cesse les maisons à une assez grande hauteur. Nous comptons quatre portes, la *Maggiore*, *San Leonardo*, *Giulia* et *Marina*.

Les monuments sont nombreux et la ville, peu peuplée, est gaie d'aspect, propre et sympathique. Les couvents abandonnés offriraient un asile à une population considérable. Les palais ont des proportions écrasantes : celui des Montevercelio, attribué à Vanvitelli, rappelle les grandes masses des palais de la place Navone ou de la place Colonna. Tibaldi Pellegrini a construit celui des Martinozzi, et d'autres familles illustres de Fano, les Bertozzi, les Alavolini, les Marcolini, les Ferri, habitent des demeures dignes de princes régnants.

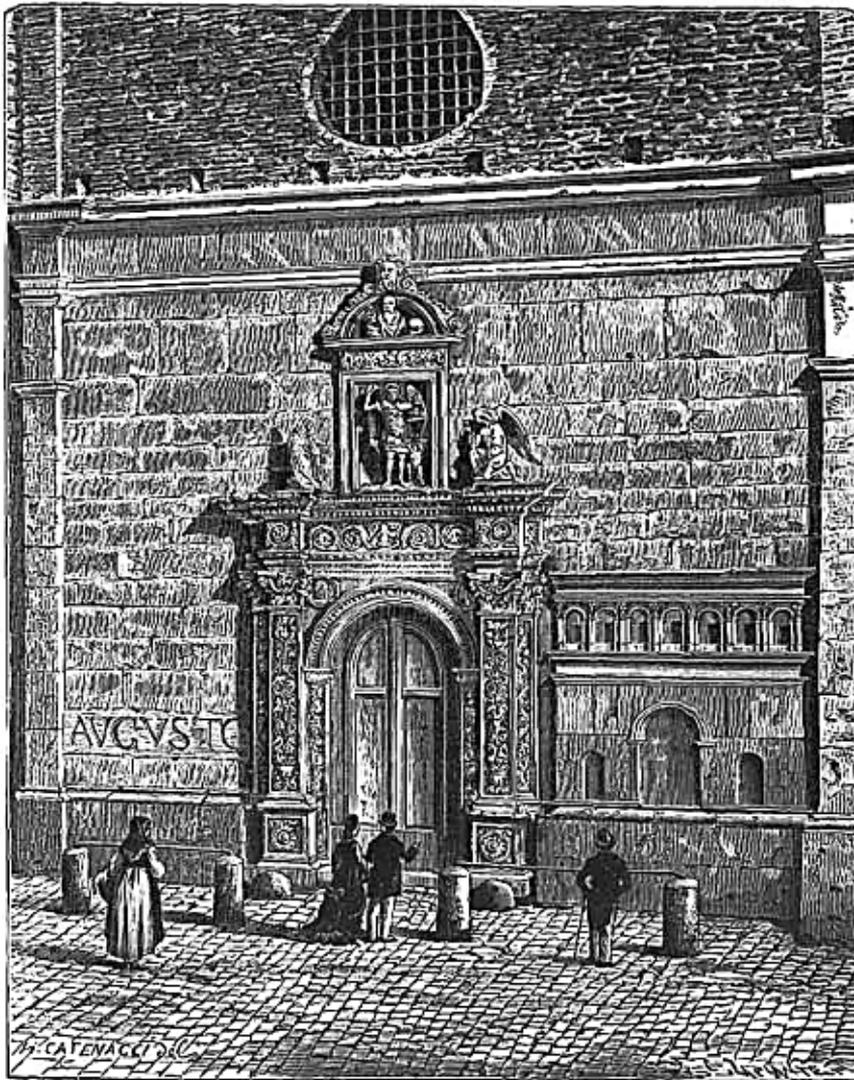
J'ai eu la déception de ne trouver à Fano aucune des personnes sur lesquelles je comptais : le comte Ubaldini était absent et j'ai dû errer à l'aventure et aller à la découverte. C'est encore le moyen le meilleur quand on a du temps à soi; à chaque détour de rue vous attend une nouvelle surprise, et les rencontres les moins inattendues prennent les proportions d'une grande découverte.

Si Fano est une cité moins importante que celles que j'ai visitées jusqu'ici, j'en conserve un excellent souvenir. Les monuments romains y sont restés debout, le moyen âge offre de beaux spécimens, la Renaissance y triomphe, et surtout les restaurations n'ont pas trop transformé les choses. La vie n'y est pas trop brillante, l'hôtel est plus que modeste et la nourriture est pénible, mais enfin la bonne *Maruccia* qui vous loge a toute la bonhomie de ces populations de la rive.

De tous les monuments de la période romaine, il ne reste ici que l'*Arc d'Auguste*, mais on a la notion d'un grand nombre d'autres : la *Basilique de Vitruve*, le *Temple de la Fortune*, les *Cloaques*, dont on voit encore les bouches, et les *Aqueducs*, qui servent encore à amener les eaux d'une distance de trois milles.

Sans être à la hauteur de celui de Rimini, l'*Arc d'Auguste* est très-intéressant; les habitants de Fano l'ont élevé et dédié à l'empereur en signe de reconnaissance. A la fin du

quinzième siècle, on a eu l'idée d'élever sur le côté droit de ce monument et de lui adosser une petite église, *San Michele*, due à Matteo Muti, un architecte du terroir, auquel on doit la bibliothèque des Malatesta à Cesena. Cette petite façade de San Michele est un bijou d'architecture. L'architecte du monument, par une inspiration dont la postérité doit le remercier, a fait sculpter sur un des murs extérieurs un bas-relief représentant l'arc romain tel qu'il était



FANO : PORTE DE L'ÉGLISE SAN MICHELE.

avant sa destruction; et c'est par les médailles et par cette représentation plastique qu'on a conservé la notion de ce qu'il était à l'époque de Constantin. Comme tous les monuments romains de tous les pays, cet arc a perdu son aspect primitif, car il est enterré de plus d'un mètre.

En 1463, Frédéric de Montefeltro, faisant le siège de Fano, détruisit la loge supérieure soutenue par des colonnes de marbre grec; le souvenir du fait était encore très-vivant quand Matteo Muti construisait San Michele, et nous ne conservons plus aujourd'hui de notion

exacte sur la forme et l'inscription que par le bas-relief dont nous venons de parler. C'est sous le gouvernement d'un certain Tureius Apronianus, curateur du Picenum et de la Flaminie, résidant à Fano, qu'on ajouta à la construction primitive la loggia aujourd'hui détruite, dont les colonnes antiques ont servi, à deux pas de là, à ériger le charmant portique de l'hospice des *Trovatelle* (Enfants trouvés).

J'ai dit déjà que j'avais eu le regret de ne pas rencontrer les personnes pour lesquelles j'avais pris des recommandations; mais, dans ces petites villes italiennes où la vie, comme on le comprend aisément, est moins pressée que dans nos grandes cités de France, il n'est pas rare que la première personne à laquelle vous demandez un renseignement devienne sur-le-champ votre *cicerone* obligeant et, avec une bienveillance et une bonhomie que j'aurai souvent encore l'occasion d'éprouver, qu'elle consacre au voyageur qu'elle ne doit jamais revoir, et son temps, et ses connaissances, et son expérience de la localité.

Ce fut mon cas à Fano, et grâce à un passant dont je ne sais même pas le nom et qui me parut appartenir au petit commerce, j'ai pu en quelques heures visiter la ville tout entière et faire cette première excursion, qui permet de débayer le terrain et de faire le choix des sujets les plus dignes d'étude. Plus tard, grâce au bibliothécaire Evaristo Francolini, l'un des auteurs du *Guide de la cité de Fano*, j'ai pu retrouver les origines des choses que je venais de voir.

Historiquement, Fano eut à peu près le sort de Rimini et de Ravenne : romaine d'abord, illustrée par le séjour de César, embellie par Auguste et Constantin, elle a été la proie des Barbares et détruite par Vitigès. C'est à cette période que disparurent la plupart des monuments antiques et, perte irréparable, la Basilique de Vitruve. Bélisaire chasse les Goths, conduit Vitigès prisonnier à Constantinople, et revient à Fano, qu'il entoure d'une muraille et fortifie de tours de défense dont on voit encore des vestiges. Les Lombards s'en emparent, puis Charlemagne : avec lui Fano échoit au Saint-Siège. Viennent les Sarrasins et les Francs, puis les empereurs d'Allemagne; enfin, à la paix de Constance (1183), les villes italiennes se constituent en républiques, et Fano se gouverne par ses propres statuts. Au milieu des luttes des Guelfes et des Gibelins, Innocent VI investit les seigneurs de Rimini, les Malatesta de Verucchio, du vicariat de Fano, et pendant cent dix ans cette famille y règne sans conteste. Mais Sigismond Malatesta est rebelle au Saint-Siège. Pie II le dépouille de ses privilèges. Ce Frédéric duc d'Urbin, dont nous venons de parler longuement, assiège la ville et elle revient au pape. Alexandre VI la donne à César Borgia, son fils, en 1496; il y demeure jusqu'en 1504, sous Jules II. A partir de ce moment jusqu'à l'invasion française elle reste à l'Église; elle lui est rendue en 1814; et pendant les événements de 1848 et de 1859, présents à la mémoire de tous, elle a le sort des villes des Marches et de l'Ombrie.

Fano était si célèbre par son temple de la Fortune (dont il ne reste cependant pas de trace), que jusqu'au treizième siècle les armes de la ville représentaient la façade de ce temple avec un lion et la devise : *In Fani portis custos est hic leo Fortis*. Plus tard, la ville prit pour écusson le râteau rouge et le râteau blanc des Guelfes et des Gibelins, dont l'apaisement avait rendu la sécurité à la ville. En souvenir de la réconciliation des deux familles des Cassero et des Carignano, on inscrivit la légende *Ex concordia felicitas*.

Je n'ai pas visité moins de vingt-trois églises à Fano. Quelques-unes sont intéressantes sans doute et mériteraient d'être étudiées, mais il n'y a rien là de transcendant; ce qui m'a frappé le plus, encore plein de l'émotion ressentie à Rimini, en face des tombeaux de Sigismond, fils de Pandolphe Malatesta, ce fut de trouver sous le porche de San Francesco de Fano le tombeau même de ce Pandolphe, élevé en 1460 par Sigismond à l'auteur de ses jours, avec une belle inscription qui le constate. Le sarcophage de granit oriental noir, de la plus noble et la plus simple forme et qui rappelle le style de San Francesco de Rimini, occupe la droite du

porche, abrité sous un avant-corps et fermé par une belle grille. A gauche, appuyé aussi à la muraille, s'élève le tombeau de Paola Bianca, de la famille Orsini, femme de Pandolphe Malatesta; ce monument, qui est très-riche et qui porte une très-longue inscription rappelant les vertus de cette Orsini, porte la date de 1398 et appartient au style gothique, tandis que le monument de Pandolphe, élevé un peu moins d'un siècle après par son fils, est de la belle époque de la Renaissance. A une certaine hauteur dans le mur latéral en retour, on a scellé le sarcophage d'un certain Bonetto de Castelfranco, médecin des Malatesta, mort en 1430.

On conçoit facilement que quand on a vu et étudié la plupart des grands musées d'Europe et vécu dans l'intimité des grands chefs-d'œuvre de la France, de l'Italie, de l'Espagne, de l'Angleterre et de l'Allemagne, on ne s'arrête désormais que devant les peintres qui ont un caractère local : Fano a cet attrait-là. J'avais vu déjà à Urbino de belles peintures de Timoteo



LA LISGIA : CHUTE D'EAU DE PORTO JULIO.

Viti et de Giovanni Sanzio, le père de Raphaël, qui est un peintre dont on a trop médité en le comparant à son incomparable fils; Santa Maria Nuova et Santa Croce offrent de beaux spécimens de ce maître. C'est aussi à Fano qu'on voit le fameux *David vainqueur de Goliath* du Dominiquin. Le Guide et le Guerchin y sont aussi bien représentés; mais quand on a vu les fresques du palais Rospigliosi et l'*Aurore*, on ne s'attache guère à ces œuvres, qui ne montrent en somme que le côté le moins intéressant de l'artiste, et on étudie le caractère d'une ville plutôt que le détail qui n'a rien de transcendant. C'est par ce caractère que Fano m'a séduit; la place est d'un excellent effet avec son *Palais de la Raison*, malheureusement défigurée par tous ceux qui ont successivement régné à Fano depuis le podestat Barnabo di Lando qui le construisit en 1299. Une cour, à laquelle on accède par un arc qui s'ouvre à l'angle de la place, mène au *Palais de la Commune*, ancienne résidence des Malatesta de la plus jolie architecture du quinzième siècle. Le Palais de la Commune, sous son charmant portique, contient de très-belles inscriptions antiques.

Tout en visitant chaque monument, mon obligeant cicerone déplorait la stagnation des affaires à Fano et l'apathie de ses concitoyens; l'esprit industriel n'existe pas, chacun vit de ce

qu'il a, le petit commerce lui-même est timide; admirablement située à quelques pas de la mer avec un port-canal qui l'y réunit, douée de cours d'eau puissants et magnifiques, personne ne songe à utiliser ces forces qui se perdent et pourraient vivifier le pays et lui apporter la richesse.

C'est une chute d'eau, en effet, qui est la grande curiosité du pays; on la doit à Paul V, qui était un Borghèse. Le pontife a saigné le Metauro et l'a amené à faire, à quelques pas de la Porte Julia, une superbe cascade artificielle appelée la *Liscia*, qui se précipite de vingt mètres de haut, offrant à l'industrie, qui la laisse perdre, une force considérable.

Ce pontife a laissé sa fière empreinte sur les murs de la ville; en y arrivant par le chemin de fer, le bastion d'angle présente son escarpement couronné d'un énorme écusson reposant sur une console et couronné par la tiare et les clefs de saint Pierre.

XIX

Dans mes études sur Venise, j'avais si souvent rencontré le nom de Sinigaglia à propos de la fameuse foire qui s'y tenait autrefois, que j'avais une véritable curiosité à l'égard de cette ville.

De Fano il ne faut qu'une demi-heure pour s'y rendre par la voie ferrée et, sur la côte adriatique, un seul village, Marotta, la sépare de cette dernière ville. Je suis arrivé à la nuit à Sinigaglia (on écrit aussi *Senigallia* et *Sinegallia*). L'hôtel de la Poste était absolument plein; je n'ai pu y trouver de chambre que grâce à l'obligeance d'un voyageur qui me céda un petit salon dépendant de son logement. C'était le 1^{er} juin, et la foire n'a lieu qu'en juillet; il était difficile de s'expliquer une telle affluence dans une ville qui est aujourd'hui une puissance déchue. Au retour d'une longue promenade dans la ville à la nuit noire, je trouvai la salle à manger de l'hôtel brillamment éclairée et la table mise; les voyageurs soupaient; j'en fis autant. Le public me parut assez bizarre et je surpris des conversations étranges qui s'échangeaient en langue anglaise. Je comptai quarante personnes, dont plusieurs enfants pâles et pâles; des jeunes filles d'une maigreur extrême, coiffées de cheveux roux tombant sur les épaules, les yeux cerclés de bistre, avec un je ne sais quoi de nerveux et d'automatique dans le geste et dans le rire, et quelque chose de flamboyant, de décousu et de prétentieux dans le costume. Les hommes étaient pour la plupart d'un teint blême, d'une face glabre, Américains sans doute, car ils étaient plus *en dehors* que les Anglais ne le sont d'ordinaire: c'étaient en tout cas d'étranges voyageurs; leurs *lazzis* convulsifs, leurs allusions incompréhensibles, je ne sais quoi d'extravagant à froid, d'épileptique, un comique sinistre dans le propos, m'ameuèrent à penser que j'avais affaire à une troupe d'acteurs en voyage. Le lendemain soir, comme j'entrais au théâtre sans avoir regardé l'affiche, m'attendant à entendre quelque opéra de Verdi, je retrouvai la plupart de mes hôtes de la veille, vêtus du caleçon pailleté, coiffés de la perruque rouge et la face poudrée à blanc, faisant la pyramide sur la scène; une pyramide humaine au sommet de laquelle la jeune première, en maillot, en jupe rose et en corsage décolleté vert-chou, exécutait des grâces sur un pied en envoyant des baisers à la salle. C'était un cirque américain en voyage qui avait accaparé l'hôtel.

La ville de Sinigaglia est assez ample et régulière; elle contient plus de monuments que les cités que j'ai visitées jusqu'ici; mais elle a conservé peu de traces de monuments historiques. Sa grande illustration c'est sa foire annuelle, qui se tient encore aujourd'hui dans la rue principale de la ville et sur les quais de son port, depuis le 28 juillet jusqu'au 10 août. On y venait autrefois de toutes les parties de l'Italie et de toutes les villes des rivages opposés de l'Adria-

tique, depuis Trieste jusqu'à Durazzo d'Albanie. Le principal commerce du pays c'est la vente du grain ; mais à part ce fond toujours le même, la foire n'avait pas, à vrai dire, de spécialité, et tous les genres d'industries et de fabrications nouvelles, la bimbelerie, la vannerie, le cuir, la toile, les étoffes de toute sorte, tous les menus objets manufacturés y étaient aussi représentés. Le Corso traverse la ville de part en part : c'est une rue assez large qui va de l'une des portes fortifiées au port-canal ; autrefois les boutiques s'installaient de chaque côté, dressées sur un faux plancher dont tout le parcours était muni afin de faciliter le roulement des grains sur de petits chariots. On défendait le passage des voitures sur cette voie et le service des chevaux se faisait par des rues détournées. A la hauteur du premier étage on suspendait d'un côté à l'autre de la rue des *tende* qui permettaient de circuler à l'ombre, et la ville tout entière était ainsi transformée en un immense magasin.



SINIGAGLIA : LE PORT ET LE PONT-LEVIS.

Un peu plus tard, un légat du Saint-Père construisit une série d'arcades en façade sur le port, faisant soubassement à toute une série de grandes constructions, et tout l'espace compris entre le canal et les arcades devint le centre le plus bruyant et le plus affairé ; la foule circulait ainsi à couvert sous les arcs, et les grandes tentes projetées en avant abritaient les magasins. C'était une date et une échéance pour toute la Dalmatie, l'Istrie, la Styrie, la Gallicie, toutes les provinces italiennes et même pour les provinces de la Turquie d'Europe. A l'abri des commotions politiques depuis qu'elle était aux mains des pontifes, la ville, tout en obéissant aux légats du Saint-Père, avait un caractère neutre et cosmopolite en raison des immenses affaires qu'y faisaient les représentants du commerce de toutes les nations. Comme pour Nijni-Novogorod, Beaucaire et Leipzig, tout le monde était intéressé à trouver là un champ neutre pour des transactions énormes dont dépendait la prospérité de chacun.

Indépendamment du commerce et de l'échange, comme dans toutes les villes où on vient ainsi exceptionnellement une fois l'an la bourse bien garnie en prévision d'achats nécessaires, ou par suite de bénéfices qu'on vient de réaliser, tous les baladins, les acteurs, les musiciens ambulants, les charlatans, les industriels hasardeux des provinces, s'y donnaient aussi rendez-

vous. Ceux-là mêmes qui n'avaient aucun intérêt effectif et spécial y venaient pour se divertir, et c'était pour la municipalité une tradition, qui existe encore aujourd'hui, de voter des subventions pour offrir à cette énorme concours d'étrangers des plaisirs qui devaient contribuer à jeter dans la ville des sommes énormes en y retenant les visiteurs.

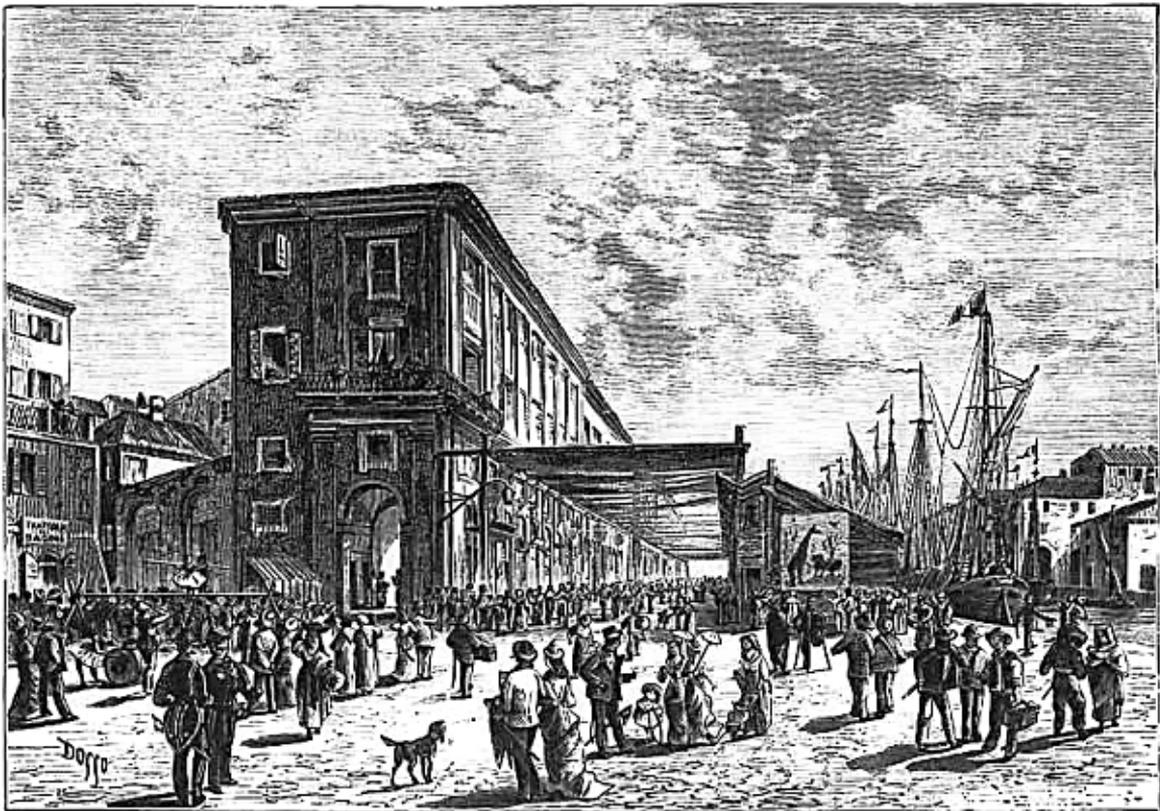
On ne peut plus avoir aujourd'hui une idée du spectacle qu'offrait cette foire célèbre ; elle a toujours lieu cependant ; mais les circonstances ont bien changé : des débouchés nouveaux se sont créés, la marine s'est développée, les chemins de fer ont apporté de telles modifications, que l'industrie humaine qui produisait facilement est allée au-devant du consommateur, afin de le pourvoir aux lieux mêmes où il réside ; et Sinigaglia est devenue aujourd'hui une foire purement italienne. La position était commode, c'était un moyen terme entre l'Orient et l'Occident, à proximité d'Ancône, un grand port à mi-chemin entre Venise et le promontoire de Gargano, indépendant de tout souverain autre que le Saint-Père représenté par son légat, et, avant toute chose, déclaré port franc par un privilège qui n'existe plus aujourd'hui ; la tradition s'était formée, confirmée, consacrée ; le commerce s'était développé à un point inouï, et on devait avoir là, vers 1600, un incomparable spectacle, qui fait penser à celui qu'offre encore aujourd'hui la foire de Nijni. Il est résulté de ces circonstances que la ville est matériellement très-grande, que les constructions sont de proportion considérable, comme toute ville de quinze mille âmes qui à un moment donné est appelée à en loger cent mille.

Sinigaglia est entourée de murailles avec un fossé et communique avec la mer, comme toutes ces villes du littoral, par un port-canal sur lequel on a jeté un pont tournant afin de faciliter à la fois, et l'arrivée des bâtiments jusqu'aux quais de la Foire, et le passage des habitants sur la rive opposée, où sont élevés les docks, magasins, dépendances et le bourg de la Marine. Il y a bien un certain caractère monumental dans l'ensemble de la ville, surtout au point où nous avons représenté la vue de la foire, près du marché et de la pêcherie, construits sur un plan régulier, mais prodigieusement sales ; mais, en somme, à part quelques palais du dix-huitième siècle et la place de la Municipalité, où se dresse une fontaine avec une statue de Neptune dans le goût de Jean de Bologne, le voyageur ne conserve pas de souvenir bien caractéristique. Il faut faire exception pour un singulier monument, beaucoup plus étrange qu'il n'est beau, qui s'élève presque dans le centre. C'est une forteresse trapue, bizarre, avec de grosses tours d'angle très-basses, crénelées, peintes en rouge, plongeant leurs murs à fruit très-épaté dans un large fossé converti en verger. On lit au-dessus de la porte d'entrée des initiales qui rappellent l'origine de la construction, due à un Odescalchi, préfet et gouverneur pour le pontife. Les églises sont très-froides et d'un style sec : un classique moderne sans saveur et sans grandeur. J'ai visité quelques palais, et entre autres celui des Mastai Ferretti, c'est-à-dire la résidence de famille du pape Pie IX. Il n'y a rien là que de banal ; mais le peuple est poète et aime les contrastes, et au lieu d'entourer de son respect et de sa vénération ce palais des Mastai Ferretti, il les porte avec attendrissement vers une petite cabane de métayers à la sortie de la ville, où s'éleva le Saint-Père, confié à une nourrice prise parmi les fermiers des comtes Mastai Ferretti, qui allaita celui qui devait être un jour le chef de la chrétienté et surveilla ses premières années.

Un obligeant libraire, chez lequel je cherchais vainement un *Guide de Sinigaglia*, se proposa pour être mon cicerone, comme quelques jours auparavant à Fano, et il voulut me mener dans la chaumière où Pie IX a fait ses premiers pas. Elle est située au bord de la route, dans un verger, à deux pas d'une fontaine renommée pour la pureté de ses eaux. Une inscription la désigne aux voyageurs. Elle est plus que modeste, cette petite maison où s'abrite un si grand souvenir, et elle fait déjà contraste avec la noblesse du palais des Ferretti ; mais quelle distance entre l'humble cabane et les splendeurs du Vatican ! La vieille nourrice était morte depuis

longues années quand son cher nourrisson, déjà prélat de l'Église, ceignit la tiare ; et c'est alors qu'une main pieuse, pour rappeler le souvenir qui devait à tout jamais appeler l'attention des hommes sur la petite maison au bord de la route, y gravait la touchante inscription qu'on y lit aujourd'hui.

Comme un certain nombre de villes du littoral, Sinigaglia est devenue une station balnéaire, et pendant la belle saison on y vient des grands centres de l'Italie pour passer quelques mois au bord de l'Adriatique. C'est un goût qui peu à peu se répand : Venise a ses bains du Lido, qui sont en train de rendre à la ville une importance qu'elle perdait chaque jour ; Rimini s'est



SINIGAGLIA : LA FOIRE SOUS LES PORTIQUES DE LA PLAGE.

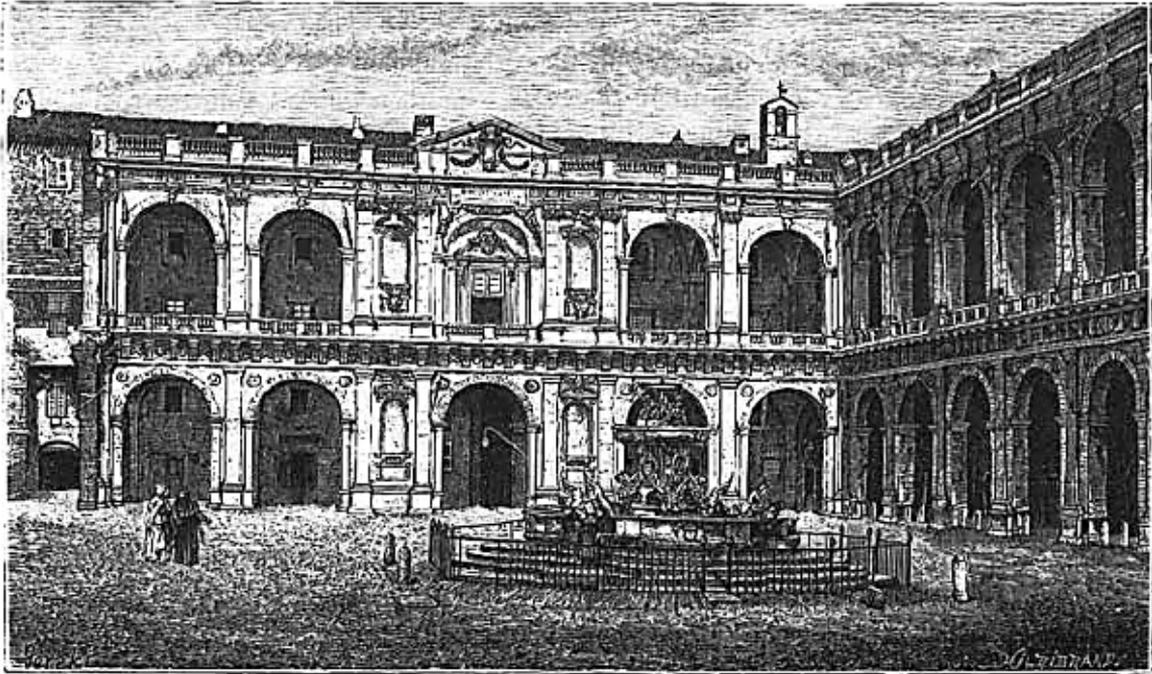
beaucoup développé de ce côté-là, et, jusqu'en bas de la côte, j'ai constaté un grand progrès dans ce sens. A Sinigaglia, on a la ressource de logements amples et confortables ; et comme la ville est assez riche, elle fait des sacrifices pour avoir un opéra pendant la saison des bains et subventionne l'impresario.

Les fondations de bienfaisance, maisons de *Ricovero*, hospice pour la vieillesse, asiles, établissements de toute nature, sont nombreuses à Sinigaglia ; le pontife actuel a beaucoup fait pour sa ville : il a contribué à l'embellir et à adoucir le sort des pauvres. Son nom figure sur la plupart des établissements modernes consacrés aux indigents. Cependant, comme mon cicérone me montre un passant d'un assez grand air qui n'est autre que le propre neveu de Sa Sainteté, je lui indique à mon tour, à chaque pas, imprimées sur les murs, les marques évidentes de l'enthousiasme des populations pour le mouvement unitaire : « Vive l'Italie une !

— Vive le Roi galant homme! — Vive Garibaldi! — Vive Cialdini! » Mon cicerone m'assure que néanmoins, en dehors des *italianissimes*, les Sinigaliens sont très-fiers de leur pontife et se souviennent avec reconnaissance des marques de souvenir et des preuves de bienfaisance que le Saint-Père a données à sa ville natale. Tout le monde s'accorde à dire que le Saint-Père, au milieu de ses tribulations sans nombre, ne prononce jamais sans attendrissement le nom de Sinigaglia, et lui conserve dans son cœur le plus tendre des souvenirs.



SINIGAGLIA : LA MAISON OÙ PIÉ IX A ÉTÉ ALLAITÉ.



LE PALAIS APOSTOLIQUE, A LORETTE (Voyez p. 590).

CHAPITRE NEUVIÈME

ANCONE ET LORETTE

Le pays, de Sinigaglia à Ancône. — Panorama de la ville. — Son port. — Les rues. — Les monuments, les portes de ville, la Cathédrale, l'Arc de Trajan, la bourse, le Palais des Communes, les églises, les places. — Coup d'œil sur l'histoire d'Ancône. — La ville moderne et la ville ancienne. — La vie à Ancône. — Lorette. — Le pays depuis Ancône jusqu'à Lorette. — L'arrivée. — La ville. — La place. — La basilique. — La *Santa Casa*. — La tradition religieuse. — Le mouvement autour du sanctuaire. — Le trésor du sanctuaire. — Le palais pontifical. — La pharmacie.

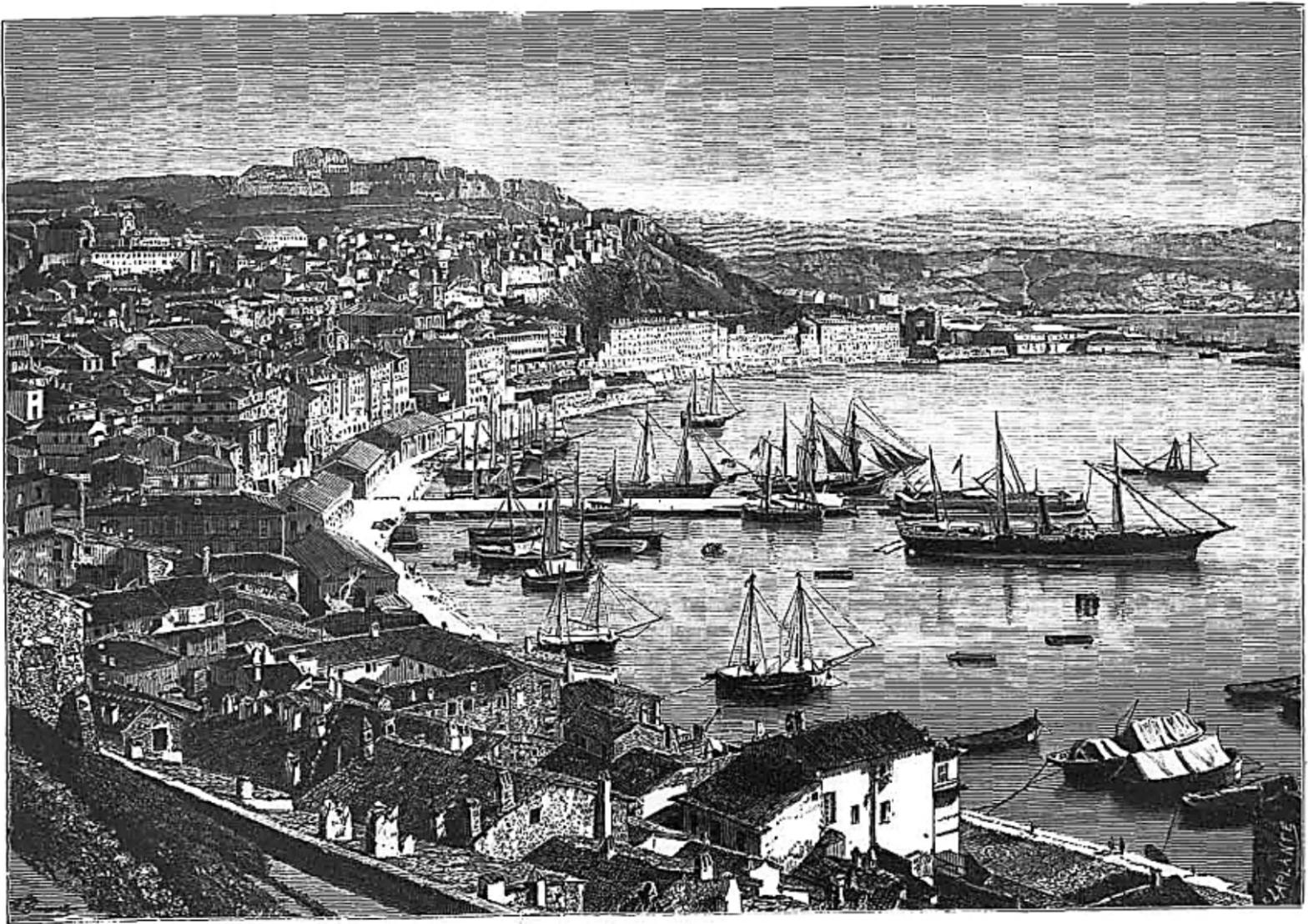
I

Nous quittons Sinigaglia à deux heures et demie, par le train mixte. Deux stations seulement et vingt-cinq kilomètres nous séparent d'Ancône : le trajet se fait en une heure et demie à peine. C'est d'abord un village au nom dramatique : *Casa Bruciata* (Maisons brûlées), puis Falconara, ville plus considérable située sur la hauteur et qui emprunte son importance à sa position : là est l'embranchement de la voie qui mène directement à Rome. D'Ancône à la capitale il faut une dizaine d'heures, et comme nous faisons ce voyage à l'époque des grands pèlerinages, les convois sont très-suivis. Le personnel des voyageurs est assez pittoresque : la station est encombrée de Belges, d'Irlandais, d'Américains et de prêtres italiens ; les Français sont assez rares. Le pèlerin américain est un personnage assez nouveau pour moi, et l'échantillon que j'ai devant les yeux mérite quelques traits de crayon. Un entre tous se distingue par sa haute taille : c'est un homme jeune, d'un beau visage, pâle, à cheveux longs et longue barbe, tout de noir vêtu comme un clergyman anglais ; il porte à la boutonnière une petite croix de

cuire comme tous ses compagnons. Ses yeux bleus flottent dans le vide ; il a déjà descendu aux deux stations, comme s'il cherchait quelque chose qu'il ne trouvait point, et semble très-inquiet. A Falconara, il a été plus heureux : un cantinier ambulante vient de lui verser une large lampée d'eau-de-vie blanche dans le fond d'une chope à bière ; il l'a vidée d'un trait. Il vient de retrouver d'autres pèlerins venus de Lorette et qui retournent à Rome. Mais comme il ne parle ni l'italien ni le français, et que ses compagnons sont Belges, il en est réduit, pour leur prouver les bons sentiments qui l'animent, à leur envoyer des baisers. Cependant les trains se croisent ; celui qui se dirige sur Ravenne va partir, et celui qui emmène à Rome les pèlerins de Lorette siffle sur la voie. Mon Américain veut monter dans le train de Rome, mais il en vient et on s'aperçoit de sa méprise : de vive force, titubant, l'œil hagard, avec les cheveux qui tombent en longues mèches sur le devant des yeux, on l'enlève, et deux hommes le fourrent dans le train déjà en marche sur Ravenne. Il envoie toujours des baisers dans la direction de Rome ; il a l'eau-de-vie tendre, et son cœur se fond en tendresse pour ses amis d'une heure.

Depuis Sinigaglia la voie ferrée est presque au niveau de la mer, dont la sépare seulement une grève étroite et aride ; la flottille des pêcheurs se voit en panne au large. On entre à Ancône par les faubourgs, et la station est assez loin de la ville. Une magnifique porte (*Porta Pia*), élevée à la fin du siècle passé par le pape Pie VI, sur les dessins de Filippo Marchioni, servait autrefois d'accès à la cité ; depuis qu'on a agrandi l'enceinte, c'est plutôt un arc triomphal qu'une porte effective. A quelques pas de ce monument se dresse le lazaret du Vanvitelli, d'un beau plan régulier et d'une superbe proportion ; on le doit à la munificence de Clément XII. Les temps sont changés : au lieu d'être à distance du centre comme il convient à un établissement de ce genre, il est aujourd'hui dans la ville même et ne peut plus remplir son objet. Nous verrons d'ailleurs qu'Ancône n'est plus, entre l'Europe et l'Orient, le point intermédiaire qu'il était autrefois ; le lazaret n'a plus sa raison d'être. Aussi, depuis que le port a perdu sa franchise, a-t-on pris des dispositions pour convertir ce superbe bâtiment en magasins et en entrepôt : ce sont les docks de la ville. Nous l'avons visité en compagnie de M. Grassini, le vice-consul de France à Ancône, et nous y avons constaté peu de mouvement ; quelques camions venaient y déposer du fer ou en prendre. Un chemin de fer établi autour de la construction pentagonale facilite les transports. Comme à Livourne, à Gênes et à Venise, et sur les ports directement en relation avec les cités orientales d'où on pouvait apporter la peste en Italie, cette nécessité de construire un lazaret s'est immédiatement imposée, et, apportant dans la construction le goût et l'ampleur qui caractérisaient ces époques où l'art était en honneur, les gouvernements faisaient de véritables monuments de ces établissements sanitaires. Le Vanvitelli n'y a pas manqué : la construction est à la fois pittoresque, solide, élégante, et d'un noble aspect.

La Porta Pia s'ouvre sur la *Via Nazionale*, qui coupe en deux une grande partie de la ville et accède à la *Piazza dei Cavalli*. L'arrivée par terre n'a rien de séduisant, et il ne peut en être autrement, car Ancône est une ville d'un plan très-particulier, et, pour bien juger de son aspect, il faut y arriver par mer, ou alors gagner immédiatement le port et s'avancer dans une barque assez au large pour embrasser l'ensemble. Dans ces conditions-là, la ville peut rivaliser avec les plus belles de la Péninsule, Gênes, Naples, ou même avec Lisbonne et les belles cités orientales. C'est un superbe amphithéâtre en arc de cercle, avec son môle en avant, son arc de triomphe de Trajan, magnifique préface à son port, sa cathédrale qui se dresse superbe sur le piton du Monte Marano, et, derrière son Dôme, d'autres hauteurs avec le Sémaphore, le Monte dei Cappuccini et le Monte Gardetto. Plus loin encore, et au centre, dans le fond de l'horizon, deux autres collines, Monte Pulito, Monte Marino, laissent passage à une vallée creusée par un cours d'eau. La seule partie plane de la ville, à son centre, mais à droite, se relève encore en un nouvel amphithéâtre et étage ses habitations sur le San Stefano jusqu'à la rude forteresse



ANCONA.

construite au sommet de l'Astagno, qui fait un pendant majestueux au dôme de Saint-Clément. Çà et là surgissent les dômes, les tours, les aiguilles gothiques, et, baignant leur base dans l'eau par un effet de la perspective qui supprime la largeur des quais, se déroulent les façades de premier plan, toutes monumentales et juchées sur des arcs d'une construction aussi hardie que les aqueducs des Romains, offrant leur suite non interrompue sur le grand poste circulaire du port, depuis la pointe de la digue avec son phare jusqu'au lazaret et à la Porta Pia. Tout est combiné ingénieusement dans ce grand plan d'ensemble pour offrir aux navires qui arrivent de l'Orient un noble pendant à l'arc de Trajan, qui marque les deux points extrêmes des quais du port, aux deux extrémités de l'arc qui forme l'anse où les flottes vont jeter l'ancre.

Si vous n'arrivez pas par là, vous n'aurez que déception et vous pourrez imaginer que vous vous promenez dans le chemin couvert d'une forteresse.

Les rues sont si étroites dans la partie vieille, après tout la seule intéressante pour nous, que vous n'avez jamais de recul pour regarder une façade, et que rarement vous percevez un horizon ou une perspective, et cela par une raison toute simple, c'est que vous êtes sur une route en corniche bordée de hautes constructions des deux côtés, de sorte qu'à droite la ville se continue en échelons ascendants, tandis qu'à votre gauche, au contraire, elle descend en pente à la mer et que ses maisons s'étagent sur des gradins.

Il y a bien çà et là quelques places qui offrent des échappées, mais elles sont rares, et vous êtes tout étonné, étant entré de plain-pied par la voie *Nazionale*, et n'ayant fait que gravir assez faiblement parce que la route est longue et la pente par conséquent très-douce, de vous trouver sur une terrasse à une prodigieuse hauteur au-dessus de la mer, avec une ville à vos pieds et une autre ville qui se continue au-dessus de votre tête.

Je voudrais pouvoir me flatter que le panorama d'Ancône que j'ai fait dessiner pût donner une idée de la ville ; mais ce n'est pas chose facile. Il faut errer dans ses rues et s'y perdre, jeter les yeux à sa gauche, à sa droite, pour découvrir, entre deux maisons, des ruelles d'un mètre de large avec des marches sans fin qui se superposent et évitent les détours pour passer d'un quartier dans un autre. Il en résulte naturellement une ville très-pittoresque si on la visite à fond, et aussi une disposition très-monumentale qui ajoute singulièrement à l'effet de l'architecture quand on a fait le sacrifice de ménager une place et un recul pour jouir du coup d'œil. Tout monument qui s'élève sur la haute ville est pourvu d'un soubassement et d'escaliers qui lui font une noble base et doublent l'effet de son aspect. C'est, en effet, la plupart du temps, ce piédestal qui manque aux plus riches et aux plus belles constructions des villes qui s'élèvent en plaine. Au contraire, dans les édifices qui s'élèvent dans la partie basse d'Ancône, on entre de plain-pied, et lorsqu'on se met au balcon de ces rez-de-chaussée, on s'aperçoit qu'on domine la mer à une hauteur qui donne le vertige ; la base cachée, et inutile à l'habitation puisqu'elle n'est qu'un soutènement, atteint sans aucune exagération la proportion des plus écrasantes constructions de l'antiquité.

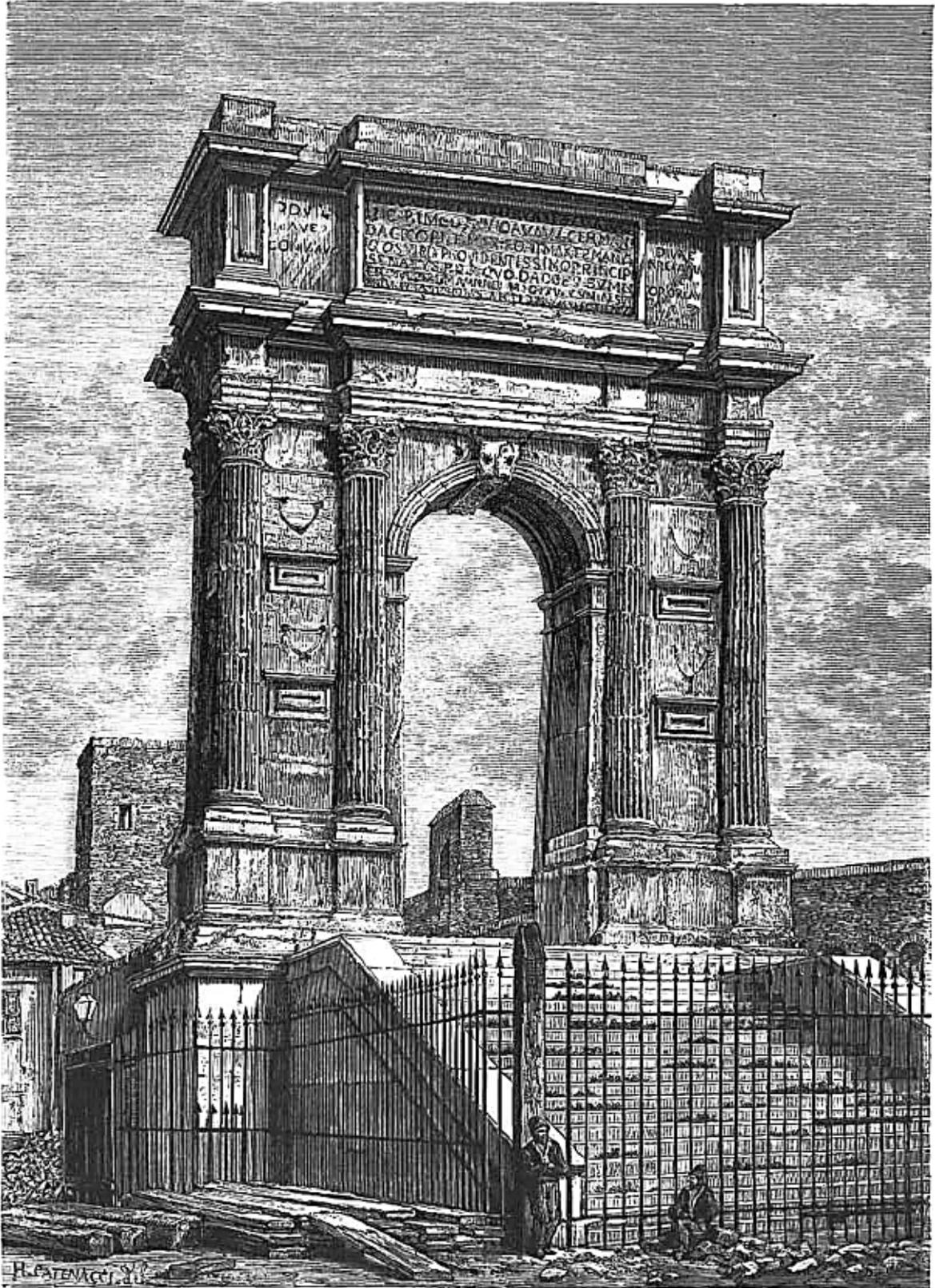
Je vais pendant plusieurs jours travailler au Palais Communal, où sont les Archives et la Bibliothèque. J'y entre sans gravir une seule marche, depuis *l'albergo della Pace* où je suis logé, et quand, appuyé au balcon, je jette les yeux devant moi sur l'Adriatique, je me sens suspendu sur l'abîme à une prodigieuse hauteur. Je parlais de l'ampleur audacieuse des constructions antiques à propos de ces soubassements qui portent le Palais des Communes : je ne croyais pas si bien dire. Je lis en effet, dans les descriptions d'Ancône du seizième siècle, que le Palais des Communes, quoiqu'il soit l'œuvre de Margaritone d'Arezzo, qui vivait au treizième siècle, a probablement conservé ses soubassements contemporains des Goths. Il n'est pas improbable que la fameuse Galla Placida ait fait tailler ces prodigieux arcs en entamant le rocher sur lequel s'étagent la ville d'Ancône. Plus tard, chacun vint à son tour, selon son temps

et son goût, restaurant, corrigeant, ornant à sa façon, substituant à un palais gothique une façade moyen âge ou renaissance. Les discordes civiles, les incendies ont fait de ce Palais des Communes d'Ancône, qu'on appelait autrefois le *Palais de la Ferme*, une œuvre assez peu harmonieuse ; mais nous avons l'habitude de lire l'histoire d'un monument dans ces différences de style, et de retrouver les origines dans les diverses formes architecturales.

La *Loge des Marchands* d'Ancône est dans la même condition comme situation : élevée dans une rue étroite, de plain-pied avec la rue que j'habite, si je traverse l'immense *Hall* qui sert de point de réunion et de *Bourse* aux marchands, aux financiers, aux armateurs, pour aller m'accouder à la terrasse, je domine encore le vieux port et toute la Marine, embrassant la rade jusqu'aux montagnes de Pesaro. C'est un des beaux monuments de la ville, mais il faut faire des restrictions ici ; le gothique d'Ancône n'est point classique, il est d'un *flamboyant* qui manque d'élégance et de cette pureté relative qu'on peut trouver dans le style de la bonne époque. Il y a d'ailleurs là une incompatibilité flagrante. La façade est attribuée à Giorgio di Sebenico (1459), et cependant elle est gothique, ce qui indiquerait que Giorgio n'a fait que restaurer, en la modifiant à sa façon, une construction qui lui était antérieure d'au moins un siècle. Mais, comme en 1580 et en 1758 on a exécuté des restaurations, il est encore plus probable que les architectes ont conservé le style primitif, faisant un gothique de leur façon. C'est un certain Moccio de Sienne qui avait eu la haute main sur l'édifice. En 1556, un incendie l'ayant détruit, on appela le Tibaldi pour décorer le superbe vaisseau, l'unique pièce dont se compose le monument. Ce plafond du Tibaldi, composition d'ensemble ronflante et superbe, a toute la tournure des grandes œuvres de la Renaissance ; le souffle de Michel-Ange anime ces grandes figures nues, et l'effet est très-imposant.

Ancône est assez riche en monuments ; mais un grand nombre d'entre eux sont convertis en casernes ou en établissements publics, et naturellement l'usage auquel on les a destinés aujourd'hui les voue à une conservation bien hasardeuse. Je ne me suis attaché à reproduire que deux de ces monuments, et les plus importants : l'*Arc de Trajan* et la *Cathédrale*, dédiée à saint Cyriaque.

Dans ce voyage sur les rives de l'Adriatique, nous avons vu déjà bien des arcs romains : celui de Pola, celui de Fano, celui de Rimini ; l'*Arc de Trajan* d'Ancône est presque sans rival, bien qu'il ait été privé par les Sarrasins de ses ornements de bronze et de ses statues équestres, qui devaient singulièrement en augmenter l'effet. Il s'élève en façade sur la mer, à l'extrémité du môle, au point de départ de la digue. On l'appelle l'*Arc de Trajan* parce qu'il lui est dédié ; mais c'est à l'initiative du sénat et du peuple romain qu'il est dû, et c'est un hommage de reconnaissance à l'empereur qui avait construit le môle et soutenu par de gigantesques contre-forts le rocher du Guasco, promontoire sur lequel se dresse aujourd'hui la cathédrale. C'était au temps des guerres contre l'Illyrie : près de Ravenne, on avait le port de Classe, quartier général de la flotte d'Orient ; plus bas, on avait Brindes ; mais il fallait au peuple romain un port intermédiaire capable de contenir vingt vaisseaux. Il avait choisi Ancône, à mi-chemin entre l'Istrie et la Dalmatie, dont il allait s'emparer. Trajan, revenant de Germanie (99 après J.-C.), débarqua à Ancône pour prendre la voie qui le menait à Rome ; il admira cette situation unique, et ordonna les superbes travaux qui allaient faire de la ville un grand centre maritime. Quelques années après, les Anconitains appelèrent le fameux architecte de Trajan, Apollodore de Damas, et le chargèrent d'élever le monument, signe impérissable de reconnaissance. Apollodore en jeta profondément les bases, et, pour laisser un libre cours aux eaux, l'appuya sur des arcs colossaux dont on découvrit l'existence en 1450, alors qu'on détruisait la tour Gamba, qui s'élevait près de là. La plupart des monuments romains sont enterrés dans le sol ; celui-là a sa base entière, encore que tout autour de lui le niveau général se soit exhaussé. Destiné à être



L'ARC DE TRAJAN SUR LE MÔLE D'ANCONE.

sans cesse battu par les flots, et regardant magnifiquement les horizons liquides au delà desquels s'étendent l'Illyrie, la Dalmatie, le pays des Daces, soumis par les Romains, Apollodore avait voulu qu'il dominât le môle : le haussant sur un piédestal, il l'avait couronné de la statue équestre de l'empereur, entre l'auguste Plotine, impératrice, et la divine Marciana, sa sœur. Des guirlandes de bronze décoraient le marbre blanc des montagnes de Grèce, et sur l'attique une superbe inscription rappelait la consécration. On conserve aujourd'hui dans la bibliothèque du Palais Communal un doigt de la statue et un fragment du cheval de Trajan, retrouvés le 15 novembre 1678. Il est facile de restaurer le monument par la pensée. Aujourd'hui il est entouré d'une grille, et la partie de la base est modifiée ; un escalier en marbre de douze marches accède au niveau du deuxième soubassement.

La cathédrale ou *Dôme de Saint-Cyriaque*, au sommet du Monte Guasco, occupe à peu près, sur son plateau dominant l'Adriatique, la même position que Notre-Dame de la Garde de Marseille au-dessus de la Méditerranée. Ne soyons pas ingrats pour notre pays : le spectacle est plus splendide encore du haut de Notre-Dame.

J'ai essayé de faire comprendre comment on peut se promener dans une partie de la ville d'Ancône sans cependant voir l'édifice qui la domine à une énorme hauteur ; mais si on arrive par la mer, le monument joue un grand rôle décoratif dans la vue d'ensemble, avec sa coupole et sa tour isolée. On peut monter de la partie basse d'Ancône jusqu'au plateau du Guasco sans gravir une seule marche, par de longues rampes accessibles aux voitures ; les piétons coupent d'ordinaire par une série d'escaliers beaucoup plus directs, qui se dérobent entre les maisons, abrégeant singulièrement les distances. Si on vient de la station du chemin de fer, ou simplement du lazaret de la porte Pie, on décrit, presque sans s'en douter, la courbe que forme le port, et on monte ainsi graduellement, perdant de vue le haut sommet à mesure qu'on arrive au centre de l'arc, enfermé, comme je l'ai dit déjà, dans les deux lignes de maisons qui bordent les rues.

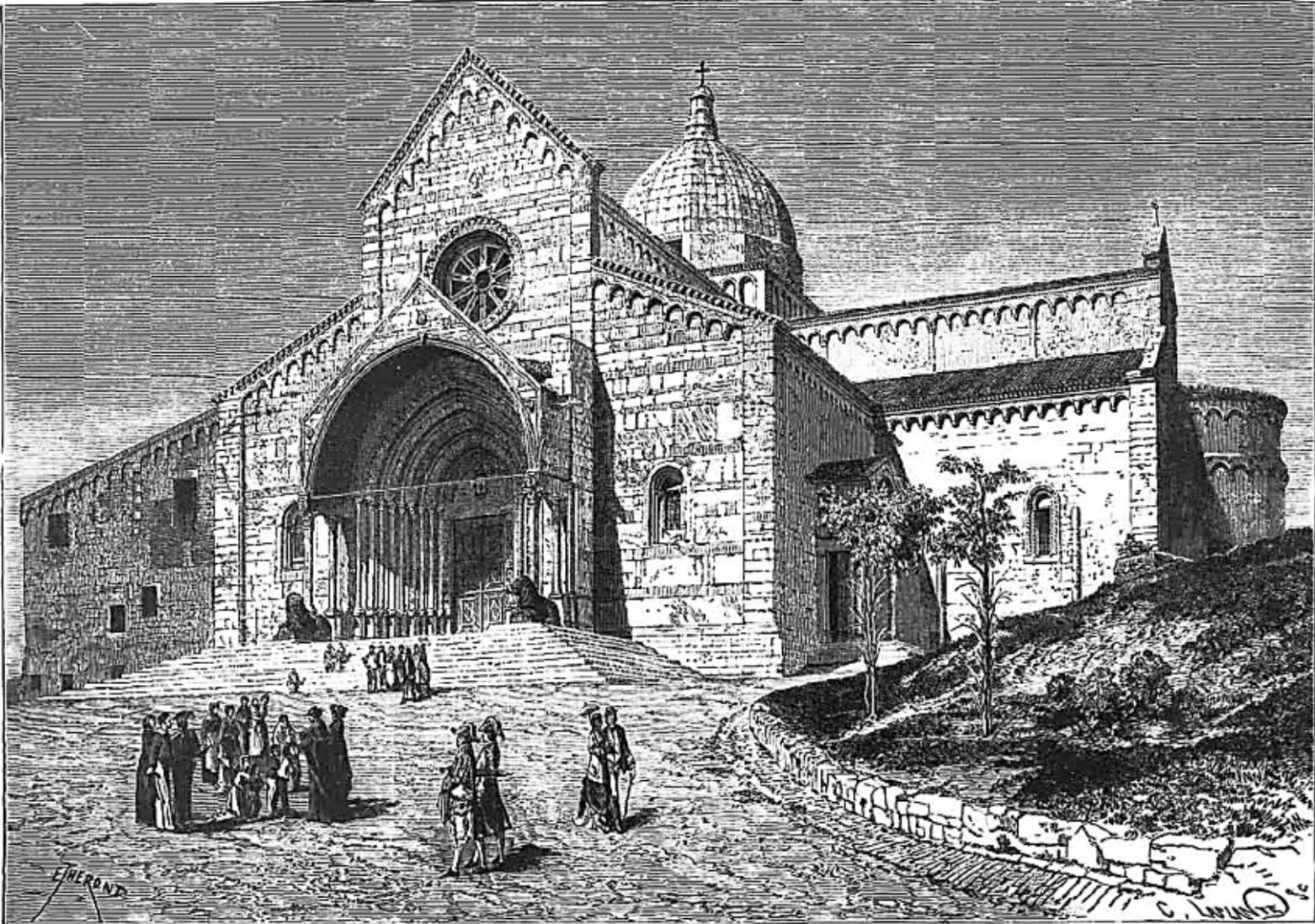
Avant d'entrer dans la cathédrale, arrêtons-nous sur le plateau et examinons le lieu où nous sommes. Cette plate-forme est assez spacieuse ; la façade de Saint-Cyriaque regarde la ville à ses pieds et le port. A notre droite s'étend une petite place fermée par une terrasse à pic sur l'Adriatique, et un peu en recul de la façade latérale du monument s'élève un bâtiment, couvent ou abbatale, qui servait autrefois de palais épiscopal, et qui communique avec l'église dont il dépend. Au moment où nous sommes debout devant le porche, le lourd carrosse d'un prince de l'Église s'est arrêté à l'entrée de la plate-forme, et un cardinal accompagné de l'élégant abbé son secrétaire, et suivi à distance de deux domestiques échappés d'un tableau d'Heilbuth, portant le parapluie, le manteau et les coussins, se dirige vers la *Scuola*. Les petites filles viennent baiser l'auneau consacré, les mères demandent la bénédiction pour les nouveau-nés : c'est un groupe à souhait pour animer cette page d'architecture. De ce côté droit on ne peut pas faire le tour de la cathédrale, puisque l'appendice du bâtiment qui y est soudé va jusqu'au bord du rocher même ; mais si on veut longer la façade latérale sur le côté gauche, on peut à la rigueur tourner derrière le chœur et arriver au chevet de l'édifice, si on ne craint pas le vertige. La falaise cependant s'escarpe sans garde-fou ni barrière ; à nos pieds le flot bleu qui vient se briser contre le promontoire en le minant chaque jour, met une frange blanche sur le sable de la plage. Si haut que nous soyons, le Monte dei Cappuccini, second plan de cette série de mamelons, nous domine encore avec son sémaphore et ses signaux.

La cathédrale est construite sur le plan des anciennes basiliques, à croix grecque régulière, rappelant à la fois la disposition de Saint-Marc de Venise et de Sainte-Sophie de Constantinople. La coupole est une des plus anciennes et des plus belles de l'Italie. Par une disposition singulière, dont on trouve d'ailleurs d'autres exemples, le plan du grand bras de la croix est

de niveau avec le maître-autel, mais les deux autels à l'extrémité des deux petits bras sont exhausés de douze marches pour donner accès à deux cryptes souterraines auxquelles on descend par des escaliers latéraux.

On voit le caractère de la façade avec son porche en atrium, dont les colonnes reposent sur le dos de deux lions colossaux en marbre rouge de Vérone, dévorant un oiseau et un serpent. C'est le parti pris de la plupart des constructions du temps, le symbole consacré par l'Église et qui se retrouve si fréquemment à Vérone : nous l'avons notamment vu répété à chacune des églises de Pesaro. Quoique la construction primitive soit du neuvième siècle, le fond du style de la façade est du treizième, et Margaritone d'Arezzo, qui, au dire de Vasari, a été chargé de la restauration, a conservé la silhouette primitive en y mêlant des ornements dans le goût de son temps. Il n'y a plus d'unité dans la décoration intérieure : le Vanvitelli et la décadence pompeuse y coudoient l'architecte Giovanni de Traù et la fine et pure Renaissance italienne. Les autels sont ruisselants d'or, faits des marbres les plus précieux. Ils sont du dix-septième et du dix-huitième siècle, et les tombeaux du quinzième et du seizième, élevés à Lando Ferretti et à Francesco Nobili de Fermo, et la sépulture en plein relief élevée à Girolamo Gianelli, montrent quatre styles différents accouplés les uns aux autres dans un vaisseau très-probablement antérieur de six ou sept siècles aux additions de la partie décorative. L'ensemble cependant est d'un grand intérêt, justement à cause de tous ces styles qui se superposent ; mais, après la coupole, les *confessions*, les cryptes ou chapelles souterraines, doivent arrêter longtemps le visiteur et lui apporter la certitude de la haute antiquité de l'édifice. La plus intéressante des deux cryptes est incontestablement celle qui est à la droite du maître-autel : elle est dédiée à Notre-Dame des Larmes ; elle est précieuse pour l'histoire ecclésiastique d'Ancône, car on y a réuni toutes les inscriptions, bas-reliefs, urnes, sarcophages et fragments des premiers temps chrétiens. Le cardinal Lorenzo Basili a fait une savante dissertation sur le cénotaphe de Gorgonius, qui en est le principal ornement. La crypte de gauche est tout à fait splendide par la profusion des ornements et des marbres précieux dont elle est décorée ; elle est peinte à fresque par Schiavoni da Filottrano, et contient les sarcophages de saint Cyriaque, ceux de saint Marcellin et de saint Libérien. C'est un véritable sanctuaire où les fidèles vont en pèlerinage, et depuis des siècles les pontifes, les rois, les princes et les grands se sont plu à l'enrichir.

Je n'ai pas visité moins de onze églises intéressantes dans Ancône. J'avais la bonne fortune d'arriver la veille de la Fête-Dieu : tous les autels disparaissaient sous les fleurs, mille lumières éclairaient les plus humbles sanctuaires, le peuple se portait en foule dans les édifices sacrés, et jusque sur les dalles, à l'extérieur des temples, le peuple recueilli s'agenouillait en chantant les psaumes sacrés. Un petit temple abandonné, consacré à Notre-Dame de la Miséricorde, a vivement attiré mon attention, par le rapprochement qu'on peut faire entre sa façade exquise et celle du fameux Temple de Malatesta, qui avait excité mon enthousiasme à Rimini. Santa Maria della Piazza, une des plus petites constructions religieuses de la ville, est peut-être aussi l'une de celles qui offrent le plus d'intérêt, car le corps des façades est du dixième siècle, et, après Saint-Cyriaque, c'est le plus ancien monument de la ville. Mais la merveille architecturale, c'est San Francesco delle Scale, converti avec son couvent en hôpital civil. C'est un Hongrois, évêque d'Ancône, qui en posa la première pierre en 1323. George de Sebenico en a fait la façade longtemps après qu'on l'avait consacré, et c'est lui qui y a ajouté les beaux escaliers et la balustrade qui font une noble base au monument. Ce parti pris des soubassements avec doubles rampes contribue beaucoup, je l'ai déjà dit, à l'effet architectural. Une heureuse disposition à peu près semblable a adossé une fontaine, dite *Fonte di Piazza*, au soubassement qui portait l'église de San Domenico. Au centre du soutènement, et par conséquent au-dessous du balcon d'appui qui forme palier ou double escalier, se dresse une belle statue de marbre de



LE DÔME DE SAINT-CYRÉAQUE. CATHÉDRALE D'ANGOÛME.

Clément XII, due au Comacchini. J'aurais beaucoup à faire, si je voulais parler de tous les monuments d'Ancône, qui se présentent ainsi un à un, plus ou moins cachés par la pittoresque disposition de la ville. Je mettrai au premier rang, après ceux que j'ai cités, la *Préfecture* ou *Palais de la Province*, avec sa belle cour Renaissance, d'un goût ferme et noble, qui est un peu une exception à Ancône où le gothique flamboyant abonde.

Ancône, il ne faut pas l'oublier, est une cité militaire, une base d'opérations stratégiques qui a été prise pour objectif à toutes les époques de son histoire, depuis les Romains jusques aujourd'hui; nous verrons tout à l'heure combien de fois la ville a été assiégée. Les constructions militaires y jouent donc un grand rôle : on s'est attaché à la défendre par terre et par mer, et tandis que sa citadelle, au sommet de l'Astagno, pouvait surveiller le port et en défendre les approches, de nombreuses constructions, fessés, parapets, forts détachés, tranchées, chemins couverts, et casernes pouvant contenir jusqu'à cent cinquante mille hommes, complètent un des plus importants points de défense du littoral italien. Les parties modernes de ces constructions qui regardent la campagne sont banales et de ce caractère froid et sec qui est la marque de nos ingénieurs militaires; mais le fameux Antonio de San Gallo, Giovanni Battista Peleri de Sieme, Paccioto d'Urbino, Tibaldi de Bologne et, plus récemment, Giacomo Fontana d'Ancône, ont imprimé leur cachet d'artiste à ces bastions aux fiers profils où s'étale l'écusson d'Ancône, représentant un cavalier armé qui fond sur son ennemi.

II

Voyons quelles furent les destiuées de ce port d'Ancône et quel rôle a joué cette ville dans l'histoire d'Italie, à quelles circonstances elle doit sa renommée de vaillance et l'esprit d'indépendance qui caractérise ses habitants.

Des assertions incertaines et contradictoires des premiers historiens, une vérité incontestable se dégage : c'est que les Sicules d'abord, puis les Ombriens qui s'étaient joints à eux, vinrent s'abriter près de San Stefano pour échapper aux Étrusques, et que là, dans une position commode, ayant d'un côté pour défense une montagne et des collines, de l'autre un port pour la pêche et la navigation, ils furent rejoints par un certain nombre d'émigrés grecs et par des Syracusains, et fondèrent Ancône. Confédérés avec les autres cités de l'Ombrie à Capo Ascoli, les habitants du territoire compris entre le mont Montagnolo et le promontoire de la Volpe se gouvernèrent d'abord en république, ayant leurs magistrats, leurs monnaies, et leur armée assez forte pour repousser les Gaulois Sénonais qui voulaient les envahir.

Pour parvenir plus sûrement à repousser l'invasion, Ancône accepta l'alliance des Romains, qui leur firent payer cher un tel service : en effet, à peine les avait-elle aidés dans leur guerre contre les Samnites, qu'elle eut à se défendre contre ses propres alliés. Devenue romaine par force, elle combattit Annibal, défendit la Ville éternelle contre Marius et, dans la grande lutte entre César et Pompée, prit parti pour la République. L'Empire s'établit, Octavien lui envoie une nouvelle colonie; Trajan, qui trouve son port utile pour y embarquer ses troupes lors de son expédition contre les Daces, l'amplifie et l'embellit; il y élève ce magnifique arc de triomphe qui se voit encore à l'entrée, sur la mer, et qui passe pour un des plus beaux de l'Italie.

Sous les Goths, Ancône soutient tour à tour le choc d'Alaric, puis celui d'Attila et de Genséric. Quand Odoacre se fait couronner roi d'Italie, la ville donne le premier signe de cet esprit d'indépendance qui est la marque caractéristique de sa personnalité dans l'histoire, et, ne pouvant échapper à un maître, elle se réclame de l'empereur grec d'Occident. En 539 et en 551, elle acquiert encore des droits à l'admiration de l'Italie tout entière en repoussant Vitigès

d'abord, puis Totila, et on peut dire qu'elle a puissamment contribué à délivrer le sol du joug des Goths.

Sous les Lombards, rebelles aux empereurs d'Orient à cause de la grande querelle des Iconoclastes, qui joue un si grand rôle dans le monde à cette époque, elle fait partie de la Pentapole et relève des ducs de Spolète; comme telle, Ancône commence à payer à l'Église un tribut annuel. Les Francs viennent après les Lombards : Pépin et Charlemagne font hommage au Saint-Siège des villes dont ils se sont emparés, et Ancône fait partie de la donation, d'où dérivent dans l'histoire les droits temporels de la papauté. Les Francs partis, les Sarrasins leur succèdent, qui saccagent la ville, comblent le port et détruisent les monuments : dans ce désastre, le bel arc de triomphe est dépouillé de ses marbres et de ses ornements de bronze, mais sa masse architecturale nous est conservée, comme si les Barbares avaient reculé devant un sacrilège. Les Anconitains étaient des hommes énergiques, ils avaient le don de la vie; vingt ans après, la ville était déjà reconstruite, et ils faisaient une nouvelle soumission à l'Église, dans le but de bénéficier de ses secours en cas d'attaque. L'histoire enregistre bien alors des tentatives de domination locale par des familles nobles et riches, mais Nicolas II excommunia la ville, et les habitants, après avoir assassiné les prétendants, font leur soumission au Saint-Père.

Nous arrivons à la période de l'invasion ou plutôt de la domination normande, car c'est par le génie de ces chevaliers d'aventure, plutôt que par la force et le nombre des assaillants, que les Guiscard, les Roger, les fils de Tancrede arrivèrent à fonder des dynasties dans une partie de l'Italie. Robert Guiscard a dominé les Marches et il est difficile de dire exactement s'il a soumis Ancône à son pouvoir; mais sous Urbain II, au temps des croisades, les habitants ont fourni des navires et des subsides pour l'entreprise de Terre sainte.

Un nouvel ennemi va menacer Ancône, ennemi ambitieux, implacable, puissant sur la mer : c'est le Vénitien, contre lequel les habitants vont implorer le secours de leurs anciens protecteurs les empereurs d'Orient; mais Frédéric Barberousse, empereur d'Allemagne, furieux de voir les Grecs s'immiscer dans les affaires de la Péninsule, va passer rapidement les Alpes et mettre le siège devant Ancône (1167). Déjà célèbre par ses vertus civiques, celle-ci va montrer dans cette lutte une vigueur, un patriotisme sans égal; elle résistera jusqu'à la famine, et finira par triompher de celui devant qui tout tremble. Sept années à peine après ce formidable siège, le ministre des vengeances de l'Empereur, l'archevêque de Mayence, viendra encore l'assaillir du côté de la terre, avec une armée de mercenaires de tous les pays, tandis que, du côté de la mer, les Vénitiens (avec lesquels il a eu soin de faire alliance) la bloqueront et fermeront ses communications avec le reste du monde.

Ancône, dans ce second siège, a dépassé en valeur toutes les cités assiégées; l'histoire a consacré quelques épisodes qui ont revêtu un caractère légendaire, et dont la peinture, la sculpture et la poésie se sont emparées. C'est à Ancône qu'on vit une mère refuser le sein à son fils, pour soutenir un guerrier défaillant qui voulait encore combattre; c'est encore là qu'une femme s'ouvrit les veines pour donner son sang à ses enfants. Le siège durait depuis six mois et demi, quand Guillaume, duc d'Este, et Aldruda, comtesse de Bertinoro, vinrent prendre à revers l'armée de l'archevêque de Mayence et débloquent la ville. Cette date mémorable de la levée du siège d'Ancône est aussi celle de son indépendance. La grande lutte entre le pontife Alexandre III et Frédéric Barberousse venait de se terminer par la soumission du grand empereur fléchissant humblement le genou devant le pape à l'entrée de la basilique de Saint-Marc. (*Non tibi, sed Petro! — Et mihi et Petro!!*) Ancône méritait une récompense pour avoir si bien soutenu les droits de la papauté, tout en sauvegardant sa liberté propre : elle fut déclarée *République libre et indépendante*, et cessa de payer tribut à l'Église.

Le spectacle de la liberté sans licence et sans dissensions intestines ne dure jamais longtemps dans l'histoire ; cependant Ancône se maintint à peu près libre de 1177 à 1351, soit cent soixante-quatorze ans. C'est pendant cette période que les armes de la ville s'enrichissent de la fleur de lis des rois de France. Ce détail nous avait frappé ; partout, sur les fortifications, sur les clefs de voûte, dans les chapiteaux, au fronton des palais, nous retrouvions la fleur symbolique, sans nous expliquer l'origine de ce blason : Ancône le gagna à la pointe de son épée, le jour où, appelé par Innocent IV (dont Manfred avait envahi les États à la tête des bandes sarrasines), le roi Charles d'Anjou chassa l'envahisseur jusqu'à Bénévent. Les habitants d'Ancône, jaloux de venger les outrages qu'ils avaient reçus, s'étaient joints au roi Charles et avaient eu leur part de la victoire ; celui-ci voulut qu'ils gardassent à jamais dans leurs armes le blanc lis de la Maison de France.

L'indépendance avait été proclamée en 1177 ; en 1351 Ancône revenait à l'Église, après des luttes féroces avec les villes voisines Jesi et Osimo, luttes compliquées de dissensions intestines. Le 15 mai 1347, Malatesta de Rimini l'avait prise d'assaut ; en 1348 la peste avait éclaté, et un incendie avait détruit les deux tiers de la ville. C'est à ces Malatesta, grands preneurs de villes et grands ingénieurs, qu'on doit la forteresse de Santa Caterina sull' Astagno, et celle de San Cataldo. Mais le pape, ne pouvant souffrir cette domination dans une ville qu'il regardait comme sienne, envoya contre Ancône le fameux cardinal Albornozzo, à la fois ministre et guerrier, qui s'empara de Galeotto Malatesta à San Paterno, et fit un arrangement avec un frère de Galeotto, Malatesta dei Malatesti, en le reconnaissant comme vicaire de l'Église.

Albornozzo s'établit à Ancône, et, pour consoler les habitants de la perte de leur liberté, il donna à la ville le titre de capitale des États-Pontificaux et y appela le vice-trésorier des Marchés, le tribunal suprême des maléfices et le tribunal d'appel, enfin tout l'état, civil et militaire.

Cet état de choses dura peu : le peuple d'Ancône était fier et turbulent ; l'Église lui refusant l'indépendance, il se révolta, élut des magistrats et fit des alliances. Ancône se gouverna encore en république depuis 1380 jusqu'à Jules de Médicis, qui, pressé par le besoin d'argent, vendit la ville au cardinal Pietro Accolti de Florence. C'était une vente qui ne pouvait être effectuée qu'à la condition de posséder Ancône, sur laquelle le pape n'avait, après tout, qu'une suzeraineté : le pontife exagéra le danger que les Turcs faisaient courir à la ville en venant constamment l'assiéger ; il annonça sa ferme volonté de la défendre, et pour cela y fit pénétrer des forces et construisit, sur l'emplacement même de la forteresse des Malatesta, un grand bastion et des forts dont l'érection fut confiée au fameux San Gallo. Pendant ce temps-là, Bernardino della Barba, évêque de Ravenne, légat du saint-père dans les Marches, endormait la vigilance du peuple en lui donnant des fêtes. Le 19 septembre, l'évêque ayant réuni des troupes et les ayant introduites par surprise dans les forts, fit une sorte de coup d'État, se rendit au palais du gouvernement et déclara la cité occupée par le saint-siège. Ainsi finit encore une fois la république d'Ancône. Le pape Clément s'empressa d'en enlever la possession à l'Accolti auquel un de ses prédécesseurs l'avait vendue, et il la donna à son neveu, Hippolyte de Médicis (1532).

C'est une période de rénovation et de développement ; les papes se succèdent, et peu à peu Ancône retrouve ses droits communaux sous Paul III, Sixte-Quint, Pie IV, Grégoire VII et ses successeurs. On y fonde des institutions ; on forme des bibliothèques, des collections ; on élève des monuments. Clément XII et Pie VII ornent chaque jour ; le Vauvitelli est appelé pour construire le magnifique lazaret qui sert aujourd'hui de dock ; le port est port franc, et on y ajoute une digue, on creuse le bassin, on ouvre des routes le long du rivage jusqu'à Sinigaglia ; enfin les Anconitains s'habituent à ce pouvoir dominateur qui leur apporte le bien-être ; ils élèvent même des statues aux pontifes sur leurs places et leur décernent des arcs de triomphe.

Nous arrivons ainsi à l'époque de la première République française et de la campagne d'Italie. Le 26 juin 1796, le général Bonaparte demande au pape la cession de la forteresse d'Ancône, et il l'obtient. Le 8 février 1797, le jeune général y entre, proclame la République démocratique sous la protection des Français. Incorporée à la République romaine et devenue chef-lieu du département du Metauro, elle est assiégée, du 8 août jusqu'en novembre 1799, par trois armées ; celles des Russes, des Autrichiens et des Turcs ; et pendant quinze ans, jusqu'en 1815, les papalins, les Français, les Napolitains et les Allemands en font un champ de bataille. La Sainte-Alliance la rend en 1815 au pouvoir pontifical. C'est une cité ardente et passionnée que cette cité d'Ancône ; alors que la plupart des villes d'Italie se soumettent à la décision des congrès, celle-ci ne peut se résoudre à dépendre du saint-siège : la première fois en 1818, la seconde en 1820, elle se révolte, et enfin, sous Grégoire XVI, en 1831, le 17 février, avec l'appui des libéraux de la Romagne, elle proclame son indépendance et décrète la liberté de la presse. Le 26 mars, les Autrichiens répriment le mouvement et terrifient la ville. C'est dans ce mouvement que fut engagé le frère de l'ex-empereur Napoléon III, et que Louis-Napoléon Bonaparte lui-même fut gravement compromis pour avoir fait partie des conspirations carbonaristes qui avaient fomenté le soulèvement.

De 1832 à 1849, il y eut encore des tentatives insurrectionnelles ; les pontifes ne pouvaient maintenir un peuple si turbulent. La révolution de 1848 eut naturellement là son contre-coup ; les Autrichiens revinrent mettre le siège devant Ancône, bientôt battue, démantelée et occupée au mois de juin 1849. Dix ans après, les Autrichiens, battus à Magenta et à Solferino (où nombre d'habitants d'Ancône s'étaient mêlés aux troupes italiennes), durent abandonner la cité, qui se donna un gouvernement provisoire dont les membres, divisés en deux partis, voulaient, les uns faire hommage au saint-siège, les autres se soumettre à celui qu'on appelait déjà *le roi d'Italie*. Le 3 septembre 1860, l'amiral Persano avec la flotte, et le général Cialdini à la tête de l'armée des Marches qui venait de défaire les troupes pontificales à Castelfidardo, faisaient leur entrée à Ancône, trois cent vingt-huit ans après le jour où l'archevêque de Ravenne Barba l'avait rendue à l'Église ; et la ville, par un vote plébiscitaire, faisait hommage à Victor-Emmanuel.

III

Je suis descendu, à Ancône, à l'hôtel de la Paix (*albergo della Pace*), dans la rue principale de la ville. L'hôtel était plein de pèlerins se rendant à Rome ou en revenant, et la table d'hôte n'était composée que de Belges, de Flamands et d'Irlandais, au milieu desquels quelques prêtres français et deux ou trois Italiens voyageurs du commerce. L'hôtel est décent et bien tenu ; c'est le plus confortable que j'aie trouvé sur toute cette côte. Sa situation est à peu près celle que j'ai décrite en parlant du Palais Communal ; au niveau de la rue principale d'un côté, les chambres qui sont sur la façade postérieure regardent la mer et la surplombent à une hauteur énorme ; on jouit donc de là d'une vue magnifique sur le port et sur le large. La vie n'est pas particulièrement chère à Ancône, et j'ai pu échapper aux ennuis de la table d'hôte en prenant mes repas dans un des restaurants ouverts aux officiers ; mais il m'a semblé que la ville offrait fort peu de ressources aux étrangers. Les deux théâtres sont fort beaux (*teatro delle Muse* et *teatro Vittorio Emanuele*) ; ils étaient fermés ; et comme il n'y a pas de jardin public avec musique ni divertissement, la grande et seule ressource était la promenade du Corso, pleine de charme pour tout ce monde italien, mais peu piquante pour celui qui passe solitaire et ne voit là qu'un défilé banal dans un cadre extrêmement froid et banal.

Il n'est que trop certain que les embellissements modernes nuisent la plupart du temps à

l'aspect pittoresque de ces anciennes villes ; le corso Vittorio Emanuele s'ouvre dans la Cité Neuve (*Citta Nuova*), et forme une très-large voie perpendiculaire au croissant du port. Il devait déboucher sur la mer et donner à la ville le splendide spectacle de la baie et de la pleine mer, mais le projet n'est pas encore complet. C'est la seule partie plane, entre le mont Astagno, couronné par la forteresse, et les monts Gardetto, Guasco, et les Capuccini, couronnés par la cathédrale et le sémaphore ; c'est une vallée creusée par une rivière (*valle di Panochiara*), la partie la plus commode de la cité, parce qu'elle est au niveau de son port et de la voie ferrée. On peut donc charger et décharger les marchandises et les conduire à destination. Ce large Corso, bordé de grandes maisons banales sans architecture et sans caractère, après avoir traversé une large place (*piazza Calama*) où s'élèvent les bâtiments de la Poste et le palais de la Province, débouche sur la place Cavour, immense square où de jeunes arbres, plantés de manière à abriter un jour les promeneurs, leur donneront d'ici à quelque vingt années une ombre propice. Les constructions, faites sur un plan unique, s'élèvent peu à peu tout autour ; mais le projet n'est encore qu'ébauché. Si nous traversons le square dans la prolongation du Corso, nous voyons se dresser au milieu la statue de Cavour, élevée au grand homme d'État par la ville et la province ; l'œuvre est d'Aristodème Costoli de Florence. Chaque ville de la Péninsule tient à rendre hommage, à son tour, à l'incomparable homme d'État qui a fait l'unité italienne.

La place une fois traversée, on peut sortir sur la campagne en franchissant la porte Cavour et la muraille *Castellane*, enceinte fortifiée qui se relie, d'un côté au fort de San-Stephano et de l'autre à celui du mont Gardeto, protégeant la ville contre toute attaque du côté de la terre. Une immense caserne destinée à abriter les troupes au lieu même où elles seraient nécessaires en cas d'attaque, la caserne Villarey, se relie à ces travaux de défense.

Chaque soir, pendant huit jours, je suis venu m'asseoir mélancoliquement au café de la place Cavour, sous des arcades qui rappellent celles de la rue de Rivoli, regardant passer la foule et écoutant la musique. Toutes les personnes pour lesquelles j'avais pris des lettres étaient déjà dans les villas des environs ou dans les petites villes de bains de la côte ; deux d'entre elles, des commerçants importants de la ville, venaient le matin à leurs affaires, et le soir retournaient dîner à la campagne. A vrai dire, j'étais un peu isolé après mon travail de la journée. La foule est grande ; les femmes sont jolies, très-bien mises, et n'ont pas dans leur toilette cette exagération si frappante dans les villes les plus avancées de l'Italie. Ce monde semble heureux, paisible et facile à amuser ; une bande qui joue des morceaux d'opéra, ou quelque troupe de musiciens ambulants qui jettent aux échos une phrase du *Trovatore* ou d'*Aïda*, suffit au charme d'une soirée. Je n'ai jamais résidé dans une ville italienne sans être frappé de la bonne tenue, du *comme il faut* et de l'élégance des officiers de l'armée. On voit à Ancône qu'il y a de nombreuses relations entre ces derniers et les habitants de la ville ; on s'aborde, on se traite, et il y a fusion complète entre les deux éléments civil et militaire.

A Ravenne, on se réunit le soir dans les boutiques des parfumeurs et les salons de coiffure ; ici on choisit volontiers les pharmaciens pour aller s'asseoir et deviser au sortir de la promenade. Il en est du reste ainsi à Venise et dans les provinces de terre ferme.

Le commerce de détail est prospère, et les maisons les plus puissantes sont presque toutes israélites ; ces dernières ont monopolisé les transactions et l'échange. Soumise autrefois à des mesures répressives, la colonie était confinée cruellement dans un quartier spécial, comme dans les villes d'Orient et la plupart des grandes cités italiennes. Le *Portone* du *Ghetto* s'est écroulé lors de la révolution de 1831, qui a mis fin aux odieuses tribulations imposées à cette race intelligente et active ; mais il y eut encore quelques tentatives d'oppression auxquelles mit un terme le mouvement de 1848. Pendant le siège de 1860, le général de Lamoricière détruisit l'école levantine, et voulut la soumettre encore à l'autorité de l'évêque d'Ancône, à celle de l'Inquisi-

tion et du délégué pontifical ; mais bientôt le commissaire royal Lorenzo Valerio appliqua à l'université israélite d'Ancône les lois libérales votées par le parlement subalpin et sanctionnées en juillet 1859 par le roi. Ce fut l'émancipation définitive, en échange de laquelle les israélites apportèrent à la ville la prospérité qui nait du développement de l'esprit de transaction.

L'histoire d'Ancône se révèle dans l'étude de ses monuments ; son esprit d'indépendance est symbolisé dans son Palais des Communes ; la libéralité et la magnificence des pontifes ses protecteurs se lisent dans ses portes monumentales, arcs de triomphe pompeux et d'une masse grandiose ; dans ses églises, ses fontaines et ses statues des pontifes ; dans ses palais aux noms retentissants, les Ferretti, les Pilestri, les Beniucasa, les Liberotti : on conserve encore des galeries d'œuvres d'art et des souvenirs qui attestent la puissance des familles anconitaines, dont le nom est inscrit à chaque page de son histoire. Quelques-unes de ces demeures sont splendides et peuvent lutter avec celles de Gênes, dont elles rappellent beaucoup la noble disposition, ayant pour la plupart des balcons sur la mer et des escaliers de proportions grandioses ; mais il faut dire qu'un grand nombre de ces anciennes demeures, qui portent encore le nom des familles qui les avaient fait construire, ont changé de propriétaires, et sont transformées en maisons de commerce, en agences maritimes, ou sont occupées par les services publics.

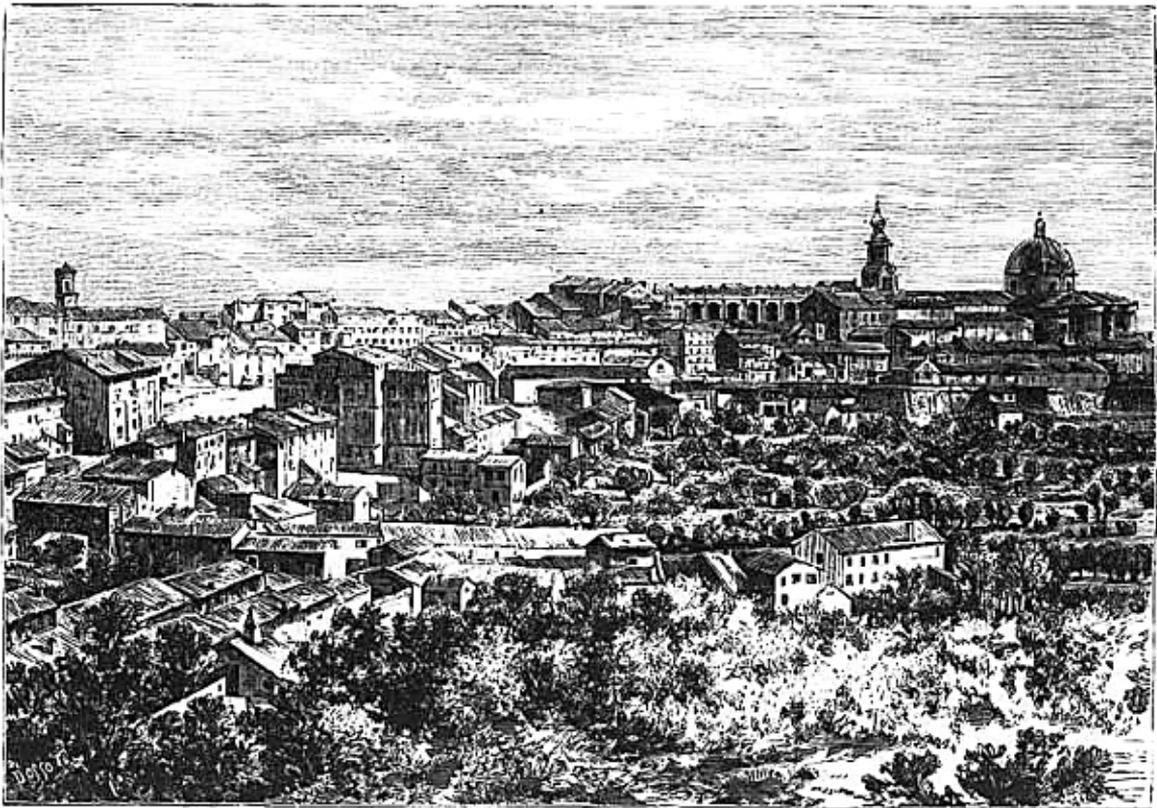
IV

Loreto n'est qu'à une heure et quelques minutes d'Ancône ; on pourrait certainement rendre le voyage plus pittoresque et plus attrayant en suivant les grandes routes et voyageant en *retrovino* ; mais ce chemin de fer qui borde l'Adriatique rend le voyage facile et épargne un temps précieux, sans qu'on perde pour cela l'avantage de voir le paysage, la voie suivant presque constamment le bord de la mer. On se laisse donc facilement aller à préférer la voie rapide, sans compter qu'il y a économie réelle à le faire. Parti d'Ancône à trois heures vingt-cinq minutes, on traverse Osimo et on arrive à la station de Lorette à quatre heures et demie.

Le train nous dépose au bord de la mer ; la petite ville nous apparaît sur la hauteur à une demi-lieue. C'est certainement le plus séduisant paysage que nous ayons vu jusqu'ici. Tout s'y réunit pour charmer la vue : la campagne est fraîche et riante, très-fertile, assez ombragée ; elle monte en pente douce par une belle route en lacet jusque sur la colline où s'élève le sanctuaire, et à mesure qu'on gravit, si on se retourne, on a devant les yeux un panorama charmant, qui a pour horizon les flots de l'Adriatique, d'un bleu beaucoup plus intense que jusqu'ici, d'un ton soutenu, très-brillant, et qui se marie harmonieusement avec la coloration puissante de la verdure. Lorette, sur la haute colline, nous montre la façade extérieure du palais épiscopal, de la maison apostolique, celles des immenses dépendances du sanctuaire, et la belle coupole de son église vénérée. La colline sur laquelle elle est construite s'escarpe en falaise presque à pic, et ces façades monumentales reposent sur cet énorme piédestal, ce qui crée l'illusion d'une agglomération de constructions beaucoup plus grande qu'elle ne l'est en effet, car elles se présentent parallèlement au rivage. Nous avons pris place dans une petite voiture à un cheval, ayant pour compagnon de voyage un *orefice* du *Ponte Vecchio* de Florence, qui couve des yeux sa caisse de bijoux destinée à ravitailler les orfèvres de la ville. Avec lui se trouve un médecin qui regagne son foyer. Dès le départ nous sommes littéralement assaillis par une nuée de mendiants, assez singulièrement vêtus de longues blouses de toile blanche qui leur tombent jusqu'aux pieds. Toute une cour des Miracles composée d'aveugles, de paralytiques trainés dans de petites voitures, de manchots, de bossus, d'enfants qui les guident et de vieilles femmes édentées, souvent aussi, hélas ! de grands gaillards solidement bâtis, et qu'on

voudrait voir se vouer à un métier plus honorable, nous assourdissent, nous assiègent et nous importunent à un tel point que mon compagnon le Florentin se dresse dans la voiture, les repousse et les invective, en employant les mots les plus verts du dictionnaire italien. C'est une préface très-pénible au pèlerinage; on sent que la paresse a fait élection de domicile dans cette superbe campagne, qui peut récompenser au centuple les efforts de ceux qui voudraient lui consacrer leur labeur.

La petite ville de Lorette ne se compose guère que d'une seule rue, qui aboutit à la place monumentale où s'élève le sanctuaire. La population tout entière vit de l'autel, et à droite et à



PANORAMA DE LORETTE.

gauche de la voie les rez-de-chaussée de toutes les maisons, sans exception, sont occupés par des marchands de chapelets, de médailles, de rosaires, d'objets de piété, de gravures, livres ou photographies relatifs à la *Santa Casa*. Le pèlerinage est incessant, le monde catholique tout entier s'achemine tour à tour vers Lorette; aussi, dès que les étrangers s'engagent dans la rue principale, sont-ils assiégés des deux côtés par la population des marchands et des étalagistes. Ayant appris, dans chaque idiome, les seules phrases nécessaires à leur commerce, les dames et demoiselles de magasin, avec l'accent le plus singulier et le plus comique, suivant qu'elles ont reconnu dans ceux qui s'avancent le type de telle ou telle nationalité, les leur répètent à satiété, avec une insistance qui va jusqu'à l'audace et à l'inconvenance; elles vont jusqu'à porter la main sur les pèlerins et leur barrent le passage: c'est une de ces scènes qui rappellent les assauts que subissent les étrangers au débarquement des navires dans quelques ports de l'Orient.

A moins d'un but spécial d'étude ou de quelque vœu particulier à accomplir, les pèlerins ne font que passer; une journée leur suffit pour faire leurs dévotions à Notre-Dame de Lorette, visiter la Santa Casa, admirer les richesses du trésor et s'agenouiller à chacun des autels. Aussi nul sentiment et nul intérêt de la part des industriels qui les logent, qui les reçoivent ou font avec eux quelque transaction : c'est une exploitation rapide et résolue, une piraterie effrontée et sans aucune compensation.

L'hôtel (*le Campanè*), qui est d'un aspect honorable, et où de grandes tables sont préparées pour recevoir les nombreuses caravanes qui remplissent la ville tout entière, offre si peu de ressources au point de vue de la nourriture, on s'y préoccupe si peu de sa qualité, que pendant une longue journée notre estomac, habitué aux longs jeûnes du Maroc, de la Bosnie, de l'Herzégovine et aux plus dures privations dans les plus rudes pays, a dû reculer trois fois le jour devant ce qu'on lui offrait.

Hâtons-nous de dire que nous jetons l'ancre en haut et que nous regardons le ciel, la mer et toute la nature, quand l'homme nous opprime et nous blesse; nous avons donc trouvé des compensations dans le pèlerinage lui-même. D'abord le pays est délicieux; cette mer bleue à l'horizon avec les voiles blanches; cette route qui descend doucement à l'Adriatique entre deux rives fleuries, immenses jardins aussi verdoyants que fertiles; la mer, avec ses richesses pour le pêcheur et son chemin toujours ouvert au commerce; la terre fertile et douce; le ciel pur et clément; une voie rapide offerte à l'industrie humaine, toutes les bénédictions de Dieu répandues sur ce coin du monde : quel contraste avec l'avidité des hommes, leur inertie, leur abandon et l'effroyable scepticisme religieux de tous ces petits commerçants groupés sur le Mont-Royal, dont l'impudeur a fait rougir notre front et attristé notre cœur chrétien!

On conçoit que le sanctuaire de la Santa Casa prime tout intérêt pour le voyageur; cependant les fortifications de la ville sont du Bramante; ses couvents, ses hospices ont de l'intérêt; la place et la belle fontaine des Coqs mériteraient aussi d'être illustrés. Traversant la ville dans toute sa longueur par cette rue du Mont Royal, on arrive sur la place de la Madone, où s'élève la basilique.

Elle se dresse en face de nous, occupant le fond tout entier: à droite, c'est le collège illyrien, qui ne fait pas partie de l'ensemble architectural; à gauche, le palais pontifical, magnifique monument dessiné par le Bramante, et qui se continue en retour, fermant la place et faisant face au sanctuaire. Une fontaine de bronze occupe le milieu et reçoit les eaux d'un aqueduc construit par Paul V; les belles sculptures qui l'ornent sont de Tarquin et de Pierre-Paul Jacometti.

Notre vue de la façade de la basilique nous dispensera de la décrire minutieusement. Commencée par Pie V, elle a été achevée sous Sixte-Quint. Les armoiries qui s'étalent au-dessus de la porte principale sont celles de Grégoire XIII; au-dessus, Jérôme Lombard a sculpté une superbe statue de la Vierge, et au fronton Sixte V a fait écrire en lettres d'or, sur une plaque de marbre : *Dei parve Donus in qua Verbum caro factum est*. « Maison de la mère de Dieu où le Verbe s'est fait chair ». Le clocher qui domine, aux quatre ordres d'architecture superposés, est du Vanvitelli. Un peu en avant de l'édifice, sur la gauche, pour ne pas gêner le mouvement des fidèles, un monument a été élevé à Sixte-Quint, portant la statue du pontife avec celle du cardinal Peretti, son neveu, et du cardinal Gallo, zélé protecteur de la sainte maison; aux angles de ce monument, quatre allégories de bronze, la Justice, la Charité, la Religion et la Paix, complètent l'ensemble, très-somptueux, dû à Antoine Calcagni, élève du Lombard.

L'ensemble architectural de cette place est imposant et grandiose, et sans l'addition du Vanvitelli qui, toute monumentale qu'elle soit, vient rompre l'harmonie, première loi de ce

grand art de l'architecture, l'effet serait complet. Quelques détails de cette façade, dont on ne peut juger qu'en les étudiant de fort près, accusent toute la magnificence des pontifes qui se sont plu « à parer la madone » : trois portes de bronze dans le goût des inimitables portes de Lorenzo Ghiberti de Florence, celles dont Michel-Ange a dit qu'elles seraient dignes d'être les



ÉGLISE DE LA SANTA CASA, A LORETTE.

portes du Paradis ; divisées en nombreux panneaux représentant des scènes de l'Écriture, sont signées des noms les plus illustres de la sculpture italienne : ceux des quatre fils de Lombardi, de son élève, Jacques Tiburzio Vecelli de Camerino, et des trois artistes dont est fière la ville de Recanati : Bernardino Calcagni, Tarquinio Jacometti et Sebastiano Sebastiani.

V

L'église a la forme d'une croix latine; elle est à trois nefs, avec une coupole au centre. Dans la seule nef principale s'ouvrent douze chapelles. C'est sous la coupole que s'élève le tabernacle de marbre qui recouvre la maison de la Vierge, transportée par les anges depuis Nazareth jusqu'au sommet de cette colline, et derrière ce sanctuaire se trouve l'autel du Saint-Sacrement; le trésor et les sacristies sont dans le bras gauche de la croix. Les voûtes de la grande nef sont peintes par Lucas Signorelli.

Il est entendu que je ne peux parler ici que du côté pittoresque des choses; pour les origines de la sainte tradition, je m'appuierai sur le récit accepté par l'Église¹. Toute la ville de Lorette gravite autour de cette petite cabane de brique reposant *sans fondement* sur le sol du temple, recouverte d'une carapace de marbre, au-dessus de laquelle s'élève à son tour la basilique. Le palais Épiscopal, le collège Illyrien, les couvents, les établissements de toute sorte ne sont que le complément de la *Santa Casa*; la ville elle-même est sa résultante. Tout un monde de prélats, chanoines, bénéficiers, chapelains, clercs, pénitenciers, moines, diacres et sacristains, vit sur la sacrée colline, voué au culte de la Vierge. La plupart des souverains de l'Europe ont là des chapelains chargés de prier pour eux et pour leurs États. Le duc de Joyeuse avait jeté quatre mille écus d'or dans le tronc des aumônes; son frère, le cardinal de Joyeuse, archevêque de Rouen, légua six mille écus de rente pour l'entretien à perpétuité de trois chapelains français chargés de dire la messe chaque jour; et, en vertu d'une fondation royale qui remonte à Anne d'Autriche, au nom du jeune Louis XIV; le jour de la Saint-Louis on célèbre une messe solennelle. On ne dit pas moins de *cent messes* par jour aux vingt-trois autels de la basilique; comme à Saint-Pierre de Rome on confesse dans toutes les langues, et le nom de chaque nation est écrit sur les trente confessionnaux adossés aux murs et encombrés de pénitents.

Le dimanche le mouvement est incroyable et des plus curieux; Saint-Pierre de Rome ne m'a pas plus intéressé un jour de grande fête: la foule est très-caractéristique, car de tout le littoral, depuis Ravenne jusqu'à Otrante, Lorette, Recanati et Osimo sont les seuls pays où les paysans aient un costume fait pour tenter le pinceau des peintres. Ajoutez à cela les habits religieux du personnel des prêtres, des mineurs conventuels, des capucins et sacristains. Des privilèges spéciaux accordés à tel ou tel ordre religieux, ou à telle nation, correspondent à des détails de costume extrêmement frappants et du plus haut pittoresque. Des rangées de sacristains, tout à fait bizarres d'allure, à camails rouges et à étoles blanches, décorés de grandes plaques, sont groupés par vingtaines sur des bahuts de chêne aux portes des sacristies; à chaque instant la cloche retentit appelant à la sainte messe, et, houleuse, sans discipline et sans recueillement, une masse de paysans hâlés, de paysannes aux jupes éclatantes, aux couleurs bariolées, chargées de bijoux, en jupes courtes qui se balancent singulièrement portées par la *cage* en cerceaux qui les soutient, abandonnent un autel pour passer à un autre. Tout à coup un moine à longue barbe, devant lequel on porte un large parasol jaune, insigne de quelque dignité, fend le flot. C'est un mouvement incroyable, un bruit incessant qui nous étonne et ne peut que nous distraire. Dans la grande nef, monté sur un tréteau, en avant même de la chaire, comme s'il n'avait pas le droit d'y entrer, et comme si sa fougue ou la turbulence de ses gestes lui faisaient préférer la liberté de ses mouvements, un révérend capucin, de taille colossale, basané, rude et violent, s'adresse en patois des Marches à tout ce monde

¹ *La Sainte Maison de Lorette*, par M. l'abbé A. Milochau, chanoine honoraire de Rennes.



FAYSAVES DE LORETTE ET DE BECANATI.

de fidèles debout devant lui, et fait résonner les voûtes sonores de ses accents emphatiques, passionnés, violents, accompagnés de grands gestes frénétiques.

VI

Pénétrons dans le sanctuaire ; exhaussé de quelques marches, il occupe la place au-dessous de la coupole, à l'intersection des bras de la croix. L'extérieur de la Sainte Maison nous est caché par le revêtement de marbre qui l'enveloppe ; on y entre par le côté, par trois portes de bronze d'un merveilleux travail, dues au Lombardi. Extérieurement on ne voit donc que le revêtement, monument de marbre d'une richesse extraordinaire, dont le dessin est dû au Bramante et l'exécution au Sansovino, qui passa près de vingt ans à en sculpter les innombrables bas-reliefs et les statues. La carapace de marbre n'est pas adhérente aux murs de brique de la Santa Casa : on a laissé une certaine distance entre les saintes murailles et les assises qui l'enveloppent.

Nous entrons dans la maison de la Vierge, cabane de brique fruste, formant un parallélogramme de neuf mètres et demi sur quatre mètres de large. Les murs ont une épaisseur de cinquante-huit centimètres. Il n'y a plus de toiture : c'est la voûte de marbre du revêtement qui en tient lieu ; au centre, une ouverture circulaire laisse échapper la fumée des lampes d'or suspendues sur plusieurs rangs, offrandes des princes et des grands qui ont visité le sanctuaire. Une cloison à jour en bois doré laisse voir au fond, dans une partie réservée, la statue de la Vierge, objet de la vénération des fidèles et les riches offrandes fixées au mur du fond ; à cette cloison est adossé un autel dont le tableau est figuré par la fenêtre qui laisse voir la statue. A droite et à gauche s'ouvrent deux portes qui donnent accès à ce saint des saints qu'on appelle *Santo Camino*. Dans le mur au couchant, en face même de l'autel, est percée l'unique fenêtre qui éclairait la maison ; aujourd'hui elle s'ouvre sur l'autel principal de la basilique.

Le Santo Camino est le saint des saints de cette chaumière ; il tire son nom de la cheminée placée dans l'axe formé de deux jambages appliqués sur la muraille et faisant saillie. Dans la partie supérieure s'ouvre la niche qui reçoit la statue de bois de cèdre d'un seul morceau, et haute de quatre-vingts centimètres. On ne voit que les deux têtes couronnées d'or de la Vierge et du divin bambin ; le reste est caché par un riche manteau criblé de perles et de pierres précieuses : colliers, rivières de diamants, énormes rubis. Le foyer de la cheminée a été converti, dans toute sa longueur, en un vaste tronc pour recevoir les aumônes. A droite et à gauche on a appliqué deux armoires. Dans la première, on conserve, enchâssée dans l'or, la *scodella* (écuelle de terre) qui a servi à la sainte famille ; dans l'autre, on dépose les objets à bénir. On ne pénètre dans cette partie réservée que pour les offrandes et les bénédictions ; les murailles sont protégées par des lames de métal. On entre aussi de l'intérieur de l'église dans le Santo Camino par une porte spéciale qui fait pendant sur la même face à celle par laquelle on pénètre dans la Santa Casa.

En franchissant le seuil, on est ébloui par les lampes d'or qui scintillent au plafond, et le contraste entre les murs de brique et les magnificences des offrandes frappe vivement l'esprit. Cependant, depuis les révolutions et l'envahissement des Marches, vingt-trois lampes d'or massif, quarante-sept lampes d'argent et un candélabre en argent du poids de quatre-vingts livres romaines ont disparu. Douze statues d'anges en or pur, deux chérubins en or, six autres en argent et de grandes cornes d'abondance en argent massif, fixées à la muraille pour recevoir les offrandes, ont été fondus. Tous les diamants de la Vierge et un tableau de

Raphaël ont été aussi enlevés ; mais le fond même de l'humble cabane disparaît encore sous des revêtements d'une grande richesse, additions que, de siècle en siècle, y ont faites les pontifes et les princes.

Les grands-ducs de Toscane avaient recouvert toute la partie qui cache le Santo Camino de bas-reliefs d'argent et de mosaïques de pierres précieuses sur fond de lapis-lazuli. La guerre a passé par là ; nous-mêmes, Français, avons emporté à Paris la Vierge miraculeuse au temps du Directoire ; elle fut restituée à Pie VII par ordre du Premier Consul, le 11 février 1801. A la fin du siècle dernier, les lames d'argent et d'or qui recouvraient la brique fruste ont été remplacées par des lames de cuivre.

Pourquoi tant de vénération, et quelles sont, selon l'Église, les origines de cette humble maison de brique qui reposerait sur le sol sans fondations ? L'inscription suivante, gravée par ordre de Clément VIII sur une plaque de marbre placée dans le mur oriental de la Sainte Maison, répond à cette question :

« Chrétien étranger, que le vœu de votre piété a conduit en ce lieu, vous voyez ici la maison sacrée de Lorette, célèbre et vénérée dans l'univers entier à cause des mystères divins qui s'y sont accomplis et de la gloire de ses miracles. C'est ici que la très-sainte Mère de Dieu a vu le jour ; ici qu'elle a été saluée par l'Ange : ici le Verbe éternel de Dieu s'est fait chair.

« Transportée par les anges, d'abord de Palestine en Illyrie, auprès de la ville de Terzato, l'an du Sauveur 1291, sous le pontificat de Nicolas IV, trois ans plus tard, au commencement du règne de Boniface VIII, elle a passé dans le Picenum, auprès de la ville de Recanati, et la main des anges l'a déposée dans un bois voisin de cette colline, où, après avoir, dans l'espace d'une année, changé trois fois de place, elle s'est enfin fixée par un décret du ciel il y a trois cents ans. Un prodige aussi inouï frappant d'admiration les peuples voisins, et la renommée de ses miracles se répandant au loin, toutes les nations ont conçu la vénération la plus profonde pour cette sainte maison, dont les murailles, bien que reposant sans aucun fondement sur le sol, demeurent toujours solides et inébranlables après une aussi longue suite de siècles.

« Le pape Clément VII l'a revêtue tout entière d'un ornement de marbre, en l'année 1525.

« Clément VIII, souverain pontife, a donné l'ordre de graver sur cette pierre l'histoire abrégée de cette merveilleuse translation, en l'année 1593. »

Le mouvement qui se fait autour de ce sanctuaire un jour de fête religieuse est indescriptible, et la sainteté du lieu, qui comporterait le plus profond recueillement, n'impose cependant nulle retenue à ces masses de fidèles venus de tous les points du territoire, les uns transportés par une foi vive et une ardente piété, les autres par un sentiment de curiosité et l'espoir d'un spectacle. Le tumulte est très-vif à la porte du sanctuaire, et les gardes spéciaux, le sabre au poing, placés aux portes de bronze, gardes qui rappellent beaucoup par le costume les invalides de Chelsea illustrés par le peintre Kerkomer, ont peine à contenir le flot des paysans qui déferle contre les saintes murailles. On sait que la Santa Casa repose sur deux degrés de marbre au-dessous du niveau général de la basilique ; ces marches, dont les fidèles font le tour à genoux, les uns derrière les autres, sont tellement usées par les pieuses démonstrations des paysans, qu'on les renouvelle fréquemment. En 1874, elles n'existaient pour ainsi dire plus, et déjà, deux années après, elles s'effritaient sous les baisers des pèlerins et au contact de leurs genoux. Beaucoup d'entre eux, les plus pieux, — presque toujours les plus humbles, — s'agenouillent dès le seuil même de la basilique et se traînent ainsi jusqu'à la Santa Casa, dans une muette extase. Je ne veux pas peindre trop vivement et d'une façon trop réaliste cette scène de l'adoration des paysans des Marches et des Abruzzes, et je ne me souviendrai que de la foi qui les guide et de l'ardeur de leur croyance. Comme les habitants des nécropoles, gardiens des cimetières, qui vivent jour et nuit dans l'intimité de la mort, ont perdu le respect

terrible et ne ressentent plus l'impression auguste que sa majesté nous inspire : les gardes du sanctuaire, qui vivent dans l'intimité de la Santa Casa, ne sentent plus en eux cette terreur religieuse qui nous dit qu'un Dieu va venir. Lorsqu'un voyageur de marque, ou simplement un *gentleman*, ou un *monsieur*, essaye de fendre la foule pour porter son aumône ou bien s'agenouiller au Santo Camino, les bons gardes mettent le sabre au poing et fondent sur les *contadini*, dont la sainte Vierge ne peut attendre que des prières, tandis que celui qui vient d'une lointaine région laissera peut-être un peu d'or dans le tronc du Santo Camino.

VII

Le Trésor de la Santa Casa est célèbre ; il occupe à gauche du sanctuaire, à l'angle d'un des bras de la croix, une vaste salle d'une belle architecture, avec une voûte où le Pomerancio a peint les Prophètes et les Sibylles. Un autel s'élève sur l'une des faces, et soixante-neuf hautes armoires, vitrées au pourtour, contiennent les ex-voto, vases sacrés, diamants, bijoux, objets d'art et autres offerts par la piété des fidèles. Il ne faut considérer que l'état actuel ; mais si l'on interroge les inventaires, ce devait être encore au milieu du siècle dernier l'amoncellement le plus prodigieux de richesses de toute nature. Tout ce que nous avons sous les yeux date surtout de ce siècle.

Le traité de Tolentino, signé par un général français, commença la ruine des États de l'Église et porta la première atteinte au pouvoir temporel ; bientôt nous entrâmes en armes dans Lorette, et la dispersion du Trésor fut complète. Chaque pontife avait tenu à honneur d'offrir à la Vierge un don précieux, et un grand nombre d'entre eux étaient venus en pèlerins à la Santa Casa ; chaque souverain catholique, depuis le seizième siècle, s'était fait représenter par quelque magnifique envoi ; Montaigne y avait accroché son portrait, celui de sa femme et celui de sa fille unique, dans l'attitude de la prière, aux pieds de la Vierge ; Descartes y était venu ; Juste Lipsé y avait envoyé sa plume ; Jules II, le boulet qui avait failli le tuer, et Érasme avait composé une messe spéciale. La statistique de 1791 porte à *cent mille* le nombre de pèlerins annuels, à une époque où les voyages étaient longs, difficiles, dangereux parfois. Dans le seul mois de mai 1791, les pères capucins chargés de préparer les hosties dans la basilique en avaient donné *cinquante mille*, et en septembre *soixante mille* ; en septembre 1780 ils avaient eu soixante-trois mille communians. On éprouve le désir de savoir si la foi est plus vive aujourd'hui, et si la facilité du pèlerinage, avec l'amélioration des voies et la rapidité des communications, a compensé la dureté des temps pour l'Église, au sein même du pays où on lui a porté le plus rude coup. On conçoit bien que ces statistiques ne se relèvent pas toutes les années ; la dernière est de 1863, où, en septembre, on donna la communion à quarante mille étrangers venus en pèlerinage. Au dire des pénitenciers de Lorette, les fidèles sont moins nombreux qu'au siècle dernier, et les nations qui comptent le plus de visiteurs sont la France, la Pologne, la Belgique et l'Allemagne. Henri III avait donné un saint ciboire, dont la description, qui rappelle les belles œuvres de Cellini ou du Caradosso, fait rêver les amateurs. Montpensier, Condé, Conti, Lorraine, Guise, d'Aumale, Épernon, Joyeuse, avaient rivalisé de magnificence dans leurs présents. Louis XIII, après vingt-quatre ans d'une union stérile avec Anne d'Autriche, le jour de la naissance de Louis XIV, avait envoyé au Trésor un enfant d'or massif, du poids de vingt-quatre livres, couché sur un coussin soutenu par un ange d'argent pesant trois cents livres romaines, et deux couronnes d'or enrichies de pierres précieuses. Le Père Angès, en 1581, au nom de la ville de Lyon, ravagée par la peste, avait apporté un calice en cristal de roche orné d'or et de rubis ; la ville

de Paris, assiégée, avait aussi fait un vœu à Notre-Dame de Loreto, et dédié, en souvenir du *Fluctuat nec mergitur*, un navire d'argent, voguant à pleines voiles, du poids de trente mares. Le catalogue des objets qui existaient alors, sobre comme un inventaire, ne contient pas moins de trente-sept pages in-quarto dans la description de Murri.

Tout a disparu ; mais soixante-dix années ont suffi pour constituer une collection nouvelle d'ex-voto, d'un goût moins élevé sans doute et moins précieux au point de vue du travail, mais aussi somptueux et aussi magnifiques.

Dès 1804, Pie VII avait pu restituer une perle d'une prodigieuse grosseur, offerte jadis par un pêcheur des rives d'Asie, où on voit comme ébauchée une Vierge tenant son fils entre ses bras ; et chaque pontife et souverain, chaque grand de la terre, chaque fidèle opulent et pieux, selon sa fantaisie, avait voulu parer l'autel de la Vierge. On ne décrit pas les objets, au nombre de trente à quarante mille, contenus dans soixante-neuf énormes vitrines ; ils sont quelquefois bizarres cependant, car le roi Antoine de Saxe a imaginé d'y consacrer la eulotte jaune et l'habit zinzolin qu'il portait le jour de ses noces. Beauharnais, Murat, la reine Amélie de Bavière, la duchesse de Lucques, Joseph Napoléon, Marie-Caroline de Sardaigne, les Zamoïski, les Narishkine, les Czartoriski, l'aristocratie de tous les pays enfin y est représentée.

Estimer le Trésor serait une tâche impossible ; à côté d'un diamant comme le Régent, de colliers, de rivières, de bagues, bracelets, étoffes, armes, coffrets, pierres précieuses à l'état brut, lingots même, couronnes, cœurs de métal, monnaies, médailles, mille menus objets, on voit une croix de la Légion d'honneur, une médaille de Crimée, une montre d'argent. Le tout est peu pittoresque, mais il est touchant de voir que l'ex-voto et le don du pauvre sont à côté de celui des pontifes et des souverains, et si on n'oublie ni Tolède, ni Moscou, ni même le Trésor de Saint-Marc de Venise, où l'art et la forme règnent en maîtres dans les trésors des sacristies, on peut dire cependant que celui de la Santa Casa est plus riche par la somme qu'il représente, sinon plus intéressant, et qu'il atteste un concours plus imposant de fidèles.

Le Palais Apostolique, résidence des chanoines, de l'évêque et du légat administrateur de la Santa Casa, est remarquable surtout par l'ampleur de la conception architecturale, et sa façade extérieure nous a plus intéressé que les salles intérieures, peintes cependant à fresque ou décorées de toiles religieuses du Schidone, de Crespi, de Foschi, de Simon Vouet, de Damiani de Gubbio, de Taddeo Zuccari, de Baglioni, de Gherardo delle Notti, du Pomerancio. On y distingue l'appartement dit *des Princes*. La vraie curiosité, c'est la *Sala degli Arazzi*, qui emprunte son nom aux magnifiques tapisseries tissées d'or exécutées sur les cartons de Raphaël, aussi précieuses que celles du Vatican, et dont les dessins, autrefois à Hampton-Court, figurent aujourd'hui au Kensington-Museum. Charles I^{er} d'Angleterre, sur le conseil de Rubens, avait acheté ces cartons dans les Flandres ; quant aux tapisseries elles-mêmes, elles sont un don du cardinal Sforza Pallavicini, dont on voit l'écusson dans les bordures.

Le Pénitencier Apostolique sert de résidence aux Pères Mineurs-Conventionnels de Saint-François, auxquels Clément XIV a confié la Santa Casa. Seize Pères de l'ordre y demeurent, dont huit Italiens et huit appartenant à des nationalités différentes, chargés d'entendre la confession des fidèles en diverses langues : l'allemand, le français, le polonais, l'espagnol, le slave, le flamand et le grec.

La Pharmacie (*Spezieria*) est célèbre par une admirable collection de cent cinquante vases d'Urbino offerts au sanctuaire par Francesco Maria, duc d'Urbino, collection, sans rivale au monde, de superbes spécimens si étonnamment conservés, et d'un émail si brillant et si frais, qu'on hésite à les croire contemporains des ducs d'Urbino. Les compositions sont de Jules Romain, et quelques-unes de Raphaël ; mais la plupart sont de l'école d'Orazio Fontana. Ils n'ont d'ailleurs jamais servi pour l'usage auquel ils étaient destinés, et sont devenus, à juste

titre, des objets de musée. On en a volé quelques-uns il y a quelques années, et aujourd'hui ils sont dans une salle spéciale, où on ne les voit qu'en remplissant certaines formalités. Un grand-duc de Florence en offrit une somme égale à leur pesant d'or, et Christine de Suède, après avoir visité le trésor, déclara qu'elle préférerait la collection des faïences d'Urbino à celle des ex-voto que renferme le sanctuaire. Quelques-uns de ces vases, si neufs qu'ils semblent sortir des mains des céramistes, sont déjà brisés et n'ont pas un cadre digne de leur précieuse exécution.

Lorette, y compris le personnel religieux, compte à peu près huit mille habitants.



NOTRE-DAME DE LORETTE : L'IMAGE DE LA VIERGE DANS LE TABERNACLE.

